

# MAGAZINE

JANVIER

PRIX:  
5 Fr.



MAURICE CHEVALIER dans "LE LIEUTENANT SOURIANT"

Dans ce Numéro :

- **L'AMOUR ?** PAR GRETA GARBO
- **AU PAYS DES GRANDS FAUVES**  
(Interview du Baron GOURGAUD)
- **A NOUS LA LIBERTÉ !** - Film raconté
- et des articles de Lucien WAHL, C.A. GONNET, Francia ROHL etc...

70  
**Brockliss & Cie**

**SPÉCIALISTES**

==== *des* ====

**équipements électriques  
de cinémas, ont terminé**

**500**

**installations en**

**2 ans**

---

BRUXELLES

Alex.-Ch. AURIÉMA  
520, av. Brugman

PARIS

6, rue Guillaume-Tell  
Carnot 99-50, 51

MARSEILLE

G. MARTEL  
Place Castellane

## L'ÉPOPÉE DE LA TERRE DE FRANCE

Collection publiée sous la direction de JOSÉ GERMAIN



PRÈS l'indéniable succès de sa **GRANDE LÉGENDE DE LA MER**, « La Renaissance du Livre » lance une nouvelle collection du même esprit et de la plus haute qualité littéraire : **L'ÉPOPÉE DE LA TERRE DE FRANCE**. C'est la belle histoire des lieux de France où souffle l'esprit, à laquelle ont été conviés les plus remarquables romanciers, poètes et essayistes de notre époque.

**GEORGES LECOMTE et CHARLES LE GOFFIC,**

*de l'Académie française.*

**JEAN AJALBERT et J.-H. ROSNY,**

*de l'Académie Goncourt.*

**FORTUNAT STROWSKI et F. FUNCK BRENTANO,**

*de l'Institut.*

**GASTON RAGEOT, FIRMIN ROZ, ANDRÉ DUMAS,**

**EUGÈNE LE MOUËL, ANDRÉ LAMANDÉ,**

**FRANÇOIS DUHOURCAU et GABRIEL BOISSY**

illustreront de leurs noms goûtés des lecteurs cette originale et brillante série.

## ANDRÉ SAVIGNON

le grand écrivain, dont on attendait depuis longtemps une œuvre nouvelle, a consenti à inaugurer la collection par un sensationnel :

# SAINT-MALO NID DE CORSAIRES

appelé à un vif retentissement.

Retiré depuis plusieurs années dans la Cité Malouine, il en possède l'atmosphère et l'esprit, et son livre est émouvant, documenté, pittoresque comme un chef-d'œuvre enfanté par le sol de France.

Chaque volume de cette collection est illustré de quelques hors-texte en héliogravure, broché sous couverture artistique et tiré sur papier alfa.

**Prix : 15 francs**

LA RENAISSANCE DU LIVRE, 78, Bd Saint-Michel, Paris

# MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

JANVIER

12<sup>e</sup> Année.

Numéro 1.

## Sommaire

L'Amour ?	5
<i>Greia Garbo</i>	
La « Révélation »	9
<i>C.-A. Gonnet</i>	
Les Hommes et la caricature à l'Écran	11
<i>Francia-Rohl</i>	
Des films publicitaires	15
<i>Jean Verrières</i>	
Un film du Nord : Ceux du « Viking »	16
<i>René Ginot</i>	
« A nous la Liberté ! »	18
<i>Jack Screen</i>	
Avant-Première : « Tu seras duchesse »	24
<i>Jean de Mirbel</i>	
Scénarios : « L'Oiseau-Blanc »	33
<i>Claude Vermorel</i>	
Et voici des enfants...	35
<i>Lucien Wahl</i>	
Revue de presse	40
<i>P. P.</i>	
Vers l'extérieur	41
<i>René Leclère</i>	
Au pays des grands fauves	44
<i>Reine Huvel</i>	
« La bande à Bouboule »	46
<i>André Charles</i>	
Les dix visages de Michel Simon	49
<i>Claude Vermorel</i>	
Des Livres près de l'Écran	50
<i>Jacques Sempri</i>	
Échos et Informations	51
Des « Trois Masques » à « Grain de Beauté »	52
<i>J. de M.</i>	
Les Éphémérides du cinéma	54
Les Films du Mois	55
<i>C.-A. Gonnet</i>	
« Ciné-Magazine » en Province et à l'Étranger	60
Courrier des Lecteurs	62
<i>Iris</i>	

A tous ses Lecteurs

MAGAZINE

offre ses vœux  
de bonheur et de prospérité.

Il n'est jamais trop tard pour apporter des vœux, surtout lorsqu'ils s'adressent à des lecteurs qui, tous, connus ou inconnus, sont nos amis.

1932, à vrai dire, ne semble pas s'engager sur un sentier fleuri de roses. Il y aura bien des difficultés à vaincre, bien des efforts à faire « pour tenir ». Le cinéma français, qui a pris dans le monde, depuis l'avènement du parlant (n'hésitons jamais à le répéter), une place prépondérante, va sans doute être forcé de se réduire, dans une certaine mesure, et de sacrifier la quantité pour accroître encore sa qualité.

Le cinéma français n'est évidemment pas en danger, si on ne considère que les firmes sérieuses, produisant réellement des œuvres de valeur. (C'est au fond le meilleur, et sans doute le seul moyen d'attirer la foule, de faire des recettes, que de produire de bons films.) Simplement — ce ne sera pas un mal, les studios devront-ils serrer les cordons de la bourse et s'en tenir à la formule d'économie ? On peut faire d'excellents films sans tellement d'argent... Nous en avons eu de nombreux exemples du temps du cinéma muet et quelques-uns déjà depuis l'avènement du parlant. On aura moins de fêtes mondaines à grande figuration, ou de déplacements, en quelque lointaine contrée, qu'Arcachon eût avantageusement remplacé. D'un autre côté, on semble vouloir s'intéresser davantage à des scénarios originaux.

Ce n'est pas de cette tendance, non plus, qu'il s'agit de se plaindre. Nous y gagnons, peut-être, de voir « sortir », — ô merveille ! — des moins de trente ans jusqu' alors tenus (je ne dis pas restés) dans l'ombre !

Mais le cinéma français vivra. Il vivra parce qu'il est une nécessité et une industrie par quoi travaillent des milliers de gens. Parce qu'en ce moment il trouve des artistes nouveaux, des réalisateurs nouveaux et qu'il se hausse à un niveau qui étonne l'Amérique. Il importe d'être résolument optimiste. Il n'est besoin que de courage et de confiance.

ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 50 fr. — Six mois, 28 fr. — Trois mois, 15 fr.  
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 75 fr. — Six mois, 40 fr.  
— (Pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.

Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI<sup>e</sup>). Téléphone : Danton 36-67.

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX<sup>e</sup>).

Tél : Trudaine 07-70 et la suite.

# Les Établissements ANDRÉ DEBRIE

111, 113, rue Saint-Maur -:- PARIS

qui font apprécier dans le monde entier les qualités de leurs équipements de prise de vues sonores et de leur matériel de Laboratoire, livrent maintenant :

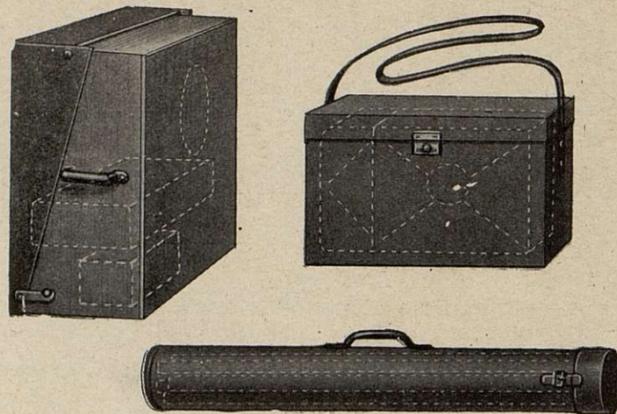
L'équipement portatif de projection sonore

LE

## "JACKY-STELLOR"

conçu spécialement pour

L'Enseignement, le Cinéma rural et la petite exploitation



Le "JACKY-STELLOR" en ordre de transport.

PUISSANCE DE SON :  
POUR 600 PERSONNES ENVIRON

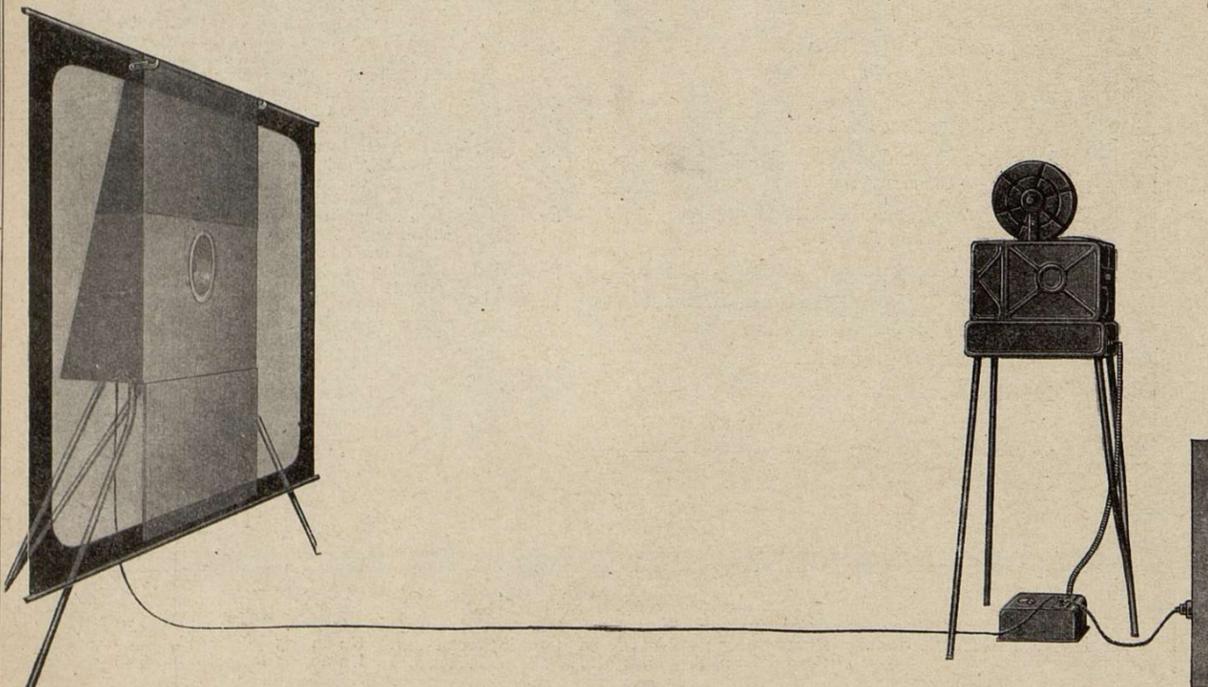
DISTANCE DE PROJECTION :  
JUSQU'A 25 MÈTRES ENVIRON

INSTALLATION :  
EN MOINS DE 15 MINUTES

Amplificateur 4 étages.

Lampe à incandescence.

Poids total : 80 kg.



L'équipement complet en position de projection. — UNE PRISE DE COURANT ET... C'EST TOUT !



Le plaisir de regarder en arrière : quelques expériences puisées dans ma propre vie. On dit que la poésie est morte, que ne fleurit plus le romanesque. Beaucoup, parmi les mille et un correspondants que je possède dans tous les coins du monde, me l'affirment. Après

# L'AMOUR ?

## PAR GRETA GARBO

chaque nouveau film, c'est un afflux considérable de lettres, où des inconnus m'exposent en détail leur état d'âme et me font des confidences. Leur approbation ne va pas d'ailleurs sans quelques justes critiques. Et, çà et là, je lis entre les lignes que celui qui m'écrit ne peut voir aucun pittoresque dans le monde, en dehors de celui que les films lui exposent.

C'est de la même façon que les livres romantiques, dans tout l'univers, placent généralement leurs personnages dans le lointain du passé. Les idylles revêtent du coup un caractère historique et ainsi la légende se crée, que la passion est chose morte, périmée, qui a ouvert des ailes indignées, et fui notre planète à l'approche des avions. Nos prédécesseurs, au demeurant, en attribuaient la disparition à d'autres causes : chemin de fer, abolition de la chaise à porteurs, invention de la poudre à canon, fin de l'âge du silex taillé. Que sais-je encore ?

A Hollywood, on a osé me dire que le romanesque était défunt à l'époque où les derniers Peaux-Rouges



ont gagné leur réserve et où les troupes de buffles ont cessé d'errer dans les prairies de l'Ouest.

Quand le colonel Lindbergh survole l'Atlantique, ou qu'un grand-duc d'Autriche renonce à tous ses droits pour l'amour d'une femme, choses qui se passent dans l'époque où nous vivons, on considère que cela ce n'est pas romanesque ou romantique, comme l'on voudra ? Quelle grossière erreur !

Pourquoi l'idéalisation serait-elle un privilège du passé ? A cela une raison. Le romanesque, couleur de la vie, gagne à être vu à distance, comme une peinture.

Il est difficile de croire au romanesque des choses qui vous côtoient,



donner, au nom de leur exploit même, de n'en avoir pas compris toute la grandeur ?

De même, le monde pleure sur Héloïse et Abélard, et leur magnifique aventure. Mais il ne dut pas être pour eux si magnifique de subir une longue séparation sans espoir...

Certains de mes correspondants s'imaginent que la vie, à Hollywood, est comme baignée d'éternel romanesque et que l'on y pratique le sentiment à une dose « orgiaque ». Quelle erreur est la leur ! Un rude labeur monotone, dont la routine est presque celle d'un bureau.

C'est seulement lorsque je jette un regard en arrière, sur les débuts de ma propre existence, que j'en réalise toute l'étrangeté. Ma destinée fut vraiment unique.

qui vous touchent, qui sont de chaque jour. Qu'on le veuille ou non, les chevaliers du roi Arthur étaient très probablement des hommes et leurs épouses des femmes bien pareils à ceux, celles, que nous voyons chaque jour évoluer autour de nous. Même pour un galant chevalier, il n'a jamais dû paraître bien agréable d'être taillé en pièces par ses ennemis...

La découverte de l'Amérique fut évidemment une prouesse étonnante. Mais réfléchissez-y une seconde : les matelots révoltés, réunis dans les soutes sombres, parmi la vermine et les rats, mangeant des mets à moitié pourris, buvant de l'eau croupissante, s'en rendirent-ils compte ? Et ne devons-nous pas, au demeurant, leur par-

Quand je me rappelle mon arrivée en Amérique, affolée, esseulée, jetant de toutes parts des yeux de biche traquée, je ne puis m'imaginer que je sois aujourd'hui la même femme. Mais quelle merveilleuse lumière adoucit, pour moi, les contours de ce passé ! Une lumière qui ne fut peut-être jamais la vraie, qui n'eut d'équivalent et de vérité ni sur terre, ni sur mer ! Ceci, mon esprit critique me le dicte. Mais qu'importe ! Tout le passé est ainsi, pour moi, imprégné d'un halo de romantisme.

Dans cette chaîne de montagnes, que nous avons franchie, et qu'à nous retourner nous trouvons si belle, si imprégnée d'étonnantes clartés, il y avait sans doute des précipices, des défilés et des torrents. Par conséquent, des périls et des menaces. Dangers et difficultés nous empêchèrent alors de songer à la somptuosité de ce qui nous entourait. Mais, obstacles vaincus, lorsque nous regardons en arrière pour jauger notre effort, les ombres se perdent dans l'éclat du romanesque. C'est pour cela que le romanesque gagne à avoir quelque recul.

Vous vous demandez pourquoi j'emploie cette métaphore de la montagne ? C'est simple. Je suis née et j'ai passé ma prime jeunesse, à l'autre bout de l'Europe, dans une région de montagnes et de lacs. Je ne puis voir depuis une cime s'élever claire et sereine dans l'air bleu sans en éprouver comme un frisson. D'inquiétude ? Nullement. D'admiration, d'exaltation. Et je me sens meilleure, face aux rocs immuables.

Lorsque nous parlons de romanesque et nous demandons s'il vit encore au XX<sup>e</sup> siècle, triomphe de la vitesse, du bruit, de ce qui est mécanique et rigide, rappelons-nous, avant tout, que le romanesque, dans tous les temps, est resté d'abord inaperçu. Il en a été ainsi depuis Homère jusqu'à nos jours.

Les siècles, en adoucissant la dureté des contours, sont de grands bâtisseurs de romans et de romances, dans le sens anglais du mot.

Le romanesque ne se comprend guère sans l'amour qui est son corollaire. Les exploits des preux, — d'autrefois ou d'aujourd'hui, — nous séduisent certes, mais combien ils nous vont plus directement à l'âme lorsqu'ils s'accompagnent d'une auréole de passion ! Roméo et Juliette vivent encore dans la mémoire des hommes que l'on aura oublié Roland !

Pour moi, on a voulu faire de moi une femme froide, parce que je ne prêtai pas grande attention aux déclarations des hommes, que j'aime aller seule sous la pluie et regarder longuement la mer, lorsqu'elle se brise sur les rochers. Mais on aurait tort de parler de Greta Garbo comme d'une indifférente. C'est au contraire parce qu'en moi le positif et le romanesque se pénètrent et se heurtent toujours que je me méfie de moi-même et n'accueille les hommages qu'avec prudence. Il est bien dans ma pensée que, lorsque j'estimerai avoir fait mon temps à l'écran, je rentrerai chez moi pour m'y marier. Je

tâcherai d'être heureuse, d'avoir beaucoup d'enfants et de me faire ignorer complètement de ceux qui m'auront auparavant applaudie. Jusque-là, je tâcherai de me garder des vertiges de la passion, parce que j'estime qu'une femme amoureuse ne fait plus rien de bon et que je pense avant tout à mon travail, que je place plus haut que tout dans mon esprit.

Si l'on considère, donc, ma vie comme romanesque, c'est uniquement parce qu'elle s'écarte des règles habituelles d'Hollywood. Mais je ne suis ni insensible, ni sauvage, comme on se plaît à le dire.

GRETA GARBO.



Une expression de rêverie mélancolique familière à la célèbre vedette.

## LA " RÉVÉLATION "

Conte cinématographique

QU'AUJOURD'HUI je vous conte une histoire vraie, voulez-vous ? Elle est très « cinéma », elle retrace à souhait ce que, dans l'art que nous aimons, il est d'imprévu, de désordonné, de

frères épaulés, la nuque délicate penchée sur la machine à écrire.

Naturellement, on avait convoqué un « petit rôle » : une jeune fille blonde.

L'assistant, aussitôt, de se précipiter aux loges d'artiste, de frapper, de crier.

Silence. Il n'y avait personne... Personne !

Notre cinéaste, pâle comme un mort (son metteur en scène n'était guère de ceux qui plaisaient), bondit sur le régisseur, l'empoigna aux épaules :

— Maud Florane, où est-elle ?

— Je n'ai rien vu ! C'est « un lapin » ! Vous êtes sûr qu'elle a été convoquée ?

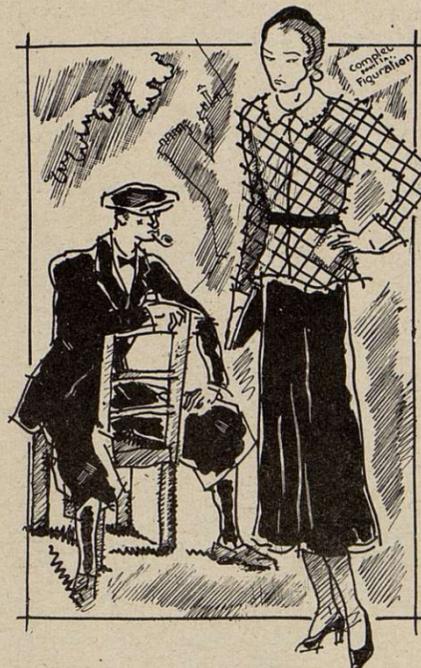
— J'ai envoyé le pneu moi-même.

— Mon vieux, que voulez-vous que je vous dise ? Ou elle est en Suisse, ou elle est à l'hôpital, ou elle ne tourne plus, ou son réveil n'a pas marché !

— Je saute dans un taxi, je vais chez elle ?

— Conseil d'ami : inutile ! Si elle n'est pas là, c'est qu'elle ne viendra pas ! Elle a dû trouver mieux ailleurs.

— Vous n'avez personne sous la main ? Passez-moi quelque jeune enfant d'un autre film ?



La petite jeune fille blonde, depuis une heure, attendait dans le couloir...

fantasque, je dirais presque de merveilleux ! Mais dans l'ordre de ce merveilleux moderne qui ne se satisfait plus de fées ou de miracles, dont le positif ne s'éclaire que de l'imagination des derniers poètes...

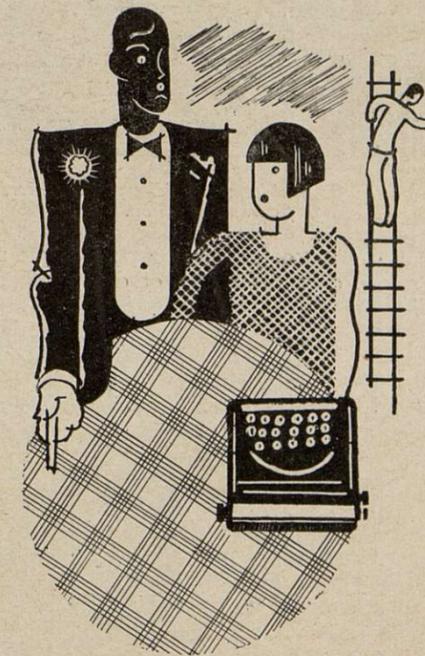
Aux studios Gaumont, à la Villette, il y a quelques mois, un réalisateur connu, bien connu même, tournait un film. Ne vous impatientez pas ! je vous dirai son nom, comme le titre du film ; je joue franc jeu !

A peine avait-on donné les premiers tours de manivelle que le réalisateur, s'adressant à son assistant :

« Où est la dactylo ? »

Une des scènes initiales comportait, en effet, certain bureau (d'hôtel, pour préciser).

Il y avait là, devant sa table d'un Louis XVI peu authentique, un patron important, à cigare très américain. Il devait dicter ses ordres à une dactylo pianotante... dont l'écran ne montrerait que les



« — Alors, voilà, mon petit, ce que vous allez faire. Vous êtes une dactylo qui... »

— Où voulez-vous que je la prenne ? Vous êtes seuls à tourner !

Le jeune homme s'arrachait les cheveux. Le metteur en scène, sur ce, s'approcha.

— Alors, où est-elle, cette môme ? Je perds du temps, moi ! Passez-lui un savon, et soigné !

— C'est beaucoup plus terrible ! Elle n'est pas venue !

— Ah ! ça, par exemple ! Mon petit ami, tant pis pour vous ? Faites ce que vous voudrez. Mais si, dans cinq minutes, une bonne femme quelconque n'est pas ici, je vous fiche à la porte !

Or, le hasard avait amené, dans la salle d'attente de la régie, — boyau qui sent la poussière, le plancher lavé et le courant d'air, — une jeune fille blonde qui voulait faire du cinéma.



A travers le studio, tout le monde s'élança à la recherche de la figurante envolée...

Munie de recommandations pour un vague metteur en scène, de son courage et de son charme, cette enfant attendait, depuis près d'une heure, la bonne volonté du destinataire. Elle n'avait jamais mis les pieds dans un studio ; simplement se savait-elle jolie, ambitieuse et débrouillarde.

L'assistant, affolé, allait embaucher la concierge ; il tomba en arrêt soudain devant l'inconnue.

— Vous venez pour tourner ?

— Oui, monsieur.

— Vous pourriez faire une dactylo ?

— Pourquoi pas ? C'est mon métier.

— Ouste ! Arrivez !

L'assistant courut alors vers son terrible maître, traînant par le poignet « sa victime ». Elle n'était pas très fière, la victime, quand on la jeta aux mains du maquilleur, qu'elle vit les décors, les « sunlights », les « spots », la formidable lumière, les machinistes sarcastiques, les électriciens toujours

mécontents. Lorsqu'elle eut failli buter deux ou trois fois dans les serpents de caoutchouc qui rampaient sous les cameras, elle se sentit clouée au sol de terreur subite.

Dix minutes plus tard, la voix terrible du réalisateur tonnait à nouveau. La petite se raidit... Elle entra dans le « champ », vit tout chavirer... Mais le démon du cinéma était déjà en elle, la poussait de sa flamme insidieuse. Elle tourna.

Était-ce parce que le rôle, — peut-on appeler cela un rôle ? — comportait les gestes essentiels de son métier ? Était-ce parce que vraiment elle avait des dons ? Toujours est-il qu'elle fut parfaite dans ce raccord minuscule. Le tigre grondant lui-même, — entendez le metteur en scène, — se frottait les mains avec satisfaction, songeait déjà : « Hé, hé, voilà une petite qui a une jolie ligne, qui est intelligente. Je vais... »

Sur ce, scène terminée, on éteignit. Nul ne s'occupa plus de la figurante. Une heure après, cependant, le réalisateur (le souvenir trottait dans sa tête) de dire :

— Au fait, vous avez pris le nom, hein, de cette gosse ?

— Nullement... Je pensais...

— Grouillez-vous ! Retrouvez-la.

L'assistant (on le rendait fou, décidément) chercha avec conscience. Il gravit des escaliers, descendit les étages, traversa les studios, fila à la régie, gagna l'antichambre... Pas trace de la dactylo blonde !

A la caisse, il vint demander, cœur battant :

— L'extra, engagée au vol... Elle n'est pas venue se faire payer, au moins ?

— Si. Elle a touché son cachet. Quatre-vingts francs. Puis elle est partie...

Le jeune homme, s'arrachant les cheveux, courut dans la rue, au métro. Personne ! « L'artiste inconnue » s'était volatilisée. Penaud, il dut avouer :

— Nul ne sait où elle est passée. Nul ne sait son nom.

— Enfer et malédiction ! gronda l'autre. J'en aurais fait une vedette !

— Peut-être la reconnaîtra-t-on dans le film ?

— Pensez-vous ! Elle n'est jamais de face. Mon ami, vous n'êtes qu'un imbécile ! Pour une fois que j'avais découvert quelqu'un...

On n'a pas revu l'enfant aux cheveux d'or. A-t-elle renoncé au cinéma ? Quitté Paris ? A-t-elle eu si peur sous les lampes que le septième art l'a perdue ? Est-elle revenue à sa machine ? Nul ne le sait ; nul de ceux qui se trouvaient là qui ne le regrette... Car le cinéma français eût sans doute trouvé, en cette inconnue, jeune et impeccable, une de ses plus belles révélations.

Maintenant, fidèle à ma parole, historien scrupuleux d'un petit « drame de cinéma » déroulé sous mes yeux, je vais vous citer le réalisateur : Robert Boudrioz ; le film : *L'Anglais tel qu'on le parle*.

Et peut-être aurez-vous la curiosité d'y rechercher celle que le « set », si vite, renvoya à son néant, et dont on ne sait au juste, — face au mystère de trop d'illusion, — s'il faut, pour elle, le regretter ou s'en réjouir...

C.-A. GONNET.

## LES HOMMES ET LA CARICATURE A L'ÉCRAN

Ce sont les hommes qui vont le plus loin dans l'art de la caricature, où la déformation joue un rôle prépondérant. Ils y apportent une bouffonnerie qui est reliée constamment à l'humanité par la vérité de l'observation. La terreur, la fantaisie, tour à tour, suggèrent au mime le masque le plus efficace, de même que les gestes et maints détails qui s'emboîtent exactement et sont absorbés par l'ensemble auquel ils concourent.

Lon Chaney, « l'homme au cent visages », excellait à composer avec une minutie dont nous ne connaissons pas d'autre exemple des personnages hallucinants. Il savait tout ce que l'artiste peut demander au maquillage ; ses crayons, savamment, creusaient plus ou moins profondément son visage. Il les maniait avec la précision d'un chirurgien, et il n'est pas douteux que Lon Chaney possédait à fond la science de l'anatomie, au moins de l'anatomie faciale. Il travaillait « dans le vif ».

Le cas de Charlie Chaplin est sans doute unique.

Il a créé un être vivant « hors du monde », et nous ne serions pas du tout étonnés que Charlot échappât aux lois de la pesanteur, à toutes les lois sur lesquelles sa victoire nous semblerait notre propre revanche.

Un mystère entourera toujours la naissance de Charlot. Il n'a pas d'état civil, il n'a pas d'âge, il est de partout et de nulle part. Une nationalité quelconque ne lui ajouterait rien et ne lui retirerait rien. Avec la même inconscience, il parcourt le monde et, d'un bout à l'autre, l'échelle sociale dont les barreaux ne sont pour lui que le prétexte à des acrobaties sentimentales. Charlot, avec son vêtement minable, sa feinte assurance, grand seigneur et gueux, est une incarnation immuable et d'un certain lyrisme. Ce sont les situations « imaginées » qui donnent à cette caricature sa verve, son amertume, son accent véritable...

Parmi les humoristes de l'écran, ne pas citer l'impassible Buster Keaton serait une faute.

La physionomie pétrifiée de Buster a fait rire aux larmes des foules de spectateurs... Stoïcien, à sa manière, Buster Keaton provoque l'hilarité par ce maintien compassé dont les pires vicissitudes n'ont pas raison.

Harold Lloyd est, avant tout, un acrobate « à la hauteur » et spécifiquement Américain. Les gags dont fourmillent ses films observent un rythme de plus en plus accéléré, auquel il se conforme en réalisant toutes sortes de prouesses sportives sur-

En haut, Marcel Lévesque dans « Un vieux garçon ». A gauche, Koval dans « Blanc comme neige ».





de *Baleyrier*, qui fut écrit spécialement pour lui, Michel Simon exprime un regret :

— Cette méthode, bonne par certains côtés, a, dit-il, l'inconvénient de priver l'interprète de la joie qu'il éprouve à se jeter à la poursuite d'un être qui ne lui ressemble pas, mais dont il se rendra maître par son humilité devant lui...

Interviewer Michel Simon n'est pas une tâche aisée, car il n'a pas d'égal pour brouiller toutes les pistes et vous ramène, par mille détours, au point de départ de la conversation, amusé et... bredouille. Il feint une grande naïveté parce que « c'est plus commode » et questionne sur n'importe quoi pour qu'on oublie de le questionner.

Michel Simon a fait de la danse acrobatique, puis de la photographie d'art et même de la boxe, et si sérieusement qu'il eut le nez cassé et le maxillaire fêlé. Michel Simon est un excellent musicien, mais il est aussi le seul à ne pas le savoir...

Quelle influence ont bien pu exercer sur sa formation artistique ces étapes?... Aucune, à coup sûr, ne fut inutile... Michel Simon évoque Daumier par ce calme même qui est un déchaînement de forces dynamiques et dans chacune des compositions

*A gauche, Max Dearly dans « Coqueci-grole ».  
Au-dessous, Tramel dans « L'Anglais tel qu'on le parle ».*



montées d'un sourire, de lunettes d'écaille et d'un canotier de paille tout neuf.

Le film comique attire à lui une pléiade d'acteurs dont la *vis comica* éprouvée à la scène est largement diffusée par l'écran.

L'analyse de leur personnalité paraît beaucoup troubler ces artistes consciencieux. Qu'il soit question de trahir le secret professionnel, nous ne le pensons pas. Car c'est seulement la manière de s'en servir qui rendrait cette vulgarisation dangereuse...

On peut dire qu'il y a le « Copyright by Michel Simon, le « Copyright by Max Dearly », le « Copyright by Marcel Lévesque », et ainsi de suite. Le cinéma ne veut pas d'« ersatz ».

La dissection de la personnalité n'est, à dire vrai, possible que dans le mystère du laboratoire, de la loge où, qu'on le veuille ou non, s'opère une substitution.

Michel Simon est prodigieux à l'écran. Son action, considérable en scène, y paraît encore élargie. Il vit son rôle — comique ou tragique — avec une sincérité incomparable. A propos

de l'artiste, on découvre une sensibilité extrême. Ceux qui n'y verraient que la grimace négligeraient la beauté de l'expression toujours exacte. Michel Simon peint ses modèles comme il les voit. Il est permis de croire qu'il a le don de la ressemblance, car Cloclo de *Jean de la Lune*, le vieux caissier Legrand de *La Chienne*, d'après le roman de La Fouchardière mis à l'écran magistralement par Jean Renoir, *Baleyrier* sont des portraits dont on peut dire : « Ils sont frappants »...

Max Dearly, bon prince méphistophélique, accepte de détourner son attention de la reprise d'*Orphée aux Enfers*, qui vient de succéder à *La Vie parisienne* sur l'affiche du théâtre Mogador.

— La caricature est une parodie et une transposition. L'art du caricaturiste, sous quelque forme qu'il doive s'exprimer, est précisément de mettre en valeur un détail, un trait de caractère reconnus exacts. Il y a, — dans les circonstances les plus tragiques, — et par opposition un côté comique qui représente une mine à exploiter !

» Le comique ? Mais il est souvent involontaire, et je prédis une belle carrière à tel jeune premier qui déclare son amour avec une conviction qu'il ne réussit pas à nous faire partager non plus qu'à sa belle...

» Un rien, d'être souligné, prend une valeur insoupçonnée. Ce qu'il faut, c'est savoir choisir... L'instinct est un guide merveilleux. C'est lui qui fait faire de miraculeuses découvertes... Moi ? Moi ?... Mais je n'ai jamais travaillé... Seulement il m'est arrivé d'être frappé violemment par une image... La vérité, voilà la seule maîtresse à qui j'ai obéi... Vous êtes-vous jamais demandé si les plus grands caricaturistes : Abel Faivre, Forain, n'étaient pas d'abord des dessinateurs et des peintres, à la fois probes et sensibles ?

Max Dearly passe sur un plan d'ordre général, et toutes ses paroles dénotent la clairvoyance de l'amitié qu'il a jouée au film parlant.

— Il sera parfait quand on aura pallié au manque d'air et de musique.

» Le public est devenu plus exi-

*Michel Simon dans  
« Jean de la Lune ».*



geant, et c'est fort naturel. On pouvait dormir pendant la projection d'un mauvais film muet accompagné par de la musique... Il est très difficile d'en faire autant maintenant que les interprètes défendent avec une éloquence intarissable une cause qui n'est pas forcément bonne. Les spectateurs ne dorment plus mais... ils manifestent; et, comme pour rien au monde ils ne quitteraient la salle avant le dernier mètre de pellicule, ils expriment tout haut leur mécontentement, ils sifflent, comme au théâtre. Ne donner que de bons films sonores et parlants devant un public muet, c'est le remède que je préconise, l'unique remède.

— L'opérette ?

— Elle se cherche et trouvera rapidement une formule entièrement satisfaisante. Elle est sur une excellente voie et représente une forme de spectacle des plus agréables. Mais revenons à l'interprétation, à peine caricaturale. Car tous les excès sont condamnables... Faire rire est une entreprise délicate. Il faut ne pas se préoccuper de l'effet, qui porte d'autant mieux sur le public...

« L'acteur qui s'amuse lui-même amuse rarement d'autres que lui et ressemble à ces conteurs de « bonnes histoires » perpétuellement réjouis d'un esprit qui ne dégele pas leur auditoire.

A une suggestion, Max Dearly se récrie :

— Moi... dans un rôle sérieux?... Je résisterais cinq minutes, peut-être six au plus, car mon naturel serait plus fort que toutes mes résolutions.

*Judex* et *La nouvelle Mission de Judex*, en tout vingt-quatre épisodes, firent connaître au monde entier l'amusant Cocantin, silhouette cocasse, inénarrable, aux ahurissements ingénus...

Marcel Lévesque a depuis prouvé que sa composition parcourait toute la gamme, et sa création du potard sentimental d'*Un vieux garçon* lui vaut un succès mérité...

— Je suis un convaincu. J'aime l'art que je sers. Vous me demandez un secret... Je ne possède que celui-là... La matière d'un personnage animable est suffisante.

Marcel Lévesque, à quatorze ans, jurait fidélité aux beaux-arts. Il peignait avec talent avant de faire

ses études classiques sous la direction de Delaunay...

— La culture classique est indispensable et ne nuit jamais à la fantaisie d'un tempérament. Elle donne du style à la composition et correspond à la charpente de l'édifice; l'ornementation est en mesure du goût de l'interprète...

« Mais quant à ce que vous appelez le « comique », la sincérité seule vient à bout de ses feintes perpétuelles, qui ont vite raison de l'intelligence pure et de toutes nos subtilités...

Tramel : trois couvre-chefs, dont le chapeau illustré par des vicissitudes innombrables.

Les coiffures sont rangées sur une étagère de la loge...

Tramel, dit Le Bouif, se maquille, bleu, blanc, rouge. Il pavoise. Il illumine.

Mais Bicard, pardon ! Tramel, ne veut absolument rien dire. L'accent méridional ne l'empêche pas de se montrer moins expansif que ne le voudraient ses origines et nos vœux...

Bicard-Tramel-Le Bouif nous implorerait sans doute, un doigt sur les lèvres : ne le répétez pas !

Quoi répéter ?

Tramel est un sage. Il a trouvé la vérité dans le fond de son verre et ne veut la partager avec personne.

Égoïsme...

Chez René Koval, nous avons trouvé le président de la République... M. Doumer, austère d'allure, mais une petite flamme dans les yeux (une petite flamme qui danse allègrement !) court les coulisses... Mais M. Doumer ne saurait être partout à la fois. Il a délégué, au Palais-Royal, René Koval. On pourrait s'y méprendre.

Entre deux portants, René Koval, pasteur singulier de *Blanc comme neige*, croit bon de préciser :

— Ne jamais jouer que les rôles dont on a — naturellement — l'aspect physique... Les perruques et tous postiches sont trahis par la camera.

— Seriez-vous le puritain que vous représentez fidèlement ?

— Pas précisément... Mais, ajoute Koval sans malice, l'interprétation?... Qu'en faites-vous?... FRANCIA-ROHL.



A droite, M<sup>lle</sup> Gina Reilly, que nous avons tous regretté de voir abandonner l'écran en faveur de l'opérette et de l'opéra-comique, mais qui va faire une brillante rentrée dans un film où elle pourra faire apprécier, outre ses dons de comédienne, sa voix si appréciée à la Gaîté-Lyrique. A gauche, la délicieuse Pauline Garon, que l'Amérique nous rend pour quelque temps et que nous espérons voir prochainement tourner dans un studio parisien.



## Des Films publicitaires

Les films documentaires, les films de voyage, les reportages filmés continuent tout en même temps de provoquer les applaudissements des uns et les bâillements des autres.

Mais il est une catégorie de films dont on n'entretient jamais les lecteurs des gazettes, que les producteurs proposent à voix basse aux éditeurs.

Ce sont les films publicitaires, ou, — si l'on préfère cet euphémisme commode, — les films de propagande. A l'abri de leurs images se cachent le désir de convaincre, le désir d'attirer, le désir de vendre.

Ces films sont de plusieurs sortes. Certains d'entre eux, plus spécialement touristiques, sont consacrés à une ville déterminée, à un département, à une région, à une station thermale. Ils n'ont d'autre but, en montrant les beautés naturelles, les ouvrages d'art, les splendeurs architecturales, le pittoresque d'une cité ou d'une province, que d'attirer des visiteurs qui deviendront des consommateurs. Ils sont alors financés par un ensemble d'organismes tels que : conseils généraux, conseils municipaux, syndicats d'initiative, chambres de commerce, etc.

Regrettons que la plupart de ces organismes ne disposent guère, en France, de crédits suffisants pour une aussi bienfaisante publicité. Regrettons surtout qu'il ne soit pas fait à l'étranger (ne serait-ce point du ressort de l'Office National du Tourisme ?) une propagande générale en faveur des paysages et des villes de France (films commentés en langue anglaise, en langue allemande, etc.).

Peuvent être rattachées à ces films touristiques ou régionalistes les bandes tournées dans les colonies françaises par les soins des gouvernements généraux de ces colonies (*Le Réveil d'une race*, de Chamel; *La Marche au soleil*, de Le Somptier; *Promenade en Afrique équatoriale française*, de J. K. Raymond-Millet, etc.).

A côté de ces films, on peut placer les films de voyage.

Personne n'ignore que *La Croisière Noire* hier, *La Croisière Jaune* aujourd'hui, sont des raids Citroën; qu'*Images d'Afrique* illustre une randonnée d'automobiles Peugeot. Personne ne proteste lorsque ces films sont projetés. D'abord, parce que le public « réalise » très bien que de telles bandes, sans la participation financière d'une importante société, n'auraient jamais été établies. Ensuite, parce que ces films valent la peine d'être vus.

Ce qu'ont tenté et réussi plusieurs firmes automobiles, d'autres groupes l'ont essayé avec autant de bonheur : sociétés de navigation, sociétés aériennes

(Air Union, etc.), compagnies de chemins de fer.

Il en va tout autrement lorsqu'il s'agit de films purement commerciaux.

Lorsque de tels films sont consacrés à un produit ou à un aliment dans son ensemble (la pêche à la morue, la culture du cacao, la fabrication de la bière, etc.), cela passe encore.

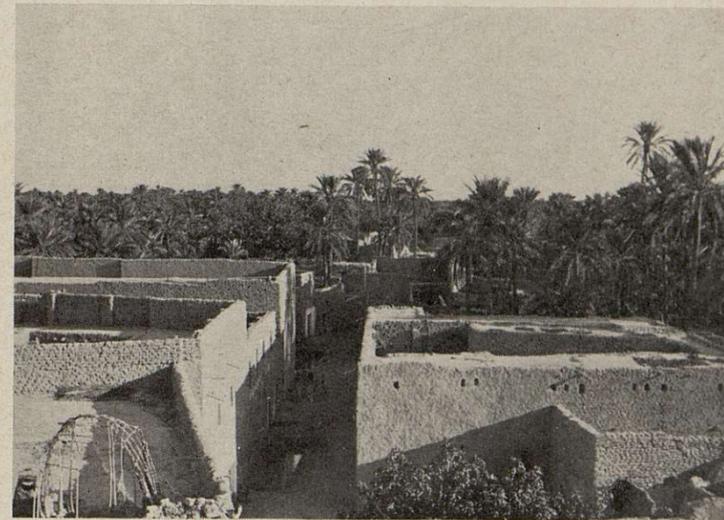
Mais attentions aux marques déterminées, aux appellations trop connues, aux raisons sociales trop apparentes ! Les

braves gens qui ont payé — souvent fort cher — leur place au cinéma se soucient peu de la sortie des deux mille ouvriers aux usines Dupont ou de la précision apportée aux pièces des montres Durand.

Cette répulsion du grand public pour les films trop visiblement publicitaires provient d'abord de ce qu'il a l'impression d'être dupé; ensuite, de la mauvaise qualité de la plupart de ces films et du peu de discrétion de leur publicité.

Il faut regretter néanmoins cet état d'esprit. Certaines industries, certains commerces, certaines fabrications offrent en effet à un metteur en scène de talent une matière cinématographique aussi riche que celle de maints sujets dramatiques. Bien photographiés, bénéficiant des ressources de la technique moderne, ces films, s'ils sont courts (vingt minutes au plus), et si la publicité qu'ils contiennent reste discrète, méritent attention.

JEAN VERRIÈRES.



Ce panorama « pris » par la camera en Algérie, aux confins du Sahara, n'est-il pas, à lui seul, très « cinéma » ?

## UN FILM DU NORD CEUX DU VIKING

NOTRE siècle adore la spécialisation. Mon premier film, *Nord 70°-22°*, me conduisit dans les glaces. N'est-ce point pour cette raison que me fut confié le *Viking*, dont l'action se déroule à Terre-Neuve et au large de Terre-Neuve parmi floës, pack-ices, icebergs ?

Les champs de glace sont vastes, il est vrai. Après le Groenland et Terre-Neuve, bien d'autres régions, Finlande, Sibérie, Alaska... s'offrent aux producteurs facétieux qui tiendraient à me conserver dans la glace. Sans doute est-ce avec une admiration toujours renouvelée que je contemplerai *Le Soleil de Minuit*, mais je bénirais plutôt celui qui aurait l'idée de m'expédier aux îles de la Sonde ou en Polynésie.

En attendant, vous me questionnez !

Demander à un réalisateur de faire des confidences sur le film qu'il vient de terminer est sans doute l'en-



Le « Viking », avec son hardi équipage, va cingler vers l'Extrême-Nord.



teurs furent parmi les victimes. Les journaux américains indiquèrent toutefois que l'accident tragique eut lieu au cours d'une dernière sortie, jugée nécessaire pour tourner ce que nous appelons, en termes de métier, des « raccords ». Ceci explique que, malgré la catastrophe, on fut en possession d'une partie de la pellicule enregistrée, mais ceci explique également la difficulté de développer sans heurt, dans un tel cadre, une action dramatique, en utilisant des tableaux dont l'enchaînement fut interrompu.

Contrairement à ce que certains pourraient croire, le *Viking* n'est pas un « documentaire », et d'excellents artistes comme Daniel Mendaille, Jacky Monnier, Pierre Nay et André Nox ont des rôles de premier plan. Ils ont tourné à la fois au studio et en extérieurs, et, comme moi, ils ont compris combien la tâche était délicate de ne pas se laisser écraser par la nature immense.

Devant la lutte dans les glaces, devant l'audace incroyable de cent cinquante chasseurs sautant sur les blocs mouvants, il nous a fallu, je dirais presque, nous « défendre ». Le problème consistait à trouver l'ambiance, à nous en pénétrer, à vivre devant ces vastes horizons, à vivre avec ces hommes rudes et courageux.

Artistes et techniciens ont vu les difficultés. Le talent ne suffisait point : il fallait confiance, foi et enthousiasme. Ils ont eu confiance en moi, ils ont eu foi en la réussite, et ils ont travaillé avec enthousiasme.

Ce sont là mes seules raisons d'espérer.

RENÉ GINET.



gager dans le plus aimable des traqueurs. Il ne peut refuser une si gracieuse invitation, et cependant...

Chacun sait bien qu'un réalisateur consciencieux n'est jamais satisfait et que le doute, la crainte, toutes les craintes, l'assaillent au moment où le résultat doit être livré à la critique, à toutes les critiques.

On se souvient de la catastrophe du *Viking*, que relatèrent les journaux du monde entier. Le producer Varick Frissell s'était embarqué à Saint-John, port de Terre-Neuve, avec les opérateurs Penrod, Gandolfi et Kellerman, et cent cinquante chasseurs de phoques. Le navire sauta dans les glaces, et le producer ainsi que ses opéra-

# A nous la Liberté!

Film réalisé par RENÉ CLAIR

DISTRIBUTION :

Emile ..... HENRI MARCHAND.  
 Louis ..... RAYMOND CORDY.  
 Jeanne ..... ROLLA FRANCE.  
 L'Oncle ..... PAUL OLIVIER.  
 Paul ..... JACQUES SHELLY.

CETTE nuit-là, sur un trottoir de la rue Auber, j'avisai un vigile qui, revolver au côté, gardait une banque. Mon briquet ne marchait plus (il ne marche jamais) ; je lui demandai du feu.

— Tel que vous me voyez, dit-il, je suis tout retourné. Je viens de retrouver deux camarades,



Émile et Louis. Bras dessus, bras dessous, ils allaient en chantant. Des vagabonds magnifiques : l'un d'eux a été millionnaire, puis a tout « laissé choir ».

— Étrange, cela !

— Assez. Il faut vous dire que j'ai eu quelques malheurs, moi. J'étais à Poissy, en prison. Oh ! des peccadilles. Mais enfin ! Bref, je me suis remonté tout seul. Vous le voyez,



d'ailleurs, puisque, à présent, je garde des coffres-forts.

— Compliments. Alors, vos amis ?

— Toute une histoire !

» Émile et Louis étaient dans le même atelier que moi, à la Centrale. Mais, contrairement à bien d'autres, qui ne songent qu'à se tenir tranquilles, ils voulaient s'évader, et c'était exprès pour cela qu'ils s'étaient associés.

» Ils préparèrent leur affaire longtemps ; mais on ne fait pas ce qu'on veut, n'est-ce pas, avec les hauts murs et les courants électriques ? Un jour, une nuit plutôt, quand ils tentèrent leur dernière chance, Louis réussit ; Émile fut repincé. Repincé, pourquoi ? Parce qu'il s'était sacrifié pour son camarade. Des garçons très chic.

» Voici donc Louis en liberté. C'était un homme de grandes capacités ; et le séjour derrière les grilles n'avait pas peu contribué à lui élargir l'intellect. Sous un faux nom, il se lança dans les affaires. Il commença, très médiocrement, par des phono-



graphes à la foire aux Pucés ; puis, allant toujours de l'avant, consacrant ses gains à travailler toujours davantage, à voir plus grand, il monta un important magasin de disques. Cela ne devait pas lui suffire ; il produisit un effort de plus et fit construire une fantastique usine, où la standardisation la plus moderne et la plus magnifique était à l'honneur. Discipline, travail à la chaîne, vastes ateliers clairs, rien n'y manquait. Il gagna, ainsi, énormément d'argent. Cependant, son esprit inquiet voulait toujours davantage.

» Pendant ce temps, son coéquipier Émile était sorti de prison, sa peine terminée. Il partit à l'aventure, flânant, muni d'un modeste pécule, et peu pressé de retrouver l'esclavage.

» Le hasard, ainsi, l'amena devant l'usine de son ami Louis (qui n'était plus Louis pour personne). Le hasard, d'ailleurs, était représenté, en l'occurrence, par une jolie brunette, qu'Émile se proposait d'aborder... juste au moment où les portes

de la « boîte » se refermèrent sur l'un comme sur l'autre. Voici donc, par le jeu des engrenages automatiques, mon Émile ouvrier par force et assis à une table de travail parmi tous les autres. Étonné — on le serait à moins.

» Le caractère d'Émile ne pouvait s'accommoder longtemps d'une discipline qui rappelait beaucoup celle de la prison. Le vagabond-poète était sur le point de se faire mettre à la porte quand, dans un couloir des bâtiments neufs, il se trouva nez à nez... avec le grand patron lui-même.

» D'un coup d'œil, Émile avait reconnu son camarade ; mais l'autre feignit, par prudence, d'être victime d'une méprise.

» Cependant il emmena Émile dans son bureau, et là, à l'évocation de leurs souvenirs communs, Louis, se départissant de sa morgue, avoua qu'il était bien l'ancien détenu. Heureux d'avoir retrouvé son compagnon de chaîne, il ne voulait plus s'en séparer : il emmena Émile avec lui, pour dîner, chez sa maîtresse. Il y avait là des tas de gens très chic ; mais les deux compères, qui avaient auparavant vidé une bouteille de porto, eurent tôt fait, par leur attitude scandaleuse, de les mettre à la porte. Ce fut un beau grabuge.

» Émile, sur ce, avoua à son ami et patron que, s'il était rentré dans l'usine de phonographes, c'était uniquement pour suivre une jeune fille qui lui plaisait.

» — Je vais te la retrouver, dit Louis. Ce ne doit pas être difficile. Et si je puis quelque chose....

» La jeune fille



s'appelait Jeanne. Elle vivait avec son oncle. M. le Directeur fit appeler l'oncle et l'engagea à marier sa nièce avec Émile. L'autre ne demandait pas mieux, alléché qu'il était par la promesse d'une somme importante. Il ménagea un rendez-vous pour Émile, au bal.

» Le soir même, comme Louis, sortant le dernier de l'usine, allait vers son automobile, un groupe d'hommes menaçants l'entoura. C'étaient ses anciens codétenus. Ayant retrouvé sa trace, ayant su qu'il était « plein d'argent », ils venaient exiger leur part. Que pouvait faire le malheureux Louis ? Il se résigna, dit aux visiteurs : « Venez, je vais vous donner ce que vous voulez. » Il les conduisit ainsi à la salle des coffres. Il avait son plan.

» C'était une salle blindée, aux murs d'acier. Un mécanisme automatique faisait à volonté monter et descendre la caisse principale. Louis eut l'adresse de faire entrer tous les apaches avant lui. Puis, d'un coup brusque, il rabattit la porte aux verrous incrochetable. Les voleurs étaient pris au piège ! Manœuvrant les leviers, il fit venir à lui les précieuses liasses de billets de banque. Il n'avait plus qu'à fuir, emportant le plus d'argent possible. Sans cela... les autres auraient vite fait de le dénoncer comme évadé. Il remplit une caisse de billets de mille et s'apprêta à disparaître.

» Émile, pendant ce temps, le cœur battant d'angoisse et d'attente, était allé au bal, où il



devait retrouver Jeanne. Il la retrouva, oui ! Mais en compagnie d'un jeune homme inconnu. Elle lui parlait bas, elle lui souriait. Meurtri, Émile s'éloigna. Il avait compris. La partie n'était pas égale.

» Intrigués par ses allures, des agents l'interpellèrent. Émile n'avait rien à se reprocher ; mais il avait gardé, de sa prison, peu de penchant à converser avec les représentants de l'autorité ; il crut que le parti le plus sage était de fuir. Prenant ses jambes à son cou, il détalait. Les gardiens de la paix, alors, se lancèrent sur ses traces.

» Émile, toujours courant, arriva à l'usine. Il venait gémir dans le giron de son ami Louis. Il trouva Louis chargé de la fameuse caisse et peu disposé à l'écouter.

» Sur ce, les agents firent irruption dans le bureau de Louis, qui, sans perdre son sang-froid, leur dit :

» Messieurs, vous venez tout à fait à propos. Des malfaiteurs m'ont assailli, et j'ai pu les boucler, heureusement, dans une salle hermétique. Vous n'aurez qu'à les cueillir.

» Aussitôt dit, aussitôt fait. Louis s'était montré impitoyable. Mais avait-il le moyen de faire autrement, je vous le demande ? Il laissa donc partir, enchaînés, ses anciens amis.

» Émile et Louis restèrent face à face, avec leur désillusion. L'un venait de voir s'écrouler ses espoirs d'amour, tous ses espoirs ; l'autre était en passe de perdre sa fortune. Car il n'y avait pas d'illusion à se faire, les nouveaux prisonniers allaient parler.

» Heures de désespoir ! Mais la nature insouciant de l'un et de l'autre devait vite reprendre le dessus. Ils n'étaient point de ceux qu'un échec abat.

» Quand Louis, cependant, rentra dans son bureau, une désillusion nouvelle l'attendait. La caisse aux billets de banque avait disparu.

» Le lendemain, une cérémonie importante devait se dérouler, à laquelle était convié, naturellement, Louis, puisqu'il en était l'un des initiateurs. Il s'agissait de l'inauguration, auprès de son usine de phonographes, d'une nouvelle usine, encore beaucoup plus perfectionnée, et où le machinisme était poussé à un degré tel que toutes les opérations de fabrication se déroulaient sans l'intervention des hommes. La main-d'œuvre était absolument automatique et, de ce fait, le rendement atteignait des proportions jusqu'alors inusitées.

» Il fallait que Louis fût là. Et pourtant il ne pouvait se dissimuler que ses anciens camarades de geôle, interrogés, avaient dû tout dire. Il fallait, à tout prix, passer à travers les mailles du filet. Ce qui rassurait un peu Louis ? Que la police ne viendrait pas lui mettre la main au collet pendant la durée de la cérémonie. Sûrement, elle attendrait le départ des invités et la fin des discours. A ce moment-là, il serait peut-être encore temps

d'aviser ! Avec l'aide, bien entendu, du fidèle Émile.

» L'inauguration, au début de l'après-midi du lendemain, commença donc de se dérouler. Dans la cour principale des nouveaux bâtiments, on avait élevé une estrade tendue d'étamine rouge, où avaient pris place de nombreuses personnalités officielles, notamment le ministre du Commerce et son collègue du Travail. Louis présidait, et la foule enthousiaste des ouvriers, massée au pied de la tribune, attendait de donner le signal des applaudissements.

» Des orateurs se succédèrent. Tous vantèrent le génie inventif de Louis, ses talents d'administrateur, la magnifique réalisation dont il venait d'enrichir le patrimoine national et autres éclatants lieux communs, que chaque comice agricole voit refluer.

» Louis, inquiet, tout en souriant aux périodes des thuriféraires, jetait des coups d'œil de tous côtés et cherchait dans la foule les agents en civil qu'il supposait dissimulés et ne le perdant pas de vue.

» Mais tout à coup, à un brouhaha, il devina que l'heure de l'expiation allait sonner. Loin, là-bas, derrière la foule mouvante des têtes, ne distinguait-il pas les képis des gardiens de la paix ? L'usine était encerclée. Il avait peu de chances, vraiment, d'échapper aux menottes. Le retour à Poissy entre deux gendarmes, la magnifique affaire ruinée : il y avait de quoi désespérer un homme, si courageux qu'il fût face à l'adversité !

» Mais Louis avait pour lui, — on l'a vu déjà, — cette déesse mystérieuse : la veine. Une bourrasque de vent s'éleva soudain, fit vaciller la tente officielle. Et, sur le toit, là où de mystérieux voleurs l'avaient abandonnée, la caisse pleine de billets de mille fut prise dans le tourbillon, renversée. Le précieux contenu voltigea dans les airs, au gré des courants capricieux. Le ciel, au-dessus de la masse attentive, semblait obscurci de billets de mille, comme ces vols compacts de hérons au-dessus des lacs d'Afrique.

» Mais les royales coupures ne pouvaient faire du vol à voile, ainsi, longtemps, dans l'espace. Une rafale plus violente devait, rapidement, fatalement, les plaquer au sol. Une tomba, la première, au milieu des ouvriers. Puis cinq, puis dix, puis cent !

» Alors, tandis que la tempête redoublait, ce fut la plus extraordinaire, la plus formidable des ruées. Une bataille terrible s'engagea. Des hommes sautaient en l'air, happaient au vol les papiers soyeux ; d'autres voulaient les leur arracher. Des bagarres inimaginables, un tumulte inouï, parmi lesquels se débattaient les personnalités officielles, prises dans un remous hurlant, qui ne respectait plus rien. Dans cette mêlée générale, Émile et Louis, qui n'avaient pas « perdu le nord », négligeant de



prendre part à la compétition et de tendre leurs bras vers le ciel, se glissaient à pas feutrés par les couloirs de la nouvelle usine. Les inspecteurs de police, soucieux avant toute chose de happer au vol, eux aussi, quelques-uns des précieux papiers, de les enfouir au fond de leur poche réglementaire, ne prirent pas garde à l'exode prudent de ceux qu'ils devaient arrêter. Ainsi Émile et Louis purent gagner une porte dérobée, et de là la clef des champs.

» L'usine modèle, dès le lendemain, allait ouvrir ses portes, fonctionner toute seule. Car Louis, philanthrope sincère et véritable, en avait fait don à ses collaborateurs de la première heure. Les hommes n'avaient plus besoin de travailler, de faire effort, puisque



les machines roulaient pour eux une fois pour toutes. Ce serait l'âge d'or.

» Cependant, par les chemins libres, loin de là, deux vagabonds enivrés de joie marchaient en chantant.

» C'étaient Émile et Louis. Ils avaient perdu, l'un l'illusion de l'amour, l'autre l'illusion du succès, de la fortune. En échange, ils avaient

gagné le bien le plus précieux, le bien unique : la liberté, l'irremplaçable liberté !

» Un monde nouveaux'offrait à eux. Le clair « demain », face au morne « hier » ! Ils goûtaient l'étonnante volupté de n'avoir rien, de n'être rien. De ne pas savoir où leurs pas les mèneraient. Vers quels rivages ? Vers quels destins ?

JACK SCREEN.

AVANT-PREMIÈRE

## Tu seras duchesse

Le hasard d'une « projection de montage » nous a permis de « visionner » quelques bobines du nouveau film Paramount: *Tu seras duchesse*, que l'on verra prochainement affronter l'écran.

Ne craignons pas de dire que, sur un scénario original d'Yves Mirande, tout imprégné de la fantaisie si ironiquement indulgente de cet auteur, voici une œuvre qui plaira. La mise en scène est de René Guissart, qui s'est signalé déjà par nombre d'intéressantes réalisations, tant à Hollywood qu'à Joinville, et qui a le goût des beaux éclairages et des « ensembles » jeunes.

René Guissart a eu, pour l'aider, le comprendre, le soutenir dans son effort, des interprètes de première grandeur. L'idéale blondeur de Marie Glory forme un contraste « photogénique » avec les cheveux de jais de Fernand Gravey; le joyeux Etchepare, — qu'Hollywood n'avait pas encore accaparé, — y rivalise de gaieté et de fantaisie avec cette « petite nature » de Berley, un des rois du *Petit Café*.

La trame est simple. Un marchand de beurre en gros, en très gros, désireux de marier sa délicieuse fille à un homme titré, découvre un marquis authentique parmi ses employés.

Ce marquis de la Cour, peu assidu à son travail et sur le point d'être mis à la porte, supplie M. Poisson de le garder quelque temps encore. Car, dit-il, « il va mourir, il n'a plus que deux mois à vivre ».

Le producteur d'Isigny se frotte les mains aussitôt. Trait de lumière ! Il fera épouser sa fille à ce petit crevé de marquis de la Cour. Puis, le malheureux en terre, elle pourra se remarier avec le duc de Barfleury, qui a tout de même plus d'envergure.

L'employé accepte. Avec la complicité totale, d'ailleurs, de M<sup>lle</sup> Poisson, qui l'aime en secret. Hyménée !

Mais le marquis, très heureux en ménage, et qui n'était pas plus tuberculeux que vous ou moi, ne fait jamais mine de trépasser. M<sup>lle</sup> Poisson sera donc marquise. Mais jamais duchesse... Elle ne s'en plaindra pas !

Sur ce scénario plaisant, nuancé, quelle jolie comédie, pleine de « mots » joyeux, légers, profonds, bien dans la manière du plus « parisien » des auteurs. *Tu seras duchesse* a été écrit directement pour le cinéma. Cette œuvre échappe donc aux reproches classiques d'« adaptation théâtrale ». Elle est l'indice d'un effort nouveau et fécond, d'une évolution vers l'idéal souhaitable.

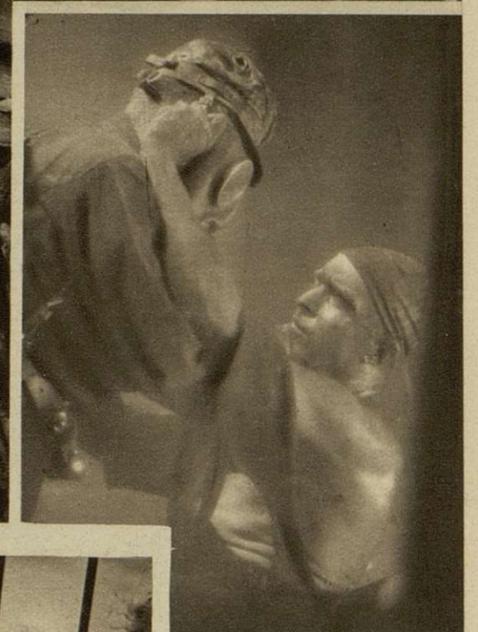
Les artistes ? Ce que nous en avons pu voir nous rassure aussi amplement qu'il est possible. Des films comme celui-là n'ont lieu de tourmenter ni ceux qui les conçoivent, ni ceux qui les réalisent...  
JEAN DE MIRBEL.



Voici quelques vues du film « Tu seras duchesse ». On y peut reconnaître Fernand Gravey et Marie Glory.



## LA TRAGÉDIE DE LA MINE



Cette dernière réalisation de G. W. Pabst, à laquelle collabora R. Beaudoin pour la partie française, nous sera présentée sous peu par G.-F.-A.

DANIEL MENDAILLE, GEORGES CHARLIA, ANDRÉE DUCRET, ALEX BERNARD, GEORGES TOURREIL, MARGUERITE DEBOS, MARCEL LESIEUR en sont les principaux et très émouvants interprètes.

# LA BANDE A BOU- BOU- -LE.



Jamais l'immense vaisseau qu'est le Gaumont-Palace ne retentit de plus francs éclats de rire que pendant la projection de ce dernier film de MILTON, réalisé pour G.-F.-F.-A. par Léon Mathot, avec la supervision de I. Ermolieff et d'après un scénario de Willemetz et René Pujol.

Le très sympathique comédien est entouré d'une troupe de valeur, qui comprend : MONA GOYA, MADELEINE GUITTY, GERMAINE CHARLEY, MARTHE MUSSINE, LILY ZEVACO, R. GUÉRIN, ÉTIÉVANT.

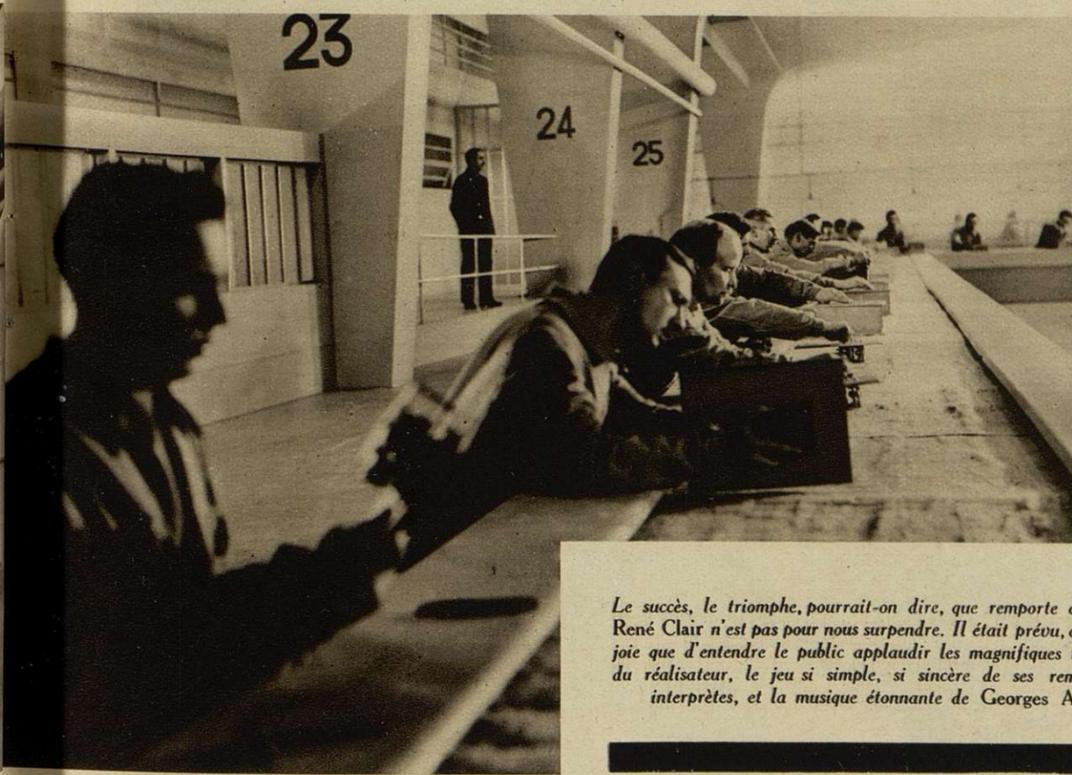
# Baleydier



L'ahurissant, l'unique MICHEL SIMON, qui s'est imposé à l'écran comme il s'imposa à la scène, est le protagoniste de cette comédie réalisée par Jean Mamy pour Braunberger-Richebé et à laquelle le public du Gaumont-Palace fait le plus chaleureux accueil.

JOSSELYNE GAËL, MARIA FROMET, PIERRE PRADIER, GÉO LECOMTE lui donnent la réplique et forment une troupe très homogène.

# A NOUS LA LIBERTÉ!



*Le succès, le triomphe, pourrait-on dire, remporte ce film de René Clair n'est pas pour nous surprendre. Il était prévu, et c'est une joie que d'entendre le public applaudir les magnifiques trouvailles du réalisateur, le jeu si simple, si sincère de ses remarquables interprètes, et la musique étonnante de Georges Auric.*

# L'AMOUR à l'Américaine



Pour ses débuts à l'écran, **SPINELLY** ne pouvait espérer rôle plus dans son tempérament que celui de la fantasque Américaine qu'elle joue à ravir dans ce film réalisé par Claude Heymann, avec la supervision de Paul Féjos, pour Braunberger-Richebé. La jolie et piquante transfuge de la scène a des partenaires de choix : **ANDRÉ LUGUET**, si sympathique ; **PAULINE CARTON**, **SUZETTE MAIS**, **CARETTE**, **GILDÈS**, etc...

# BUSTER KEATON SE MARIE



Le premier film parlé en français de **BUSTER KEATON** ! Voilà un événement ! Qui ne voudra voir et entendre l'inénarrable **BUSTER** dans ce film, un des plus comiques qu'il ait jamais réalisés et dans lequel des vedettes de chez nous : **FRANÇOISE ROSAY**, **MONA GOYA**, **ANDRÉ LUGUET**, rivalisent de talent, de bonne humeur, d'entrain et de gaieté.

# L'AMOUREUSE AVENTURE



Et voici le dernier film du maintenant célèbre réalisateur du CHEMIN DU PARADIS : Wilhelm Thiele. Pour l'interprétation de cette délicieuse et si fine comédie sentimentale, il groupa les meilleurs artistes, et nous nommons MARY GLORY, ALBERT PRÉJEAN, JEANNE BOITEL, MARCEL ANDRÉ, MORINS, MADY BERRY, etc., qui collaborent au grand succès de cette bande.

SCÉNARIOS...

## L'OISEAU-BLANC

Et voici le premier scénario retenu par notre jury : L'Oiseau-Blanc. Son auteur, M. Vermorel, — qui compte d'ailleurs parmi nos collaborateurs, — est certainement l'un de ceux qui « voient le plus cinéma ». Son découpage (dont nous donnons exceptionnellement un fragment pour guider nos correspondants futurs en veine d'invention cinématographique) est d'une richesse d'images rarement atteinte. Nous avons hésité cependant à publier ce scénario, car il ne répond pas exactement aux données de notre examen-concours. Nous avons demandé de l'original, des histoires neuves. L'Oiseau-Blanc, n'est pas une histoire, mais une « tranche de vie », de vie tragique. Seulement, — et ceci alégitime notre choix, — développé sur un plan qui est tellement de cinéma !

### Note de l'auteur.

CE scénario se propose de retracer l'envol, entre tous glorieux et tragique, de L'Oiseau-Blanc de Nungesser et d'Coli.

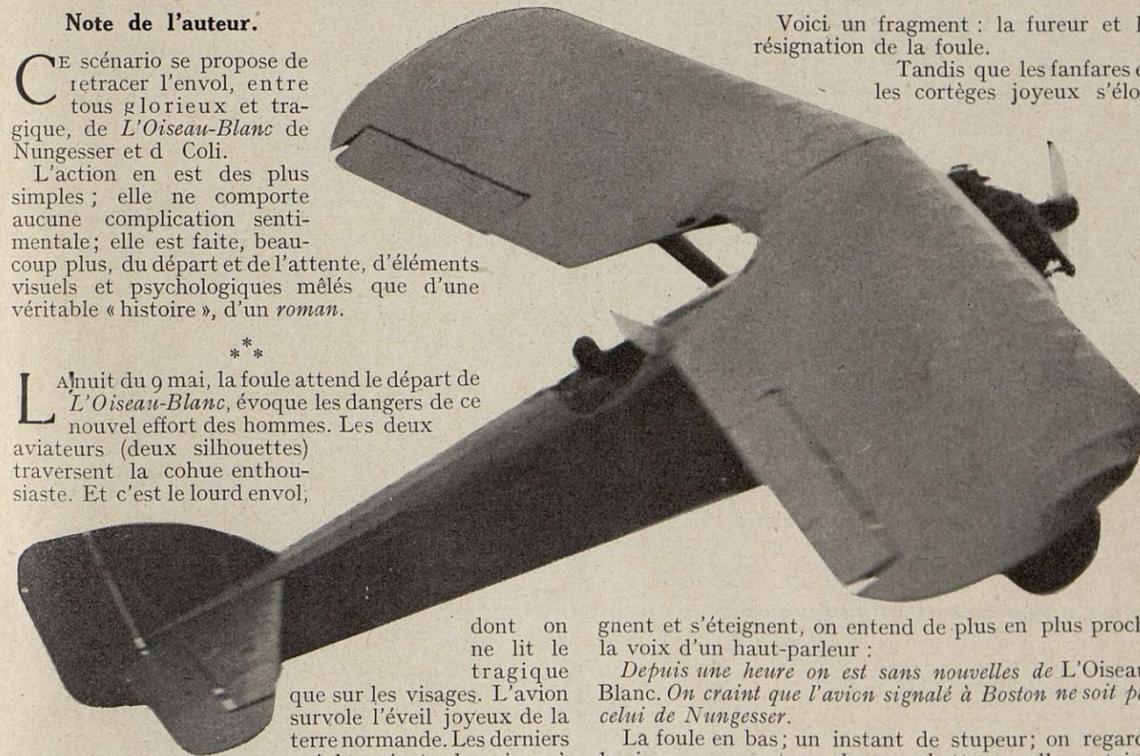
L'action en est des plus simples ; elle ne comporte aucune complication sentimentale ; elle est faite, beaucoup plus, du départ et de l'attente, d'éléments visuels et psychologiques mêlés que d'une véritable « histoire », d'un roman.

\* \* \*

Le huit du 9 mai, la foule attend le départ de L'Oiseau-Blanc, évoque les dangers de ce nouvel effort des hommes. Les deux aviateurs (deux silhouettes) traversent la cohue enthousiaste. Et c'est le lourd envol,

Voici un fragment : la fureur et la résignation de la foule.

Tandis que les fanfares et les cortèges joyeux s'éloi-



peine distraits de leur charrie, et leur petit garçon dont les yeux suivent au loin l'oiseau qui s'engage sur la mer.

Le deuxième jour de l'attente, l'irruption des nouvelles d'arrivée par le journal, la fusée, le haut-parleur, la joie submerge les doutes, la folie collective s'organise en défilés, fanfares, farandoles. Mais, annoncés par un pressentiment, un rêve de la mère, les démentis commencent à courir ; stupeur, fureur de la foule qui brûle les feuilles mensongères, puis se calme, attend silencieusement, s'en va quand l'espoir n'est plus possible. Le vent se lève dans la rue jonchée des débris de la joie, dans la campagne, sur les côtes battues par la tempête. Et ce sont les jours d'espoir, les recherches universelles, les hallucinations collectives en mer, trop vite câblées. Et l'oubli progressif. Enfin, brève, l'évocation de leur fin dans la tempête, pauvres choses ballottées, englouties sur une dernière vision des joies de la vie.

dont on ne lit le tragique que sur les visages. L'avion survole l'éveil joyeux de la terre normande. Les derniers qui le voient, des vieux à

gnent et s'éteignent, on entend de plus en plus proche la voix d'un haut-parleur : Depuis une heure on est sans nouvelles de L'Oiseau-Blanc. On craint que l'avion signalé à Boston ne soit pas celui de Nungesser.

La foule en bas ; un instant de stupeur ; on regarde les journaux menteurs, les manchettes cruellement ironiques ; éclatement de protestations, de sifflets, de huées, qui gagnent la foule ; on déchire, on froisse rageusement. Poings brandis vers les transparents et le haut-parleur muet. Des groupes violents se précipitent aux portes, contenus par les agents, on lance des pierres, des fessons, ce qu'on a, à toute volée. Un grand type en casquette, saoul, maigre, figure de révolté, tire une bouteille de sa poche, se fait de la place, boit et la lance comme une grenade. Elle éclate près du haut-parleur. La foule, en tempête devant la façade dont les fenêtres s'éteignent une à une.

La foule cherche un autre objet à sa fureur. On se montre les feuilles menteuses, jetées à terre, froissées, piétinées, jetées en boules, en tas, repoussées du pied. L'un bat le briquet, enflamme, tous jettent au tas, la flamme monte.

Un camelot est assailli, on lui arrache son paquet de journaux ; un petit bourgeois déchaîné, à la voix de

fausset, gesticule, à l'abri des coups, ameuté, excité : « Arrachez tout, vous nous avez trompés. »

— Est-ce que j'savais, moi, j'les vends, j'gagne ma vie, moi... Bande de salauds. I' se mettent vingt contre un, salauds ! salauds ! (Voix couverte).

— Au feu ! les canards !... Au feu ! les canards !

Ruée vers le kiosque d'une vieille femme : on emporte tout par brassée, elle essaie d'en retenir, on lui arrache tout sauvagement :

— Mais, messieurs, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Au feu !... au feu ! et elle aussi si elle rouspète, au feu ! Elle reste avec une ficelle et deux ou trois feuilles déchirées qu'elle serre sur sa poitrine, gémissante.

On apporte au feu d'énormes brassées, on se prend par la main, une ronde forcenée s'organise, ombres estompées ou lumineuses dans les flammes ou la fumée.

Vue plafonnante de deux ou trois de ces bûchers clairs dans la cohue tournante... L'image se fond lentement.

Tandis que de partout partent les appels angoissés : le déchirant grésillement du morse. Un groupe de visages dans la salle obscure du journal, éclairés par les lueurs des bûchers, sont penchés sur un poste d'écoute de T. S. F. ; en bas, les hurlements de la foule, le laurier de fête de la façade brûle ; côte à côte, près d'un bûcher, dans les ombres dansantes, un journal, plié sur les deux portraits, et une revue de music-hall, brûlent. Malgré tous les essais nerveux, ce qui arrive parmi le crépitement du réglage, c'est un jazz lointain, un rire de comique, les roulades d'une voix fraîche, supprimée dans les sifflements, revenant pour lancer la dernière note qui se fond dans la plainte aiguë d'une rafale marine.

Sur une mer livide, de lune et de brume, de lentes levées de houle arrivent de l'infini, des franges très lentes déferlent sur une plage nue.

Du bûcher, il ne reste qu'un tas de cendres fumantes, un ou deux journaux qu'un pied repousse... La foule circule plus clairesemée, apaisée. On arrête par le bras ceux qu'on voit parler. Rien ? L'autre secoue la tête et passe. Attroupements sur un groupe animé ; on se retourne un peu plus déçus. On décroche précipitamment le téléphone, le sourire d'espoir se fige. Discussions pas-

sionnées devant le bar ; la caissière offre alternativement son sourire commercial et attentif aux clients (non, je vous rends 10 sous de trop), et ses yeux humides émus, à celui qui raconte... Des groupes silencieux, devant le journal, écoutent la voix du haut-parleur :

*Il fait maintenant nuit sur l'océan, et rien de Nungesser. Nous sommes obligés de démentir toutes les nouvelles de la journée. Depuis Terre-Neuve, et peut-être depuis l'Irlande, le sort de L'Oiseau-Blanc demeure inconnu.*

On accueille cela en silence, les yeux se baissent, s'évitent, se rencontrent avec malaise ; deux ou trois ont le geste de s'en aller et, voyant les autres immobiles, restent, attendant quelque miracle.

L'appareil glisse lentement, découvrant un à un ces gens tout simples ; un petit chasseur grelottant dans sa veste, la tête dans les épaules, une vieille femme, un jeune couple, deux jeunes filles (l'une lève des yeux brillants vers le haut-parleur, se détourne brusquement, s'en va), des employés, des ouvriers, des oisifs, frileux, les traits battus.

Un radio obstiné écoute toujours, engourdi, se redresse à demi à un bruit de friture, règle et son regard s'ensommeille...

Noir clapotis de la mer huileuse qui monte, autour d'un rocher, de toute une falaise dans l'ombre.

L'horloge du journal, l'aiguille des secondes ; l'aiguille du lointain compteur, s'il marche toujours, là-bas, arrive à zéro.

Les crêtes de la houle montante, plus grosses, plus noires, frangées d'écume.

Parmi les journaux piétinés, groupes clairsemés de pieds, — puis quelques-uns seulement, — deux ou trois qui hésitent et s'en vont à regret, lentement. Le trottoir vide, jonché de journaux ; le vent commence à les agiter. Et de longs hululements s'élèvent, pareils à de lointaines sirènes d'alarme, faibles et espacés ; ils vont s'enfler, se presser, tandis que le vent fait frissonner les drapeaux oubliés, les banderoles d'honneur, les serpentins accrochés aux arbres, disperse les cendres des bûchers, les feuilles des trottoirs, et s'en va par la campagne nocturne, jusqu'à l'océan secoué par la tempête.

CLAUDE VERMOREL.

## LE DÉJEUNER GAYNOR

C'est vraiment une jolie surprise et un régal des yeux que de se trouver à la table de Janet Gaynor ! Surprise et régal nous ont été accordés, à la fois, le 19 décembre, par la grâce de la Fox-Film et de M. Bavetta, le sympathique administrateur délégué de la puissante firme.

L'héroïne de tant de comédies sentimentales, exquise de fraîcheur, de charme et de vraie jeunesse, souriait avec cette expression d'innocence presque enfantine qui n'est qu'à elle et, si souvent, nous enchante. La table était fleurie de roses, le champagne — *bye-bye, prohibition!* — dorait les coupes, et sur les traits de tous les assistants on pouvait lire cette détente heureuse d'une atmosphère de vraie cordialité.

Le déjeuner de l'hôtel George-V aura fait beaucoup, et pour notre admiration envers la vedette de la Fox, et pour la mutuelle compréhension de deux races amies, unies et fraternelles, sous le signe magique du septième art.



JANET GAYNOR.

## RÉCEPTIONS

M<sup>me</sup> Jane Bernard, dont plusieurs metteurs en scène ont déjà pu apprécier le talent et que le monde connaît davantage sous son véritable nom de princesse Caraman Zizianoff-Tsitzianow, a donné dans les salons de l'hôtel Perey une réception à laquelle assistaient toutes les personnalités du théâtre, de l'écran, et à laquelle étaient également conviés les auteurs, les directeurs de théâtres et de cinémas, les membres de la diplomatie et du monde.

Dans l'assistance particulièrement élégante, nous avons reconnu : M<sup>me</sup> Maurice Bézard, M<sup>me</sup> et M. Louis Doyon, M. Alain Durant, M. Orléano, M<sup>me</sup> Marie Dubas, M. Noiret, Son Excellence le ministre de Géorgie, M<sup>lle</sup> Rachel Dubas, M. Livet, major Kenny Leveck, comtesse de Ryon, docteur et M<sup>me</sup> Chapiro, M<sup>me</sup> Edith Méra, M. Bénédicte, M. Bonateckno, M. Saas, Légation du Danemark, M<sup>lle</sup> de Villars de Graffenrick, M. Laemle, M<sup>me</sup> Saas, M. Parisot, M<sup>lle</sup> Le Goff, etc...

ET  
VOICI  
DES  
ENFANTS



Mary Pickford et ses délicieux partenaires dans « Tess, of the storm Country ». — Jackie Cooper, une de dernières révélations d'Hollywood.

**L**e Chemin de la vie, film soviétique, a inspiré de l'admiration et suscité des blâmes. C'est le sort de bien des œuvres qui méritent l'attention, dans tous les domaines. Le drame de Nikolaï Ekk, qui expose le terrible cas de milliers d'enfants mués en voleurs et criminels, en 1923, fruit de la misère en Russie, et devenant, grâce à la compréhension d'un homme, de travailleurs, même des organisateurs. Certes, il y a des révoltes, mais la confiance que l'on met en eux et la douceur qui les entoure les transforme, à moins que, simplement, elle n'aide à les rendre à eux-mêmes. Optimisme ? Propagande ? Quels mots, ici, nous importent ? On veut surtout, en cet article, souligner la valeur qu'enfin, au cinéma, on donne à l'enfance.

L'enfance ? Mais elle trône à l'écran, elle le commande, et les petits acteurs n'ont point manqué, ni en Amérique, ni en France, ni en Allemagne, il est vrai, et parfois dans des films très comiques ou très émouvants, à moins qu'ils ne fussent, par exemple *Le Gosse*,



Le « gosse » Jackie Coogan dans un de ses premiers films *Clo-Clo* qui fut souvent si amusant.

ceci et cela tout ensemble, mais il s'agit presque d'exceptions, car, en général, la banalité règne, et voilà pourquoi on commence ces pages en parlant du *Chemin de la vie*.

Oui, la situation des gamins que l'on voit dans ce film est extraordinaire, mais il fallait la montrer comme elle le fut. Dans un livre de M. Zenzinov, *Les Enfants abandonnés en Russie soviétique*, qu'a traduit M. André Pierre, des précisions nous étaient déjà données là-dessus : « Aucun pays au monde n'a connu le fléau qui a frappé la Russie dans ses enfants. Le calvaire des enfants russes est un fait unique sur cette terre. » Et : « L'enfance abandonnée, c'est l'école du crime. » Cela, on ne l'ignorait pas ; on s'est donc attaché à porter des remèdes. Mais, si, comme il vient d'être dit, la situation des petits exposée dans *Le Chemin de la vie* fut unique, l'enfant livré à lui-même se trouve quelquefois encore ailleurs.

Or, le cinéma n'a pas encore étudié, comme il le devrait, ces cas — exceptionnels, certes — mais terribles. Demandez-le aux reporters consciencieux, chez qui on ne cherche pas assez de scénarios. Demandez-le au livre *Apprentissages*, où M. Henri Duvernois dit ce dont il fut témoin lorsqu'il était lui-même reporter. Il avait pris des notes dont il s'est servi pour un roman, mais il nous déclare : « ... Car il ne suffit pas de dire que tout y est vrai. Hélas ! Je n'ai pas osé... J'ai reculé devant la vérité tout entière... » Le grand écrivain cite des arrestations, parle d'inculpés,



Mary Osborne, un des premiers « baby » de l'écran. — Deux charmants interprètes de *« La Vie en rose »*.

puis : « Dans le lot, il y avait beaucoup d'innocents, des vagabonds par force, des petits abandonnés qui s'étaient terrés comme des rats, pendant trois, quatre, six mois, vivant d'aumônes. La plupart, monsieur, ont un fond excellent. Je n'hésiterais pas à les donner comme camarades à mes propres enfants. » Qui me disait cela ? Le propre instituteur de la Petite-Roquette. Mais tout le monde se trouvait désarmé, car un règlement aveugle balayait purs et corrompus et les mêlait atrocement... »

Voilà donc un autre *Chemin de la vie*. Les enfants, le cinéma nous dit trop rarement ce qu'ils sont ou peuvent être. En Palestine, il y a une république d'enfants. Tous les voyageurs qui ont étudié le sionisme l'ont vue. Tous ils en parlent, et M. Joseph Kessel, entre autres, dans *Terre d'amour*, dit sa visite à Kfar-Ieladine, « où 110 enfants des deux sexes, dont la majeure partie comptent de douze à quinze ans, se gouvernent eux-mêmes, suffisent presque entièrement à leurs besoins, ont leur constitution, leur tribunal, leur presse, leur système électoral ! »

Et ces enfants, est-ce que c'est la révolution qui en Russie les fit orphelins ? Non, mais « les massacres juifs opérés en Ukraine, soit par des bandes sans aveu (celles de Makhno particulièrement), soit même par des armées blanches régulières. Un homme, Pougatchiff, a organisé la République des enfants. La méthode : « Remplacer l'instruction par l'éducation. Développer l'individualité complètement, mais de telle façon qu'elle tienne compte des individualismes voisins. »

Je n'insiste pas. Qu'il me suffise donc de signaler l'immensité de l'enfance, trop peu soulignée au cinéma.

Trop peu, certes, mais quelquefois, et avec bonheur. Il faudrait des pages et des pages pour seulement énumérer les rôles importants joués par des petits dans des films. Il en faut rappeler, au moins, quelques-uns.

Dans *Papa-longues-jambes*, déjà, le cas des orphelins qui parfois servent de sujets d'orgueil ou de vantardise à ceux qui les adoptent se complique d'exemples de mioches sincèrement aimés de leurs nouveaux parents. Ce fut là un des triomphes de Mary Pickford, mais le film, recommencé l'an dernier sur le mode parlant et interprété par Janet Gaynor, prenait toute sa valeur dans le sujet collectif, car le cas de la petite fille aimée était, là, trop matière à bavardages alors que les premières scènes, on pourrait presque dire le premier acte, brillaient par la peinture admirable des enfants réunis, et chacun ayant son caractère.

*Le Petit Lord Fauntleroy*, un des beaux succès aussi de Mary Pickford, tiré du roman de F. Hodgson Burnett, présente un admirable tempérament, celui du petit garçon qui parvient à vaincre la dureté du cœur de son grand-père. Certes, on a vu des cas de ce genre dans d'autres films, mais nulle part ils ne sont aussi sincères et pénétrants.

L'enfant riche n'étant pas toujours le plus heureux, son exemple a été montré plusieurs fois. Un des meilleurs films qui aient eu à s'en occuper est *le Gribiche*, de M. Jacques Feyder. Oh ! certes, le petit garçon n'est pas riche, mais il est enlevé à sa modeste maman par une dame qui ne le laisse manquer de rien, sinon de liberté, et le retour, une nuit de 14 juillet, de Gribiche à la maison simple de l'ouvrière était très naturel. Ce fut là un joli rôle pour M. Forest, le petit Forest. Quant à M<sup>me</sup> Françoise Rozay, si étonnante dans le rôle de la dame charitable et embêtante, il fallut son voyage en Amérique pour qu'enfin elle fût traitée par le cinéma, d'une façon continue, suivant ses exceptionnels mérites.

On a vu aussi M. Jean Forest dans *Visages d'enfants*, œuvre importante de M. Jacques Feyder, admirablement jouée par les petits, par M<sup>lle</sup> Rachel Devirys, M. Villa, M. Duval. Or, jamais, depuis, personne n'a donné à ces comédiens l'occasion de prouver une fois de plus qu'ils savent composer des personnages intéressants.

On connaît *Les Deux Gosses* et même deux fois, mais on a le droit de les oublier.

*La petite Marchande d'allumettes* a été mise à l'écran plusieurs fois en France et en Russie, mais d'autres contes d'Andersen méritent une transposition.

Et *Peter Pan*, de J.-M. Barrie ? Se rappelle-t-on Peter Pan dans les jardins de Kensington, le petit garçon qui ne voulait pas grandir ? Vous souvient-il de Bronson et de Mary Brian dans ce film... ce film mort désormais, ce qui est imparadmissible ?

Avez-vous oublié le petit *Tarzan* élevé par des singes ? Il va paraître pour la troisième fois.

*Tom Sawyer*, qui reste, sans doute, parmi les films où l'on parle abondamment, celui que l'on comprend le mieux si on ne sait pas l'anglais, n'est, à

part quelques exceptions, joué que par des enfants, et Jackie Coogan y brille. Le village d'autrefois, qui inspira la meilleure œuvre de Mark Twain, ne cesse, là, de nous distraire avec pittoresque, grâce, surtout, à l'ensemble que forment les enfants interprètes.

Le petit garçon d'*Enfer*, ce fils de gangster, élève d'une école militaire et qui sert d'objet de vengeance à une bande, mérite encore d'être cité comme un personnage d'une situation peu commune.

\*\*

Si on n'oublie ni le petit Abélard, ni Bout de Zan, ni Régine Dumien, ni Mary Osborne, ni le petit l'Afrique, qui, d'ailleurs, ne tinrent que par exception des rôles destinés à d'autres fins qu'une distraction, il sied de nommer aussi la petite fille de trois ans de *Travail*, qui s'appelait Simone Genevois.

C'est à propos de ces ex-enfants que l'on peut rappeler le fameux problème : « Les enfants prodiges deviennent-ils tous de bons artistes ? » Rien n'est absolu et rien n'a empêché, précisément, M<sup>lle</sup> Simone Genevois de bien jouer *Le Rêve*. M<sup>me</sup> Blanche Montel joua au théâtre toute petite, je crois. Quant à M<sup>me</sup> Camille Clermont, qui créa le rôle de la petite Bensitors en 1865, on la voit régulièrement aux présentations, toujours alerte.

\*\*

M. Jean Benoit-Lévy, sur un scénario du Dr Devraigne, a composé un film sur la puériculture, simple comme il sied, et cette bande ne doit pas être oubliée, apportant, par des moyens nets, un blâme de vieilles coutumes et une démonstration d'hygiène.

\*\*

Nous avons, il y a quelques années, préconisé l'utilisation de l'ultra-lent pour un film qui prendrait un enfant à sa naissance et nous le montrerait grandissant, s'épanouissant, devenant homme mûr, puis vieillard. Une soixantaine d'années et, si possible, quatre-vingts pour un film dont la durée de projection ne dépasserait pas un quart d'heure, et comparable à ces petits chefs-d'œuvre qui nous montrent la germination d'une plante. Quelques générations travaillant à un aussi bref ouvrage... pourquoi pas ?

\*\*

*La Maternelle*, de M. Léon Frapié, inspira un film. On pourrait reprendre une partie de son sujet. Il est même étonnant que l'école n'ait pas donné plus d'occasions de films, du moins en France. Sans doute *Les Grands*, dont l'action se passe dans un collège, sont-ils un des ouvrages qui ont le plus agréé à leur auteur, M. Henri Fescourt ; ce drame chez les élèves forçait l'émotion. C'est encore en



L'insistance du malheur des enfants sur le mode mélodramatique est détestable, cela devient un commerce de larmes, et le cinéma est loin d'y avoir échappé. Quelquefois, le metteur en scène et l'interprète pourtant relevaient la situation par le style. Ce ne fut pas le cas pour un drame intitulé *Colette*, où l'on faisait pleurer une petite fille à jet continu, mais ce fut le cas pour *Les Moineaux*, où Mary Pickford était entourée d'adorables mioches, et dans deux ou trois scènes d'*Olivier Twist*, jouées par Jackie Coogan ; mais là encore l'exagération du martyre devenait trop facile dans ses expressions.

\*\*

Depuis que Mary Pickford ne joue plus les petites filles, son ancien personnage a été plus ou moins renouvelé, mais souvent de façon inférieure, et les sautilllements de dames-gamines ont souvent agacé le spectateur.

Le bébé au maillot paraît encore à l'écran. Celui d'un film qui se déroule au désert et dont je ne me rappelle plus le titre nous semblait à plaindre. Les tout petits, nous aimons mieux les voir rarement, encore qu'un petit rire et des regards d'étonnement ne les fassent nullement souffrir. Mais nous savons qu'il y a quelques années de bonnes mères ont pincé des enfants pour les faire pleurer au mo-



classe que se déroule *Le Pion*, film allemand qui souligne la stupidité criminelle et l'inconscience d'un ridicule pédagogue, et *L'Ange bleu* décrit quelques élèves du professeur Unrath, on sait avec quel pittoresque. Il y eut aussi *Le Petit Chose*, tiré par M. André Hugon du roman d'Alphonse Daudet.

*Les Petits*, de M. Népoty, furent mis au cinéma d'une façon fort banale, si ma mémoire ne me trompe pas. Il s'agit là d'un conflit familial.

Les malicieux protagonistes des films de Hal Roach. Une « star » en herbe : Mitzi Green.

ment opportun. Ce genre de « travail », souhaitons-le, a disparu pour toujours.

\*\*

Faut-il parler des enfants-soldats ? Il y a Bonaparte à Brienne dans *Napoléon*, de M. Abel Gance. Bataille de boules de neige, réussie.

\*\*

L'enfant, dans ses rapports avec la guerre et avec les conséquences du cataclysme, a paru dans des films où l'on voyait revenir un personnage qui passait pour mort, mais c'est dans *Peau-de-pêche*, de M. Jean Benoit-Lévy, qu'une scène dépeint l'état d'esprit d'un petit garçon comprenant enfin... ce que c'est ou plutôt ce qui en résulte : des croix,

des croix, des croix, un vaste cimetière de combattants, et Jimmy, qui jouait encore tout à l'heure au soldat, dit : « C'est ça la guerre ! »

Mais on sait que, si une nouvelle catastrophe éclatait, personne ne serait à l'abri des engins corrosifs, des gaz toxiques et de toutes les saletés qui, paraît-il, sont nés du progrès. Qu'un film nous montre des enfants, des enfants, des enfants, de tous les âges, de toutes les races, par unités, par groupes, par multitudes, et une voix invisible répéterait pendant la projection de ces mioches bien portants ou débiles, solides ou anémiques : « Sont-ils au monde pour périr, enfants, enfants, dans d'horribles souffrances, pour être victimes d'une guerre ? Sont-ils au monde pour se battre entre eux quand ils seront grands ? »

LUCIEN WAHL.

## REVUE DE PRESSE

### LA MAUVAISE PENTE

M. L. Druhot écrit dans *Ciné-Journal* :

« On a remarqué qu'un certain nombre de films présentés depuis le commencement de la saison marquent une tendance fâcheuse vers... eh oui !... la licence des mœurs. »

« Trop de films, beaucoup trop de films ne sont plus ce qu'il est convenu d'appeler des spectacles de famille. C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde, il faudra exiger qu'on mentionne sur les affiches relatives à ces films : « Ce spectacle n'est pas permis aux adolescents des deux sexes. » Et l'on aura institué ainsi une nouvelle censure, qui, pour n'être pas officielle, n'en aura pas moins de fâcheux effets. »

« En voilà assez ! On peut et on doit faire autre chose. Le cinéma n'a pas été inventé pour quelques vieux égrillards. Nous ne permettrons pas qu'on le fasse glisser sur la mauvaise pente. »

Nous croyons volontiers, avec M. Druhot, que la pente dangereuse conduirait le cinéma à la ruine et que le « cinéma n'a pas été inventé pour quelques vieux égrillards ». »

Rappelons à ce propos que, dès octobre, M. Tinchant, notre directeur, demandait « qu'on indique, pour les films un peu spéciaux, qu'ils ne sont pas recommandés pour la jeunesse », et il concluait ainsi : « Le cinéma a trop à se défendre déjà contre les attaques imméritées pour qu'il ne prenne pas toutes les précautions possibles. »

Mais, si cette sage précaution ne suffit plus, parce qu'on est allé trop loin déjà sur la mauvaise pente, il va falloir freiner. Et la protestation annoncée du Syndicat français des directeurs de théâtres cinématographiques contre la licence introduite dans les films sera salutaire, à con-

dition, cependant, de ne pas tomber dans l'excès contraire, en ressuscitant M. Béranger d'inquiétante mémoire.

### PRÉSENTATIONS CORPORATIVES ET PRIVÉES

En finirons-nous un jour prochain avec le scandale des présentations ?

« Si nous y parvenons, écrit M. P.-A. Harlé dans *La Cinématographie française*, il ne faudrait pas manquer de noter, pour la rigolade des générations futures, les attendrissants détails de ces réceptions corporatives et privées. Le public qu'on trouve là dedans vaut, par son pittoresque, celui d'un cirque de foire. Il faut se souvenir d'un train de plaisir pour Dieppe ou d'une ruée vers un champ de courses de banlieue pour comparer la poussée de leur foule, la gouaille de leurs propos, et trouver ces bonnes balles de concierges endimanchées, ces profils d'affranchis genre artiste, de cabots, de petites poules, de boutiquiers retraités, gras du ventre ou riches en os. »

« Au fait, c'est un film qu'il faudrait en faire, avant que l'espèce se perde. Bien sonore et bien parlant. »

Il y a là pour le moins un bel épisode, capable de fournir à un metteur en scène une page savoureuse d'histoire contemporaine.

En attendant, le remède proposé par M. Harlé s'impose : « Suppression totale des cartes d'invitation. Entrée réservée aux porteurs de cartes de la Chambre syndicale. »

### DIALOGUE DE FILM ET DIALOGUE DE THÉÂTRE

Ayant dit les mérites très grands du nouveau film de Léonce Perret, *Après l'amour*, M. H.-André Legrand fait dans *Comœdia* quelques réflexions d'ordre général :

« Le dialogue, puisé dans celui du théâtre, excellent pour le théâtre, n'était pas toujours à sa place dans le film. Certaines répliques, cependant heureuses, nous ont paru un peu conventionnelles. C'est que le dialogue du théâtre et celui du film parlé ne peuvent pas être le même. Le théâtre est obligé de tout suggérer avec des paroles ; il a droit à la poésie des mots, il n'est pas, quoi qu'on en dise, éloigné de toute littérature. Le film, pour suggérer, dispose d'un autre moyen : l'image. Il a la ressource des plans multiples ou rapprochés, des visions rapides, des objets, des visages de la nature. Le dialogue du « parlé » n'a donc plus le même rôle. Il doit être beaucoup plus dépouillé, beaucoup plus synthétique, beaucoup plus humain, beaucoup plus près de la vie. Telle phrase, parfaitement naturelle sur la scène, devient emphatique, artificielle à l'écran. Il n'est donc pas possible, en adaptant une pièce au cinéma, de se servir purement et simplement du dialogue qui existe. Il faut presque en écrire un autre qui soit celui du film. Croyons bien que celui-ci n'est ni inférieur en qualité ni plus facile à imaginer que celui du théâtre. Sa concision, sa sobriété, son naturel en font, au contraire, une tâche extrêmement délicate. »

Remarques très judicieuses. Et ce qui est vrai pour le dialogue l'est aussi pour tous autres points de vue de l'adaptation du théâtre à l'écran.

A côté du cas très spécial du théâtre enregistré, dont la généralisation serait aussi dangereuse pour le théâtre que pour l'écran, — art et exploitation étant considérés ici solidairement, — l'adaptation doit marquer nettement les possibilités et moyens différents des deux techniques pour réaliser, sur un thème commun, deux œuvres différentes. P. P.

## Vers l'Extérieur

Il y a un an, par un dimanche ensoleillé, quelque part à Passy, j'étais assis en face de ce créateur profond et inquiet qu'est Carl Th. Dreyer. Nous avons débattu pas mal de questions, discuté les problèmes nouveaux posés par le film sonore, et j'ai eu l'impression que la conception du réalisateur de *La Passion de Jeanne d'Arc* en bien des points était diamétralement opposée à l'évangile du moment.

— Le nouveau film, me dit-il, que je réalise en ce moment sera tourné entièrement en extérieurs et dans des intérieurs véritables. Pas de studio... pas de décors artificiels.

— Pourquoi abandonner les studios ?

— Parce que le studio ne peut rendre la vie réelle, qu'il est impossible d'y créer l'atmosphère cinématographique indispensable à toute œuvre d'art.

Et c'est dans de vieilles auberges, des couvents moyenâgeux, dans des coins pittoresques patiemment repérés que Carl Th. Dreyer et son fidèle opérateur R. Maté ont tourné leur film...

\*\*

Or, cette idée du grand metteur en scène danois, formulée à une époque où tout « se tournait en studio » à l'heure actuelle semble se réaliser. Un peu partout dans le monde du cinéma, l'évasion hors des studios a commencé. En Amérique, en Allemagne, en France, les réalisateurs reviennent vers les extérieurs et les « intérieurs véritables », poussés par le désir du réalisme et de l'atmosphère.

Jadis, à l'époque du muet, n'étaient-ce pas les extérieurs qui faisaient la beauté d'un film ? Les producteurs ne cherchaient-ils pas à évoquer pour le public des pays inconnus, des régions mystérieuses et belles, à faire connaître des coins que, sans eux, jamais le spectateur n'aurait vus ? Puis vint le parlant... et la situation brusquement changea.

Sur l'ordre draconien des « soundmen » et des techniciens, metteurs en scène et opérateurs ont été enfermés dans des studios étanches et obligés de tourner tout, intérieurs et extérieurs, entre quatre cloisons capitonnées. Les bruits du dehors, les pulsations de la vie réelle étaient les ennemis du « micro » et rendaient impossibles les premières prises de vue sonores. Aussi les réalisateurs se voyaient-ils obligés de se plier aux exigences des ingénieurs, maîtres de l'heure, d'immobiliser leurs cameras et de faire jouer leurs interprètes dans les angles étroits du champ acoustique. Toutefois, la camera, avec les progrès de la technique, a su se libérer de l'emprise des hommes de science pour reprendre sa mobilité, et l'image finalement l'a emporté sur le son.



Dans le port de Douarnenez, une prise de vues de « Tu seras duchesse », attire la foule des curieux, qui ne sont pas sans gêner le travail des opérateurs et du metteur en scène.

Aujourd'hui on s'est rendu compte que l'atmosphère artificielle créée à l'intérieur des studios calfeutrés n'est qu'une fiction... que les bruits de fond existent partout et font même souvent la vie d'un film. Que le silence absolu n'est nulle part, si ce n'est dans la mort.

De ce fait, les créateurs n'hésitent plus à placer leurs « micros » en plein milieu de la vie, dans la rue, sur la place publique, pour enregistrer avec la parole de l'artiste les rumeurs confuses de la grande ville, les bruits de la forêt et le chant de la tempête.

\*\*

Et le film parlant, depuis qu'il a eu le courage de déserrer le studio, a fait un très grand et véritable progrès. Car, de ce fait, il s'est libéré spontanément de l'emprise du théâtre, qui incontestablement s'était manifestée au cours des premières réalisations sonores, pour redevenir peu à peu du véritable cinéma, fait de mouvements et de lumières.

\*\*

On a publié récemment dans la presse une déclaration du metteur en scène Léo Mittler, qui était

parti, pour Paramount, aux abords de la mer Rouge, pour y tourner les extérieurs d'un film international : *Les Nuits de Port-Saïd*. Le réalisateur, en revenant de ce voyage, n'a pas caché son enchantement d'avoir pu tourner ses extérieurs dans le pays même où se déroule l'action de son film, sous le soleil véritable de Port-Saïd.

« Rien ne vaut la lumière réelle, le vrai soleil,



car l'atmosphère qu'on y trouve ne peut se réaliser dans aucun studio du monde. »

Aussi ai-je nettement l'impression que tous les metteurs en scène, artistes au vrai sens du mot, doivent partager la conception de Léo Mittler, car tous sans exception n'ont plus qu'un seul désir, — maintenant que le « micro » peut suivre la camera partout, — de tourner dans des intérieurs réels, dans des extérieurs véritables.

Les grands documentaires sonores : *Tabou*, *Trader Horn*, *L'Afrique vous parle*, tout comme *Caïn*, ont été tournés en plein milieu de la nature. André Hugon est parti vers le Sahara pour y réaliser *La Femme et le Rossignol* ; Maurice Tourneur, vers Djibouti et Saïgon pour les prises de vues de *Partir* ; Raymond Bernard, vers les plaines de Champagne pour la réalisation des *Croix de bois*.

En même temps, Julien Duvivier est parti au Maroc pour tourner *Les Cinq Gentlemen maudits*, alors que Paramount expédiait ses « sound-trucks » vers Marseille pour *Marius*, vers le Tyrol pour *Das Konzert*, vers Chamonix pour *Quand te*

*tues-tu?*, vers Juan-les-Pins pour *La Chance*, vers Douarnenez pour *Tu seras duchesse*, vers Sainte-Maxime pour *Une Nuit à l'hôtel* et vers Monte-Carlo pour *Côte d'Azur*.

La nature a pris sur le studio une éclatante revanche, et il est à prévoir que, dans un avenir très rapproché, les extérieurs et les intérieurs véritables remplaceront en grande partie les décors des studios.

Et la qualité du film certainement s'en ressentira, car nous reviendrons vers le « cinéma-rythme », remplaçant le « cinéma-théâtre ».

\*\*\*

D'ailleurs, j'ai la conviction que les véritables artistes jouent mieux dans un cadre naturel que dans un décor. J'ai eu la faveur d'assister à plusieurs scènes interprétées par la grande vedette Madeleine Renaud au cours du film *Mistigri*, de Marcel Achard, réalisé par Harry Lachman. Le jeu de cette belle artiste me semblait différer suivant qu'il se déroulait au milieu de la nature ou dans un décor.

Les « stars » du film parlant venant presque toutes de la scène, j'ai le sentiment que le jeu dans un décor, involontairement et instinctivement presque, leur rappelle le théâtre et que leurs gestes, leurs intonations sont peut-être plus conventionnelles à l'intérieur d'un studio qu'à l'extérieur. Au dehors ou dans un « intérieur



De haut en bas : Une vue de Moulay Idriss, la ville sainte du Maroc, où fut tournée une partie des extérieurs des « Cinq Gentlemen maudits » ; dans les glaciers qui surplombent Chamonix on enregistre une scène de « Quand te tues-tu ? » ; à Juan-les-Pins, les hivernants assistent, intéressés, à la préparation d'une scène de « La Chance ».



réel », le jeu de ces artistes devient sensiblement plus simple, plus vrai, plus sincère, et j'ai le sentiment que l'interprétation de nos films, réalisés loin des studios, aura tout à gagner. Car, quoi qu'on en dise, le décor le plus parfait ne sera toujours qu'une copie incomplète de la réalité et ne vaudra jamais le plus petit coin de la nature.

J'ai eu l'occasion de voir des décors étonnants de

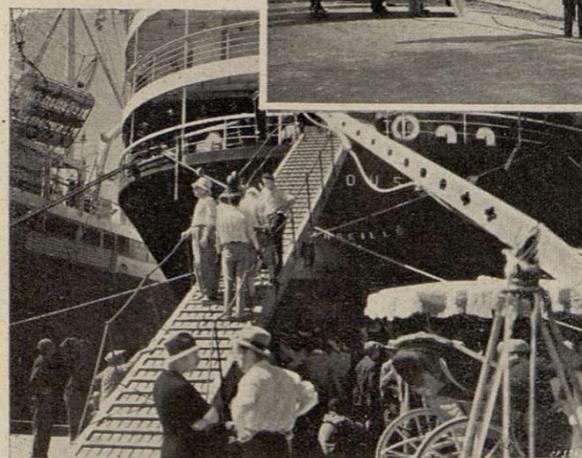
réalisme, exécutés avec goût et subtilité. J'ai vu des reconstitutions de certains coins de Marseille, de Lunéville et surtout d'une rue de Port-Saïd, construite d'après des documents authentiques. Mais, en voyant tourner dans ce cadre, qui malgré tout restait artificiel, j'ai senti que tous les « sunlight » juchés sur de hautes passerelles jamais ne remplaceraient le soleil du ciel d'Égypte et que les Arabes qui couraient, criaient, chantaient dans l'étroite ruelle faite de bois et de chaux peut-être, n'avaient pas le même cœur ardent que ceux qui chantent là-bas.

\*\*\*

Au cours des prises de vues de *Camp volant*, le film de Benno Vigny, j'ai demandé au metteur en scène Max Reichmann pourquoi il avait choisi le « Cirque d'Hiver » pour y tourner son film.

— A cause de l'atmosphère, m'a-t-il répondu.

« Certes j'aurais pu faire construire à Saint-Maurice un vaste décor de cirque plutôt que d'amener ici mes lumières, mes appareils, « micros », interprètes et figurants. Mais où aurais-je trouvé l'atmosphère ? N'oubliez pas que le pittoresque d'un cirque réside dans une quantité invraisemblable de petits détails qu'un régisseur, même génial, ne peut prévoir et coordonner. J'ai engagé pour mon film des « attractions » de cirque,



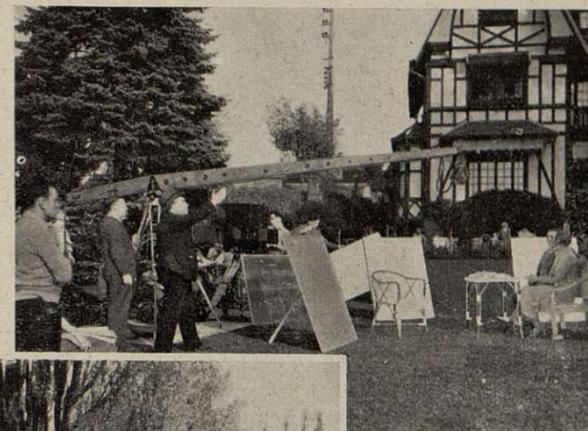
De haut en bas, on tourne en plein air : dans une villa, « Tu seras Duchesse » ; dans un parc, « La Couturière de Lunéville » ; dans un port « Les Nuits de Port-Saïd ».

acrobates, jongleurs, écuyers. Eh bien ! croyez-vous que ces artistes, habitués à travailler au milieu de la piste d'un cirque véritable, entourés des visages typiques qui sont les mêmes dans tous les établissements du genre, auraient présenté leur « numéro » de la même façon dans un décor que dans un cadre qui leur est familier ? Il y a là une ambiance presque mystérieuse, captivante et étrange, qui crée l'atmo-

sphère et que même le plus grand constructeur de décors ne pourra jamais rendre.

\*\*\*

J'ai interrogé également Yves Mirande, Marcel Pagnol, Alfred Savoir, qui d'auteurs dramatiques sont devenus des scénaristes incomparables. J'avais



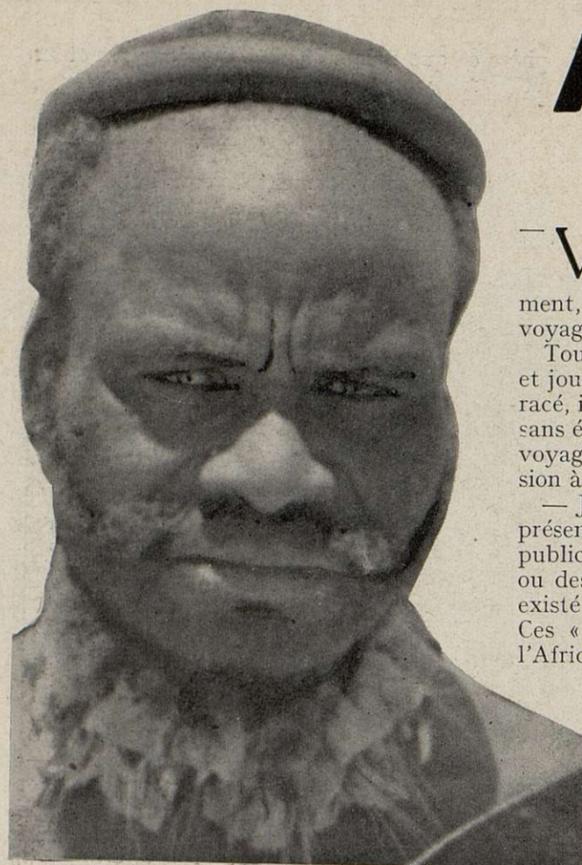
cru trouver en eux, — gens de théâtre, — des défenseurs du décor et du travail en studio. Aussi ma surprise fut-elle grande quand j'appris que ces plus récents adeptes du cinéma étaient partisans, eux aussi, des réalisations en extérieurs et dans des intérieurs véritables. Marcel Achard, le célèbre auteur de *Jean de la Lune* et de *Mistigri*, qui vient de collaborer à la réalisation du film *Une Nuit à l'Hôtel*, tourné par Marcelle Roméa et Jean Périer sous la

direction de Léo Mittler, a poussé le souci du réalisme jusqu'à faire tourner la majeure partie de sa bande à la Côte d'Azur, « la nuit, dans un hôtel » de Sainte-Maxime.

Tourjansky n'a-t-il pas réalisé plusieurs scènes du *Chanteur inconnu* au théâtre des Champs-Élysées ? André Hugon n'a-t-il pas placé ses « scoops » et projecteurs dans les vitrines d'un grand magasin pour tourner *Les Galeries Lévy et Cie*, et ne voit-on pas journalièrement des caravanes cinématographiques arriver dans des châteaux et des propriétés privées des environs de Paris ?

Ainsi donc, petit à petit, le décor naturel l'emporte sur le décor de studio et est recherché par tous les metteurs en scène.

RENÉ LECLÈRE.



## AU PAYS DES Un hardi

— Vous voulez savoir comment j'ai tourné *Le vrai Visage de l'Afrique* ? C'est très simple : je suis grand chasseur et je préparais une expédition. Au dernier moment, ayant pensé qu'il serait intéressant de filmer mon voyage, j'ai engagé un opérateur.

Tout en parlant, le baron Gourgaud allume une cigarette et joue machinalement avec un coupe-papier. Grand, mince, racé, il est le type achevé du sportsman. Très simplement, sans élever la voix ni faire de grands gestes, il parle de son voyage. Ne dirait-on pas qu'il s'agissait d'une simple excursion à quelques lieues de Paris ?

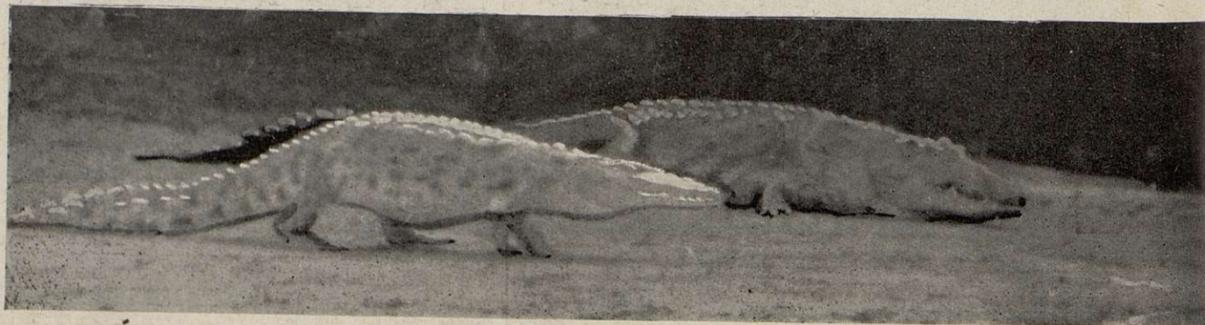
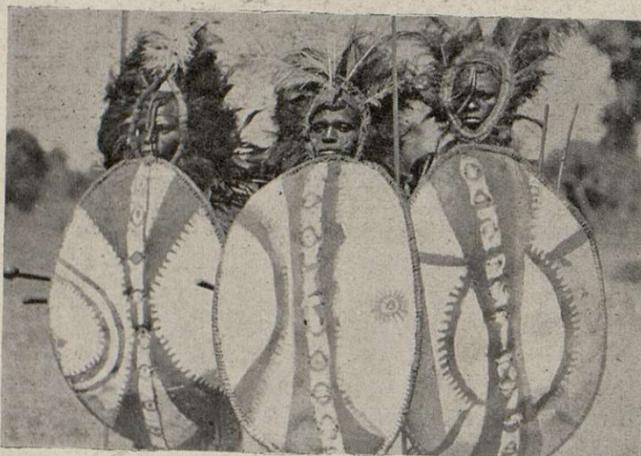
— J'ai voulu réagir, dit-il, contre certains films que l'on a présentés comme « documentaires ». C'est se moquer du public que de montrer des phacochères sortant des terriers, ou des hyènes combattant des panthères ! Jamais cela n'a existé ailleurs que dans l'imagination d'un metteur en scène. Ces « documentaires » donnent une idée très fautive de l'Afrique, ils la dramatisent. Certes ! on s'y sent moins en sûreté qu'au bois de Boulogne, mais on en revient... La preuve !

— Parmi les scènes ou les paysages que vous avez filmés, y en a-t-il qui ne l'avaient jamais été auparavant ?

— Je crois bien ! C'est la meilleure objection à opposer aux gens qui pourraient dire : « Encore un film sur l'Afrique, les buveurs de sang, les chutes du Zambèze, le Zoulouland, la femme stéatopyge, Sainte-Hélène, les danses Zoulous et Méru ! Tout cela est entièrement inédit, scrupuleusement exact. Ce n'est pas « encore un film sur l'Afrique » qu'il faut dire, mais « enfin un vrai film sur l'Afrique » ! J'ai estimé qu'on devait montrer au public toute la vérité, rien que la vérité... »

— Vos relations ont-elles toujours été faciles avec les peuplades rencontrées ?

— Oui, leur accueil a été partout très cordial. C'est une erreur de croire que ces gens-là sont hostiles aux Blancs. Si nous avons eu parfois du mal à les cinématographier, c'est qu'ils redoutaient les esprits qui pouvaient être logés dans nos appareils. Nous avons eu également fort à faire pour décider les guerriers Méru à exécuter leurs danses interdites par les



## GRANDS FAUVES Chasseur

Anglais, car ils craignaient que cela ne revînt aux oreilles du gouverneur, qui aurait pu les punir d'avoir enfreint le règlement.

— Et les animaux ? Vous avez des prises de vues impressionnantes. Faites de très près, sans doute ?

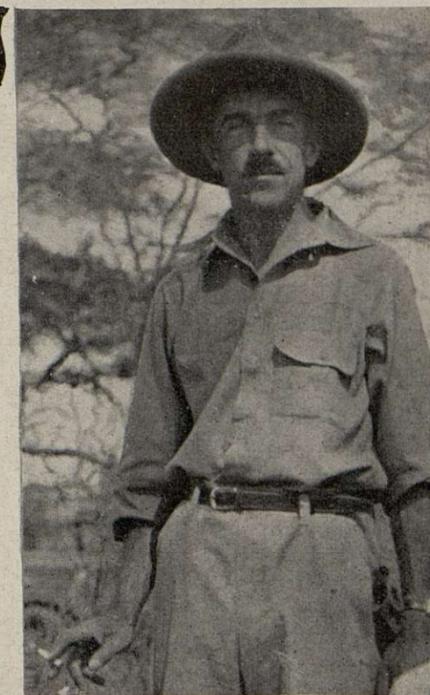
— L'éléphant a été photographié à quinze mètres ; l'opérateur n'était pas dans le vent, sans quoi il aurait été chargé. Les lions ont été « pris » plus près encore : à sept mètres. Ils me voyaient bien, mais ayant sans doute associé dans leur esprit ma présence à celle du zèbre que je leur avais offert en guise d'appât, ils se sont laissés approcher et filmer, sauf celui que j'ai dû me résoudre à tuer, car il devenait vraiment trop nerveux. Il est d'ailleurs plus facile de tuer un lion qu'un éléphant, sa peau tendre laissant passer les balles. Chez l'éléphant, au contraire, un seul point est vulnérable : entre l'œil et l'oreille ; si vous l'atteignez ailleurs, cela ne lui fait pas plus d'effet qu'une piqûre d'épingle.

— Vous avez cependant connu des difficultés à surmonter, des dangers à courir ? Votre film n'en laisse rien deviner !

— Évidemment ! Ainsi j'ai eu les fièvres pendant dix-huit jours et j'ai été piqué plusieurs fois par les mouches tsé-tsé, qui donnent la maladie du sommeil. Sans parler des moustiques et des chiques qui se glissent sous la peau et provoquent des abcès. Ces petits animaux, voyez-vous, sont beaucoup plus redoutables que les gros, mais c'était la troisième fois que j'allais en Afrique ; je savais donc à l'avance quels obstacles je rencontrerais.

» Si rien dans mon film ne laisse soupçonner ces moments pénibles (il y en a dans un voyage de sept mois !), c'est que volontairement je les ai écartés : surmonter les difficultés pour arriver au but qu'on s'est proposé, cela c'est du sport. Et seul le résultat obtenu est intéressant à montrer. Tout ce que le public voit se dérouler devant lui a été patiemment tourné, jour après jour, sans que jamais intervienne un seul truquage. Le film mérite donc son titre de *Vrai Visage de l'Afrique*.

REINE HUREL.



Voici, au pays de ses passionnants exploits, le baron Gourgaud face aux fauves qu'il voulut seulement filmer, mais dut abattre.





DISTRIBUTION :

<i>Bouboule</i> .....	MILTON.
<i>Nénette</i> .....	LILY ZÉVACO.
<i>La Jeune Fille</i> .....	MONA GOYA.
<i>Le policier Richard</i> .....	ÉTIÉVANT.
<i>La Mère</i> .....	MADELEINE GUITTY.

**B**OUBOULE, c'est un chauffeur de taxi ! Une figure bien parisienne. Il mène partout son cahotant G-7, prend la vie comme elle vient, ne s'en fait pas une miette et rit aux anges, tout en maniant son volant d'une main sûre.

Au physique ? Bouboule est petit, râblé, casquette un tantinet sur l'oreille, gouaille aux lèvres. Aussi trépidant que son moteur. Aussi désarticulé que sa carrosserie. Un type, quoi !

Bouboule, s'il était plus sérieux, s'avérerait un chauffeur modèle, un chauffeur comme on n'en fait pas beaucoup. Mais il a, — approchez-vous un peu, que je vous le dise à l'oreille, — un défaut terrible : il est joueur !

Que ce soit au zanzi, à la belote, au poker dice, ou à « l'automatique », ou aux courses, Bouboule y dilapiderait la paye de chaque jour... si Nénette, sa tendre épouse, ne venait le relancer dans les bistros, le suivant à la trace avec une patience de Sioux ! Et quand même Nénette, dame ! tombe sur son époux, ça barde sérieusement ! Le malheureux Bouboule voudrait disparaître

dans un trou de souris... Seulement, le lendemain, il recommence. Il est incorrigible, voyez-vous !

Précisément avec ses camarades, ceux qu'on appelle « la bande à Bouboule », notre joueur impénitent a fait l'acquisition d'un cheval de course. En unissant leurs disponibilités, ils ont pu réunir assez pour devenir copropriétaires de la jument *Titine*, une malheureuse rosse très fatiguée de l'existence, qui se demande à quelle corrida elle est promise.

Mais Bouboule et ses amis fondent les plus grands espoirs sur l'infortunée carne, qu'ils entendent faire courir, sous leurs couleurs, à toutes les réunions. Jusqu'à ce qu'elle gagne ! La Société protectrice des animaux devrait bien intervenir dans des cas pareils !

Durant une visite qu'il fait au camp d'entraînement, où *Titine* est soumise aux plus rudes épreuves, Bouboule, qui avait laissé son G-7 dans un chemin creux pas très loin de la piste hippique, se le voit enlever par un inconnu. En échange, cet être bizarre remet à Bouboule, pour le dédommager, une bague splendide, dont les mille feux sont aussitôt garantis bon teint par son joaillier.

« Bonne affaire ! pense notre homme. Justement, j'avais les accus à plat, la roue arrière fatiguée, et un cylindre qui toussait. Bonne affaire. Si je pouvais vendre, dans les mêmes conditions un taxi chaque jour ! »

Mais Bouboule ne pouvait supposer, à ce moment, combien cette affaire, d'apparence anodine, allait le mener loin.

Car le « jeune homme bizarre » qui avait fait ce



truc inattendu n'était autre qu'une jeune fille très moderne : elle venait d'enlever son fiancé, le jeune Larmeret, et de fuir avec lui, plein gaz (c'est une façon de parler) vers la Côte d'Azur !

M<sup>me</sup> Larmeret mère n'avait pas trouvé cela si drôle. Ni la jeune fille, ni l'adolescent timoré n'étaient majeurs ; elle chargea la police de les rejoindre, de les arrêter.

Les journalistes, — diable de presse, qui va fourrer son nez partout ! — s'emparèrent aussitôt de l'affaire. Un rapt, une bague, un taxi, un jeune homme enlevé par force... c'était une admirable matière première ! Ils en firent un sanglant drame. Suicide, crime, horribles détails, mutilations, ils hésitaient entre des formules aussi abracadabrantes les unes que les autres, mais bien propres à jeter le frisson dans l'âme des lecteurs ! Nul ne voulait croire à ce qui était le plus simple, le plus enfantin : une fugue passionnée et passionnelle.

L'inspecteur Richard, — un terrible limier de la police judiciaire, — fut chargé d'instruire le mystère. Presque aussitôt il découvrit Bouboule et le serra de près.

Le compte du malheureux semblait bon. D'autant plus qu'il avait vendu la bague, racheté un taxi tout neuf et renouvelé sa garde-robe !

Le redoutable Richard força Bouboule à l'emmener, avec M<sup>me</sup> Larmeret, la mère du « disparu », jusqu'à Nice. Bouboule, qui redoutait toujours la paille humide des cachots, n'osa pas protester.

Avec sa bagnole, qu'il rodait à petit allure, ils gagnèrent le littoral méditerranéen, à la recherche des tourteraux envolés.

Derrière lui, dans le taxi, Richard et M<sup>me</sup> Larmeret regardaient le paysage et échangeaient des considérations profondes sur les oliviers et la Corniche. Bouboule, lui, ne contemplait que son taximètre, et songeait, face à la note formidable, « qui va payer » ?

Après quelques semaines de va-et-vient de Nice à Juan, et d'Hyères à Menton, le détective finit par retrouver la trace des fugitifs. Une poursuite s'engagea. Le G-7, fourbu, ne pouvait soutenir la lutte avec la G-4 toute neuve ; il allait être rattrapé, les amoureux punis quand... quand ce fut la panne. Panne providentielle... Elle n'affligea pas le « tacot » à l'agonie, non ; par une douce ironie du sort, elle immobilisa la voiture dernier modèle ! Du coup, le couple, en humeur d'intimité, échappa encore, dans un nuage de poussière, à l'effrayante poursuite des défenseurs de la vertu, de la morale et de l'âge canonique.

Quand Bouboule, après plusieurs heures d'efforts, réussit à remettre en route, cahin-caha, sa voiture, il se désolait dans son cœur.

Car *Titine*, la jument transparente devait précisément, ce jour-là, courir sur l'hippodrome de Nice. Et Bouboule eût été heureux d'assister à ses exploits...

La chance le servit, dans son malheur. Il arriva devant l'hippodrome comme les chevaux faisaient leur « canter ». Au milieu des autres, maigre comme un clou, *Titine* faisait galérer et s'esbaudir le populaire. Sa cote était ridicule ; elle soufflait si fort d'avoir galopé trois cents mètres que ses côtes faisaient mine de crever sa peau.

Seul Bouboule gardait en elle une confiance absolue. Ses copains, qui avaient fait le déplacement tout exprès pour assister aux grands débuts de la jument, ne dissimulaient pas leur angoisse...

Le peloton s'ébranla ; les sabots sonnaient sur la piste dure. Tout aussitôt, *Titine* fut la dernière. Et les gens riaient, riaient...

La bande à Bouboule passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Enfouissant les tickets du Pari mutuel, avec rage, au fond de leurs poches, les associés sentaient planer sur eux le spectre de la banqueroute.

Mais, ô miracle ! par la faute du jockey de tête, voici que le peloton tout entier, se trompant de piste, s'engagea sur le parcours d'obstacles ! Et *Titine*, seule, qui suivait malaisément à quelque cent mètres, prit la bonne voie... Elle arriva, au petit trot, fourbue mais victorieuse, au poteau...

*Titine*, outsider hors classe, faisait 2.800 francs pour cent sous ! C'était la fortune, pour Bouboule et sa bande ! Le triomphe !

Cachant leur déception sous un sourire très sportif, les parieurs malheureux entourèrent Bouboule, que ses camarades enlevaient sur leurs épaules. Il dut, dans un concert d'acclamations, une orgie d'enthousiasme, ramener lui-même au paddock sa bête à bout de forces.

Là, l'inspecteur Richard, plus convaincu que jamais de la complicité de Bouboule dans l'affaire du taxi et de la bague, voulut lui mettre la main au collet.

Arrêter un Bouboule millionnaire ? Ce n'était guère le moment... L'assistance, faisant un rempart de son corps au héros du jour, le fit rudement voir au policier, qui finalement renonça à son dessein téméraire et se perdit, vaincu, dans la foule.

ANDRÉ CHARLES.

## ON TERMINE, ON TOURNE, ON PRÉPARE...

*La Chauve-Souris*. Réalisateur : Carl Lamac. Interprètes : Ivan Petrovich, Anny Ondra, Mauricet.

*Grain de beauté*. Réalisateur : Léonce Perret et Pierre Caron. Interprètes : Simone Cerdan, Doris Maurrey, Christiane Virideau, Fusier-Gir, Roger Tréville, Duvoilex, Lutrand, Lagrange, *Ariane, jeune fille russe*. Réalisateur : Paul Zinner. Interprètes : Gaby Morlay, Francen, Jean Dax.

*Le Fils improvisé*. Réalisateur :

René Hervil. Interprètes : Maud Loty, Pierre Brasseur.

*Miche*. Réalisateur : Louis Mercanton. Interprètes : Robert Burnier, Dranem, Suzy Vernon, Marguerite Moreno, Edith Mera, Magdelaine Bérubet.

*Pile ou Face*. Réalisateur : Hans Schwartz. Interprètes pour la version française : Grazia del Rio, Pierre Magnier, Lucien Galas, Sinoël.

*La petite Chocolatière*. Réalisateur : Marc Allegret. Interprètes : Raimu, Jac-

queline Francell, Pierre Bertin, Jean Gobet, Simone Simon, André Dubosc.

*La Femme en homme*. Réalisateur : Auguste Genina. Interprètes : Carmen Boni, Armand Bernard, André Dubosc, Françoise Rosay.

*L'Auberge rouge*. Réalisateur : Maurice Cammage.

*Cognasse*. Réalisateur : Louis Mercanton. Interprètes : Tramel, Pierre Brasseur, Thérèse Dorny, Madeleine Guitty, Georget, Magdelaine Bérubet.

## Les dix visages de Michel Simon

La première fois que je vis Michel Simon, c'était un grand garçon dégingandé, gauche, à l'in vraisemblable menton, à la tignasse en tête de loup, au regard épieur et fuyant ; il était compositeur de valses, courrier d'amour et d'adultère, pique-assiette papelard et culotté.

La deuxième fois que je vis Michel Simon, il avait pas mal vieilli. Il portait lorgnons, et son regard inquiet n'était plus que celui d'un pauvre homme amoureux d'une petite garce. En quelques minutes, l'espace d'un maquillage, c'était ce qu'on nomme, en style à clichés, une épave, un miséreux traînant les pieds en dedans avec une barbe blanc sale et une voix râleuse, faussée, usée d'avoir crié dix ans *L'Intran*.

La troisième fois que je vis Michel Simon (rassurez-vous, c'est le dernier couplet de cette complainte), c'était en Angleterre, sur le plateau du Gymnase. Mercanti en lainage, bourgeois, timoré, conformiste, fat, mou, venimeux et niais, des chatteries dans la voix, plus flasse et plus madré que le Gallois le plus roublard et le plus oxygéné.

Où, c'est un des aspects de Michel Simon d'en avoir autant qu'il lui plaît, et avec un tel éclat qu'on n'imagine pas qu'il puisse être autre. Pour beaucoup, il est Cloclo, et on ne voit pas un autre Cloclo que lui. Mais je sais qu'il fut l'élégant de village de *Feu Mathias Pascal*, Joseph de *Tire-au-flanc*, le vieux tartufe jovial et incestueux d'une comédie de Marcel Achard. Il n'a pas appris la vie au conservatoire, mais au dur hasard de dix métiers par la province, comme Dullin, comme Molière. Il a été photographe, danseur à transformations, partenaire d'un prestidigitateur (celui qui rate les tours), prévôt de boxe ; un de ses élèves fut même champion de France en 1921.

Pour ceux qui le connaissent, et il n'a que des amis, c'est simplement l'homme le plus séduisant, le plus familier, le plus simple, le plus camarade. Pour aller de la taverne Pousset à sa voiture, il lui faut faire la causette avec tous les garçons de café, toutes les petites vendeuses du boulevard Poissonnière ; son habilleuse l'appelle polisson. J'ai dû m'arracher à sa concierge, qui me chantait sa louange. Une concierge ! vous vous rendez compte ?

Sa loge est toujours pleine de raseurs ; il leur demande, comme un gosse en classe : « Je peux aller jouer, je me dépêcherai bien. » Et il revient, les oreilles bourdonnantes de bravos, aussi simplement que s'il venait de téléphoner.

Car Michel Simon est un acteur qui ne parle ni de lui, ni de son génie, ni de ses succès, ni de ses projets, ni même des trois singes qu'il nourrit sur son toit. Quel sujet de publicité pourtant !

Il a été de mode, il y a quelque temps, d'affirmer qu'un acteur de théâtre ne pouvait jouer avec le naturel exigé par les sunlights. On citait, on prouvait, on parlait d'optique, de grossissement, de trucs de cabotins. Et puis on a vu Gaby Morlay, Harry Baur, Madeleine Renaud.

On avait aussi assuré (les faux pronostics sont toujours certains) à Georges Marret, le producteur de *Jean de la Lune*, que cette comédie était trop « spéciale », pas populaire, pas commerciale ; que Michel Simon ficherait le film par terre, comme on dit en termes de métier. G. Marret tint bon. Les seules séances du Colisée l'ont remboursé. Et les affiches de publicité offrent en gros plan le visage de Michel Simon.

Il y a des acteurs qui sécheraient d'angoisse s'ils n'arrivaient pas une heure avant leur entrée en scène pour se maquiller, se préparer, se mettre dans la peau de leur rôle. Michel Simon fait durer un an les pièces qu'il joue ; à la trentième, il estime que ça deviendrait bureaucratique s'il n'y apportait quelque fantaisie. Alors il en fait d'exquis, de personnels poèmes...

CLAUDE VERMOREL.



Michel Simon, à la ville (cliché Photomaton), dans « La Chienne » (photo Forster) et dans « Baleydière ».



# DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

LES FORCES D'AMOUR. — PLAZA DE TOROS. — MAL D'AMOUR

La vie des individus et, à plus forte raison, la vie des sociétés ne sont qu'un combat perpétuel entre des forces contraires, sans cesse opposées les unes aux autres et nous offrant le spectacle d'un lent « grignotage », comme on disait pendant la guerre, soit d'attaques brusquées.

Pourtant ces forces sont éternelles et s'équilibrent suffisamment pour qu'il n'y ait pas lieu de prévoir la déroute des unes et le triomphe des autres. Nous aimerions voir la Vertu (avec un grand V) régner sur le monde; malheureusement, depuis que celui-ci existe et malgré les contradictions des systèmes philosophiques et des différentes religions, il n'a pu être décidé si le bien l'emportait sur le mal ou le mal sur le bien.

Les esprits chagrins voient le mal partout, les optimistes nulle part. Les premiers ont la folie de la persécution, les autres une dangereuse inconscience. Quoi qu'il en soit, la lutte est âpre entre les forces qui paraissent dominer, c'est-à-dire : l'argent, l'égoïsme, la soif de jouissance, le manque de scrupules, et ce que M. Georges Lecomte appelle *Les Forces d'amour* (Flammarion).

Le jeune ménage Renaison possède des biens infiniment plus précieux que la fortune. L'intelligence et l'énergie chez le mari, la beauté et l'honnêteté chez la femme, une grande confiance et un profond amour réciproques, de gentils enfants qui animent leur foyer, voilà un capital qui, dans la balance du bonheur, pèse incontestablement plus lourd que toutes les actions du groupe Galerne-Frelampier, même si l'on ajoute à celles-ci tout le luxe et la facilité de vie qu'elles peuvent procurer.

Le superbe édifice moral que constituent les qualités évidentes de ce ménage paraît être à l'abri de toute corruption. Le désir, l'envie, la jalousie rôdent pourtant autour de lui et, parce que son bonheur intangible ne donne prise à aucune morsure de l'ennemi, c'est à sa vie matérielle que l'on s'en prendra. Renaison, qui dirigeait de main de maître plusieurs usines de ce groupe industriel et financier, perdra sa situation parce que sa femme et lui prétendent rester fidèles à leur amour, à leurs principes, à leur manière de vivre, à leurs amis. Sa valeur incontestable lui permettra, d'ailleurs, de se tirer de ce mauvais pas, tout en préservant son foyer de toute souillure.

L'ouvrage de M. Georges Lecomte est, en somme, réconfortant et profondément moral. Il met en lumière

ce que bien des gens ne veulent pas voir, c'est-à-dire les prétentions démesurées de ceux qui croient les maîtres du jour, parce qu'ils sont libres de faire jouer entre leurs mains les forces brutales de l'argent. Bel et bien jugulées par la volonté, restée intacte chez quelques-uns, de garder leur vie morale sans entraves, ces prétentions, qui finissent par rendre profondément ridicules ceux qui les possèdent lorsqu'on prend la peine de les regarder avec les yeux clairvoyants de l'esprit, ne sont finalement qu'un péril imaginaire si on oppose la barrière invulnérable de l'intelligence et du cœur.

\*\*

Le roman d'action est le seul qui ait jamais tenté M. Gaston-Ch. Richard et, dans une revue uniquement consacrée au cinéma, il me paraît intéressant de mettre en pleine lumière le talent de cet écrivain dont chaque roman est à sa manière un très beau film.

Car ce qui caractérise M. Gaston-Ch. Richard, dont les œuvres nombreuses parues dans nos grands quotidiens ont déjà captivé des millions de lecteurs, c'est non seulement l'intérêt du sujet, mais la véricité du détail.

Si sa *Plaza de toros* (Tallandier) est une œuvre d'imagination, brutale, romanesque et passionnée à souhait, nous pouvons être certains que le cadre qu'il lui a donné est bien réel et qu'en observateur artiste et clairvoyant il n'a rien négligé pour doter son livre d'une couleur locale qui en fait un de ses principaux charmes.

Il faut avoir vécu en Espagne comme l'a fait M. Gaston-Ch. Richard et avoir pris sur le vif tous les tableaux saisissants qui sont jetés çà et là dans son livre pour rendre à ce point palpitante une œuvre qui ne nous laisse plus rien ignorer de l'art taumachique, ni des passions brûlantes qui bouleversent le cœur et les sens de ceux qui risquent leur vie dans l'arène.

\*\*

*Mal d'Amour* (Fayard), qui vient de valoir à M. Jean Fayard le Prix Goncourt, consacrant ainsi son talent de jeune romancier, nous fait assister aux réactions causées par l'amour d'une même femme, Florence Duthard, chez trois hommes d'âge, de condition et de goûts différents.

Cette Florence est le modèle du grand peintre anglais Dougherty. Elle ne pose plus que pour lui, depuis

qu'il en a fait sa maîtresse et qu'il lui assure une existence large et luxueuse.

Il n'est pas question, bien entendu, qu'elle lui soit fidèle. Il n'en demande d'ailleurs pas tant. Son amour est pour elle vaste et indulgent. Il a besoin de sa présence, de sa voix, de son corps. L'artiste est chez lui plus exigeant que l'amant qui devient vieux.

Il saura donc sa liaison avec le jeune élève officier Jacques Dolent, qui en est, avec Florence, à sa première passion, et les deux hommes finiront même par devenir amis.

L'amour de Jacques Dolent est difficile à définir. C'est un jeune homme si plein d'irrésolution que Florence, toute prête à abandonner pour lui sa vie comblée et sûre, partira pour l'Amérique avec un troisième amant, Lucien Guérette, officier de marine démissionnaire, qui, lui, n'est pas l'homme des partages. Se trouvant, d'ailleurs très vite, sans ressources, ils rentrent tous les deux à Paris, où Florence meurt après avoir revu Jacques et accepté, par l'intermédiaire de Guérette, les secours financiers de Dougherty.

Devant l'irréparable, les trois hommes souffriront cruellement, et les plus belles pages du livre sont, à mon avis, celles dans lesquelles nous assistons à leur désespoir silencieux et profond.

Guérette ne se consolera pas et ira vivre comme un sauvage, au bord de la mer, près d'Arcachon, où il a connu autrefois Florence. Dougherty deviendra plus philosophe encore et enseignera à Jacques, plus jeune, donc plus révolté, la leçon à tirer de cette douleur. Et comme celui-ci s'étonnera de sa sérénité, Dougherty lui répondra : « Le véritable optimisme ne consiste pas à ignorer le malheur, ni à s'abuser sur ses illusions, mais à en prendre bravement son parti, à accepter la souffrance pour prix de quelques joies instantanées, disséminées et précieuses. Si vous arrivez à jalonner votre vie de quatre ou cinq minutes pendant lesquelles votre rêve aura pris corps, vous aurez fait admirablement votre métier d'homme. »

M. Jean Fayard, qui était hier encore « un moins de trente ans », a la psychologie de son époque, et son livre nous dépeint très exactement la mentalité actuelle, qui place peut-être moins haut qu'autrefois l'idéal de l'amour.

Le mérite de son livre n'en est pas moins grand pour cela, ni son succès moins légitime.

JACQUES SEMPRÉ.

# ÉCHOS ET INFORMATIONS



Le joyeux Doumel, vedette des « Cancans », les amusantes comédies réalisées par Edmond-T. Gréville pour Pax-Films.

## Dans la Légion d'honneur.

M. Adolph Zukor, président de la Paramount Publix Corporation, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Jamais distinction ne fut plus méritée : elle consacre l'œuvre considérable à laquelle M. Adolph Zukor, le grand animateur de la Paramount, n'a cessé de vouer son activité.

M. Robert-T. Kane, directeur général des studios Paramount, vient également d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

C'est avec joie que nous leur adressons nos très sincères félicitations.

## De l'Écran à la Scène.

Jaque-Catelain interprète actuellement un des rôles principaux de *Grand Hôtel* aux Folies-Wagram et y obtient un très vif et légitime succès. On se rappelle qu'il fit de brillants débuts à la scène à Bruxelles dans *Le Renard bleu*.

Le Lieutenant souriant nous arrive. Le voici avec Claudette Colbert. Son sourire, vous le connaissez ? Qui ne le connaît ? C'est Maurice Chevalier !

Le Lieutenant souriant, Rêve de Valse, revu, corrigé, modernisé, galvanisé, osérons-nous dire, par le talent énorme de Lubitsch. Le premier metteur en scène d'Hollywood a tenu, une fois de plus, à camper « notre Maurice » dans un décor de cour, de joie légère, de plumes, de soies, de couronnes factices et brillantes.

Claudette Colbert elle aussi nous ramène, par-dessus La grande Mare, la malice de son sourire, et une nouvelle venue, plus blonde que ne sont blonds les blés,

## Nomination.

M. David Souhami, administrateur délégué de la société anonyme française des Films Paramount, a confié à M. Jacques Plunkett le poste de directeur du département de la publicité, en remplacement de M. Raymond Borderie, appelé à assumer la direction de l'agence lyonnaise d'une compagnie d'assurances.

## Un documentaire sur l'Exposition coloniale.

MM. Claude Hoste et Hartel ont réalisé un film parlant et sonore sur l'Exposition coloniale. Ce film a été sonorisé en plusieurs langues; il sera un instrument merveilleux de propagande française à l'étranger.



Jean Weber, de la Comédie-Française, et Edith Méra, les deux protagonistes de « Mon amant l'assassin », réalisé par Solange Bussi, pour Pax-Films.

## Jacques Feyder en Amérique.

Pathé-Natan ayant rompu son contrat avec le metteur en scène Jacques Feyder, 1940 ne sera pas tourné. Ce dernier part pour les États-Unis, où un contrat avec la Metro Goldwyn Mayer le rappelle.



Willy Rozier, qui aborda le cinéma il y a un an et qui fut champion de natation (Jeux olympiques, Amsterdam 1928), a tourné en six mois, tant à Berlin qu'à Paris, six films : « Autour d'une enquête », « Calais-Douvres », « Le petit Ecart », « Les Monts en flammes », « Nuit d'hôtel » et « Avec l'assurance ».

## Petites Nouvelles.

Jacques Deval vient de quitter Paris pour rejoindre G. W. Pabst, avec qui il doit collaborer pour la réalisation de *L'Atlantide*, dont le premier tour de manivelle sera donné incessamment au Sahara.

— On achève la réalisation de *Sur l'Atlantique*, film réalisé au cours du premier voyage du vapeur *Atlantique*.

— Cami, l'humoriste bien connu, a signé un contrat avec Synchro-Ciné pour porter à l'écran *Ton toit est à toi* et *Une bonne Soirée*.

— Le compositeur Maurice Roger a fait ses débuts à l'écran dans *Brumes*. Il y interprète une chanson : *Constance* ou *L'Amour ne dure pas longtemps*.



Myriam Hopkins, lui dispute le cœur de ce lieutenant qui a vraiment bien de la chance.

Trait d'union entre ces deux femmes qui font assaut de grâce, le nouveau Paris ! Maurice Chevalier est égal, dans cette nouvelle œuvre, à tout ce qu'il fut jusqu'à présent. Le rôle lui convient; il l'aime; l'uniforme lui va comme un gant. L'atmosphère de ces cours insouciantes ne pèse point à ses épaules; il est vraiment, une fois de plus, le grand meneur de jeu.

Et les mélodies si connues, si justement admirées de *Rêve de Valse*, de Franz Lehár, soutiendront cette œuvre nouvelle, jusqu'à en parer l'éducation d'environnement.

# Des "Trois Masques" à "Grain de Beauté"

Le bel effort Pathé-Natan en 1931

L'EFFORT intensif et organisé fourni par les producteurs français durant l'année 1931 est digne d'admiration et de respect.

Pathé-Natan s'était lancé le premier dans la voie ouverte par le film parlé, et, alors qu'aucun studio n'était encore équipé en France, il produisit *Les Trois Masques*, lequel film mérite d'être appelé l'ancêtre des films parlants français. Puis, peu de



(Studio G.-L. Manuel frères).

M. NATAN.

temps après, en ses magnifiques studios de Joinville, sonorisés selon les principes les plus modernes, *Accusée... levez-vous!* avec l'incomparable Gaby Morlay.

L'année 1931 fut particulièrement heureuse pour la grande firme française, qui, sous l'impulsion intelligente et énergique de M. Natan et de son frère, M. Émile Natan, prit délibérément la tête d'un vaste mouvement de ré-

novation cinématographique. Plus de vingt films produits dans les studios de Joinville et ceux de la rue Francœur furent successivement présentés au public et recueillirent ses applaudissements entre le mois de janvier et le mois de décembre.

Nous en rappelons quelques titres : *Chacun sa chance; Maison de danses; Dactylo; Le Rêve; Atout... Cœur!; Partir; Faubourg Montmartre; Après l'amour; Gloria; Un vieux Garçon; Le Roi du cirage.*

Cette énumération se complète de quelques films entièrement terminés et qui sortiront au début de l'année 1932, comme : *Les Croix de bois; Au nom de la Loi; Les Galeries Lévy et Cie; Le Marchand de sable; La Croix du Sud; La Bête errante; Ariane, jeune fille russe; Deux dans une voiture; Amour et Business et Grain de beauté*, qui sera terminé très prochainement.

Tous les genres ont été abordés par Pathé-Natan

avec bonheur. L'on reste confondu devant cet effort patient, obstiné, méthodique, aboutissant à ce résultat merveilleux d'imposer une marque et une production où se manifeste hautement l'esprit de notre race.

Mais l'activité de la grande firme ne s'est pas limitée au travail du studio. Elle s'est manifestée dans tous les domaines cinématographiques dépendant aussi bien de l'exploitation que de l'industrie, de la propagande ou de la science technique.

Aucune de ces branches spécialisées à la fois vastes qui n'ait été l'objet d'une étude particulière confiée à des techniciens.

Pathé-Natan a considérablement amélioré ses méthodes d'exploitation afin de donner le plus de satisfaction possible au public. A la fin de l'année

qui vient de s'écouler, le circuit comprend 250 salles.

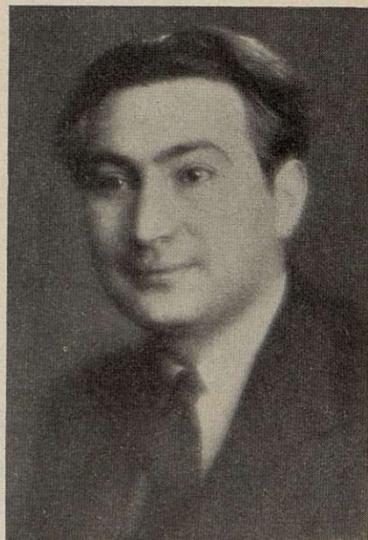
Toutes ces salles sont régies par un système de programmation assez souple pour s'adapter au caractère de chacune.

Le confort des salles, la présentation publicitaire des films, l'équipement sonore ont été l'objet des soins les plus minutieux et les plus assidus.

Pas de bon cinéma sans une bonne présentation des films. La pellicule est une chose; l'agrément du spectacle en est une autre.

Un grand nombre de salles, même en dehors du circuit, ont été équipées en Photophone R. C. A., dont Pathé-Natan a la représentation exclusive en France et en Belgique. A la fin de 1931, 220 établissements ont été munis de ces merveilleux appareils de reproduction sonore, et ce résultat a été obtenu sans réclame tapageuse d'aucune sorte.

Le matériel déjà constitué l'année précédente par Pathé-Natan pour la prise des actualités sonores et parlantes a été amélioré et amplifié. Aujourd'hui



(Studio G.-L. Manuel frères).

M. ÉMILE NATAN.

quatre camions, dont la valeur dépasse 6 millions de francs, fournissent au Pathé-Journal répandu dans 80 p. 100 des salles équipées, tous les éléments d'actualités désirables.

Le service d'actualités françaises a été complété un par un service d'actualités belges fonctionnant à Bruxelles et dans tout le royaume ami.

Les recherches des novateurs et des savants ont été l'objet d'une attention et d'un appui qui ne se sont pas démentis.

Nous avons dit en son temps comment M. Natan, qui s'est toujours passionné pour les progrès scientifiques et techniques, avait encouragé et soutenu la belle invention du professeur Chrétien, dénommée hypergonar. Cette invention, expérimentée avec succès lors des Journées Nationales, apporte par l'élargissement du champ optique des possibilités nouvelles dont les metteurs en scène ne manqueront pas de tenir compte.

Enfin, il ne s'agissait pas de négliger la clientèle de la province, qui représente un élément d'avenir et d'intérêt hautement appréciable.

La plus grande extension a été donnée au département Pathé Rural, qui, en décembre 1931, avait installé plus de 4.000 postes en France.

La mise au point du Pathé Rural sonore assure l'avenir de cette magnifique création, dont l'utilité sociale est manifeste.

Pour concrétiser encore davan-



De haut en bas : Dans « Les Croix de bois », le nouveau film de Raymond Bernard, une scène de tranchée. — Une photo de travail du film « Ariane, jeune fille russe », où l'on reconnaît Gaby Morlay et Victor Francen. — Une scène du Canada nord dans « La Bête errante » avec Choura Milena; c'est une œuvre de Marco de Gastlyne. (Photos-Films Pathé-Natan.)

tage ces efforts, pour leur donner une vie, un relief officiels, il fallait frapper un grand coup.

Poursuivant un plan de propagande en faveur du cinéma tout entier, M. Natan eut l'idée d'organiser, au début de l'automne, une manifestation comme jamais encore le cinéma français n'en avait vu. Le souvenir de ces reconfortantes Journées Nationales de septembre, clôturées par le banquet monstre de mille couverts à Joinville, est encore trop vivace pour que nous insistions.

Une réplique en fut donnée au début de décembre à Bruxelles en l'honneur de la cinématographie et de la presse belges.

Les ingénieurs spécialistes réunis, tant rue Francœur qu'aux studios de Joinville, ont réussi à nous donner un aperçu plus que satisfaisant de leur adresse et de leur imagination.

Chaque grand film sorti par Natan a donné lieu à tout un ensemble de démonstrations publicitaires qui ont obtenu le plus vif succès. Nous rappellerons seulement la kermesse des vedettes pour *Faubourg Montmartre*, la course dans Paris organisée pour la sortie du *Roi du Cirage*, la réception des catherinettes pour *Après l'amour*.

Que conclure? Pareil bilan se



passé de commentaires. La cause du cinéma national pourrait-elle être mieux servie ? Nous ne le croyons pas.

Grâce aux efforts conjugués de M. Natan, de M. Émile Natan et de leurs dévoués collaborateurs, l'année 1931 aura été pour la grande firme française féconde en résultats tangibles. Ces résultats ont abouti à ce fait :



servir une clientèle de plus en plus exigeante et nombreuse et répandre dans tous les milieux le goût du cinéma.

JEAN DE MIRBEL.

Une scène d'« Au nom de la loi » avec Jean Dax, Charles Vanel, José Noguero et Marcelle Chantal (Photo-Film Pathé-Natan).

## LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

1<sup>er</sup> Décembre - 31 Décembre 1931

**1<sup>er</sup> décembre.** — Au théâtre Marigny, présentation du *Dirigeable*.  
— Au Moulin-Rouge, présentation du *Congrès s'amuse*.  
— A Marigny, première de *Mistigri*.  
— Arrivée de Lilian Harvey à Londres.  
**2 décembre.** — Troisième soirée de gala de la Tribune libre du Cinéma, projection d'*Autour d'une Enquête*.  
— Pathé-Natan organise à Bruxelles les Journées du Cinéma. Au Marivaux-Pathé de Bruxelles, présentation de *Dactylo* et du *Roi du Cirage*. Grand déjeuner.  
— Empire, présentation de *L'Affaire Blaireau*.  
**4 décembre.** — Au Palace, présentation de *L'Ennemi dans le sang*.  
**5 décembre.** — A la salle d'Iéna, soirée de gala organisée par « l'Effort », consacrée à l'œuvre de René Clair. Projection intégrale de *La Tour*, *Entr'acte*, extraits du *Voyage imaginaire*, *Le Chapeau de paille d'Italie*, *Sous les toits de Paris*, *Le Million*. Causerie sur « l'évolution du comique », par Georges Méliès.  
— Aux Miracles, présentation de *Bric à Brac et C<sup>ie</sup>*.  
**7 décembre.** — Au Moulin-Rouge, présentation du *Cœur de Paris*.  
**9 décembre.** — A la salle Adyar, Tribune libre du Cinéma, quatrième soirée de gala avec débats, dirigés par M. Fernand Léger. Présentation d'*Alletujah*, version intégrale.  
— Max Pallenberg, le grand artiste allemand, si applaudi dans *Pichler Banquier*, est arrivé à Paris pour y passer quelques jours.  
— Au Moulin-Rouge, présentation du *Chant du Marin*.  
— Au théâtre Edouard-VII, présentation du *Fils de l'oncle Sam chez nos aïeux* et *Damas vu par l'Œil du Movie-tonc*.  
— Aux Ambassadeurs, présentation de *L'Amour à l'américaine*.  
**10 décembre.** — Florelle part pour Berlin.

— Au théâtre Edouard-VII, présentation du *Corsaire de l'Atlantique*.  
— Au Palais-Rochecouart, présentation du documentaire *La Vie au grand air pour l'enfance malheureuse*.  
— Ecole Colbert, conférence de M. Charles Gallo sur le cinéma muet et le cinéma sonore. Des projections illustrent cette conférence.  
**11 décembre.** — Gloria Swanson arrive à Paris accompagnée de M. Michaël Farmer, son quatrième mari.  
— Aux Miracles, présentation d'*A nous la Liberté!*  
**12 décembre.** — Au Club du Faubourg, Le Cinéma et le Public, Films gais, ou Films tristes.  
— Au Club de l'écran, séance présidée par M<sup>lle</sup> Meg Lemonnier et René Ferté.  
— L'Effort français synchro-ciné présente *Boule de Gomme*, *Kriss*, *Cœur de Paris*. Débats dirigés par Jean-Charles Reynaud. Présentation d'un film éducatif réalisé par M. Bernardon, lieutenant des sapeurs-pompiers.  
**12 et 13 décembre.** — A l'autodrome de Montlhéry, course fantastique avec tous les as du volant, Chiron, Zanelli, Hulzen, Wimmille, Ivanowsky, Sénéchal, Etancelin, Giraud, Cabantous, Maneret, sous la direction de Paul Féjos, en vue de la réalisation d'une des scènes de *Fantomas*.  
**14 décembre.** — A la salle Pleyel, l'Architecture d'aujourd'hui organise une soirée de projections de films montrant les constructions les plus caractéristiques réalisées au cours de ces dernières années à Paris et à Lyon. Causerie de M. Le Corbusier, « Commentaires sur l'architecture moderne », et d'Henri Sauvage « Du rôle de la logique et du sentiment dans l'architecture moderne ».  
— Au cinéma Lutetia, présentation du film de Titayna, *Indiens nos Frères*, et *L'Chaperon rouge*, d'A. Cavalcanti.  
**15 décembre.** — Au restaurant des Capucines, dîner offert par André Huguet

administrateur - délégué - directeur du Comptoir français cinématographique pour y présenter le programme de sa nouvelle organisation.  
— Première séance du Conseil supérieur du cinéma, M. Petsche, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, prononce un discours.  
**16 décembre.** — Au Colisée, présentation de *Coquecigrôle*.  
**17 décembre.** — Au cinéma Roxy, première de *Sirocco* sous la présidence de M<sup>me</sup> la maréchale Lyautey, au bénéfice de la Croix-Rouge pour ses œuvres de Fez.  
— Douglas Fairbanks part pour Cherbourg, où il s'embarque sur le *Bremen* pour New-York.  
**19 décembre.** — Au Studio Diamant, séance du Club de l'Écran, présidée par Suzy Vernon et Vital Geymond. Fragments du *Bal*, *Les Monts en flammes*, *L'Amoureuse aventure*, *Les Cinq gentlemen maudits*. Débats dirigés par Jean-Charles Reynaud.  
**21 décembre.** — Salle du Grand-Orient, la revue *Monde* organise une soirée consacrée à l'œuvre d'Abel Gance. Au programme : *Marin*, *Au secours*, et des fragments de *J'accuse* et de *Napoléon*.  
**22 décembre.** — Réunion du Comité directeur de la Chambre syndicale. Ordre du jour : 1<sup>o</sup> Examen de la situation actuelle et de ses répercussions sur l'industrie et le commerce cinématographiques ; 2<sup>o</sup> Questions diverses.  
— Au Palais-Rochecouart, présentation de *Vous que j'adore*.  
— Au Studio 28, première de *L'Homme qui a perdu la mémoire*, au bénéfice de la Mutuelle du Cinéma.  
**23 décembre.** — Vernissage du cinéma Le Chezy, à Neuilly-sur-Seine.  
— Au Panthéon, présentation de *La Femme d'une nuit*.  
**24 décembre.** — Ouverture d'une nouvelle salle d'actualités : *Cinécac*.  
— Ouverture de la salle Bonaparte. Au Programme : *L'Amour à l'américaine*.

# LES FILMS DU MOIS

**A nous la Liberté!** — *Mistigri*. — *Le Chant du Marin*. — *Coquecigrôle*. — *L'Amour à l'américaine*. — *L'Affaire Blaireau*. — *L'Ennemi dans le Sang*. — *Bric à Brac et C<sup>ie</sup>*. — *Le Cœur de Paris*. — *Baleyrier*. — *La Bande à Bouboule*. — *La Femme d'une Nuit*. — *La Chance*. — *Buster se marie*. — *Nicole et sa vertu*. — *La Pente*. — *Spectacles en langues étrangères*.

### A NOUS LA LIBERTÉ!

Réalisation de RENÉ CLAIR.  
Interprété par HENRI MARCHAND, RAYMOND CORDY, ROLLA FRANCE, PAUL OLIVIER, JACQUES SHELLY.

Avec *A nous la Liberté!* René Clair vient de nous donner un film très René Clair. Qu'on voie là un éloge.

Bien bâti, sur un scénario curieux qui tient de la réalité et de la féerie, tour à tour satire sociale et fantaisie de haut vol, *A nous la Liberté!* provoque et provoquera des commentaires et des discussions. D'aucuns, qui trouvèrent *Le Million*; inférieur à *Sous les toits de Paris*, considèrent déjà le nouvel enfant de René Clair inférieur au *Million*, d'autres le portent aux nues. Essayons d'y voir clair et de juger sainement, c'est-à-dire à égale distance de réactions trop opposées.

C'est un grand film, un beau film, plein d'idées et de trouvailles, déroulé sur un rythme qui jamais ne faiblit, avec, çà et là, des audaces, des ingéniosités qui ne sont même plus du « gag » américain, mais davantage, mais mieux, des épisodes de folle gaieté et de profonde réflexion.

C'est l'art du jeune réalisateur que de jongler avec nos sentiments humains et de faire de la comédie quelque chose qui aide à penser, voire qui y contraigne. Nageant dans un concret de pure imagination (qui est Émile ? qui est Louis ?), René Clair y fait mouvoir ses personnages avec une aisance, un doigté qui forcent le vraisemblable. C'est parce que leur naturel, leur simplicité apparente sont complets que les protagonistes du fameux metteur en scène apparaissent « possibles », alors que tout ce qui est logique, en nous, devrait se révolter face à cette fiction bondissante et ténue à la fois.

Que reprocher à ce film ? Il plaira à la masse, il plaît aux esthètes. Il combine des arguments opposés et simples, les malaxe et les fond dans un creuset de précieuse matière, et voici le plomb mué en or pur.

Certes, l'on peut dire, une fois de plus, que René Clair se renouvelle peu, que ce qu'il fait manque parfois peut-être de puissance, et qu'avec des dons comme les siens on pourrait et devrait élargir sa formule... jusqu'au drame. Mais il faut admettre, aussi, que sa nature est là, qui lui commande, lui impose un niveau, que très adroitement il ne se soucie pas de dépasser.

*A nous la Liberté!* est interprété de la façon la plus naturelle et la plus subtile à la fois.

Pas de grandes vedettes : Henri Marchand, Raymond Cordy, Olivier, Rolla France. Ce sont les noms d'inter-

René Clair parmi nos cinéastes, et n'oublions pas qu'il est le seul — ou presque — en qui l'étranger veuille reconnaître à la fois un maître et un représentant de l'esprit de Paris dans ce que celui-ci a de meilleur.



Dans « Mistigri », Noël-Noël et Madeleine Renaud, couple de la bohème artistique, se retrouvent sans un sou.

### MISTIGRI

Réalisation d'HARRY LACHMAN.  
Interprété par MADELEINE RENAUD, NOËL-NOËL, DEBUCOURT, ANDRÉ DUBOSC, JULES MOY, MAGDELAINE BÉRUBET.

Nous avons déjà parlé, dans notre dernier numéro, de ce film hors classe; mais il sied d'y revenir aujourd'hui. Car *Mistigri*, — que l'on ne s'y trompe point! — est le type achevé de la comédie filmée, et une réussite égale à celle de *Jean de la Lune*, d'illustre mémoire.

Pour faire de *Mistigri* une grande œuvre, le réalisateur Harry Lachman avait, il faut bien le dire, pas mal d'atouts en main : un dialogue alerte, subtil, délicieux, de Marcel Achard; le jeu si personnel de Madeleine Renaud, artiste qui semble née pour le micro presque plus que pour la

scène, enfin la liberté d'expression et les puissants moyens de travail de la firme Paramount.

Mais, tous ces éléments, il fallait les amalgamer, les coordonner, leur donner le développement optimum ; il fallait faire passer Zamore, rôle difficile entre tous, dans lequel Noël-Noël jouait la plus dure partie. Le scénario était exquis, certes ; mais son comique (comme presque tout ce que fait Achard) avait quelque chose de profondément amer. Par là-même, d'humain.

Harry Lachman, servi à souhait par des interprètes merveilleusement com-

Magdelaine Bérulet, qui atteignent le comique sans viser au grotesque.

On doit avoir vu *Mistigri*. Ce film aurait sa place dans une filmothèque entre *Jean de la Lune*, *Ombres blanches*, *Les Dix Commandements*, et *Les Trois Lumières*, *Nanouk ou Al-lehujah*.

#### LE CHANT DU MARIN

Réalisation de CARMINE GALLONE.  
Interprété par PRÉJEAN, JIM GÉRALD, LOLITA BENAVENTE, SYLVETTE FILLACIER, MARTHE MUSSINE.

Sur un scénario d'Henri Decoin,



« Le Chant du Marin ». Sur le pont du navire, un concert improvisé ; nostalgie des heures de grand large.

préhensifs, s'en est tiré tout à son honneur.

Au premier plan, citons tout de suite Madeleine Renaud. Admirable de naturel, de simplicité, de justesse, d'art, d'émotion, Madeleine Renaud est bien la plus grande victime de ce drame pitoyable, où l'amour semble toujours se voiler du double masque du soupçon et de l'angoisse matérielle. Sa passion la soutient, certes, mais on se demande, l'illusion enfuie, les yeux dessillés, ce qu'il restera, pour elle, de tant d'espoirs et d'enivrants mirage.

Noël-Noël jouait une grosse partie, nous l'avons dit. D'une part, c'étaient à peu près ses débuts ; d'autre part, son rôle était écrasant et pénible. L'ex-chansonnier a été assez adroit pour ne pas pousser trop au noir son personnage, pour en faire une épave plutôt qu'un matamore (qu'un matamore, pourrait-on dire). Airs s'avèrent-il excellent, et les scènes de misère ont été jouées par lui avec tant de tact que l'on dirait presque l'écho de débuts difficiles !

L'interprétation est homogène, avec Debucourt, André Dubosc, Jules Moy,

avec Carmine Gallone comme metteur en scène et Préjean pour vedette, on nous a redonné *Un Soir de rafle*, en le faisant plus maritime.

La tentative était intéressante ; le film est excellent comme tout ce que fait Carmine Gallone, d'ailleurs.

Le scénario n'est guère qu'un prétexte à belles images. Jugez-en.

Deux camarades, Georget et Marius, s'embarquent pour trois mois, laissant à terre leurs femmes, Marie et Catherine. Dans les escales, ils partent en bordée, comme tout marin qui se respecte, et donnent des coups de canif sérieux au classique contrat.

Au retour, leurs femmes ont disparu. Elles flirtaient, le plus innocemment du monde. Mais nos gaillards, qui ne s'attendaient pas à ça, en sont malades. Ils sont malades, aussi, de la « cuite de désespoir » qu'ils prennent à cette occasion. Finalement tout s'arrange. On s'en doutait.

Le film repose tout entier sur les épaules de Georget et de Marius, je veux dire de Préjean et de Jim Gérald. Deux grandes vedettes, et qui à elles seules assurent le succès de cette œuvre.

Préjean est d'un naturel parfait, tant dans les bouges divers où il vient jouer de l'harmonica (adieu, accordéon !), que sur le pont du navire, où il a tout du loup de mer. Certes, on peut attendre de lui autre chose : par exemple, un renouvellement complet, qui nous ferait totalement oublier le sac sur le dos et la démarche balancée de « la marine ». Mais sans doute se plaît-il à ces incarnations populaires, qui cadrent exactement avec le caractère de son talent gai, souriant, frondeur, très français, en somme.

Jim Gérald, qui avait été, l'on s'en souvient, un magnifique capitaine dans *Laurette ou le cachet rouge*, affirme une fois de plus, dans ce film, une aisance étourdissante.

Lolita Benavente est une danseuse espagnole de belle classe. Sylvette Fillacier est une bonne comédienne. Marthe Mussine est agréable à regarder et mérite des rôles plus importants que ceux qu'on lui a confiés jusqu'alors. Interprétation de petits rôles et de figurants très dans la note. De belles photographies de mer.

#### COQUECIGROLE

Réalisation d'ANDRÉ BERTHOMIEU.  
Interprété par MAX DEARLY, JACQUET, DANIELLE DARRIEUX, GINA BARBIERI.

Histoire touchante, simple et féérique en même temps, bien faite pour attirer des larmes aux yeux de midinettes innocentes.

*Coquecigrole* ne serait pas grand-chose sans Max Dearly. De fait, le rôle de Macarol qu'on lui confia, durant deux heures d'horloge, est pour le grand comédien un prétexte prodigieux. Il en tire la quintessence, il en détaille les contours, il en dissèque les nuances avec un art consommé, qui parfois finit par paraître excessif. Parce qu'au fond il n'y a pas de véritable scénario, avec ce que ce mot comporte. Il y a un roman... et Max Dearly.

Mais cela n'empêchera point que le public n'y prenne plaisir extrême, tout comme aux contes de Perrault, dont semble vivre encore le souvenir à travers ces pages et ces images. Car Max Dearly à lui tout seul (et il n'a pas fait la part belle aux autres) emplit la scène de façon si totale qu'on ne voit que lui, qu'on n'entend que lui. Il le mérite, certes : on a l'impression que cela pourrait durer indéfiniment et être toujours pareillement réjouissant, nouveau et spectaculaire. Ce comédien, par l'assurance, les trouvailles, et jusqu'à cette voix ironique et sèche qui porte loin, pourrait mériter un jour le titre de « prince du cinéma » (aucune allusion à Rigadin) s'il savait un peu plus s'effacer.

À ses côtés, Danièle Darrieux est touchante, gracieuse et jolie. Raymond Gallé forme avec elle un couple d'une émouvante séduction et d'une parfaite beauté. À signaler également Bour, excellent dans son rôle de notaire de province, pliant sous les ordres tyranniques de Gina Barbieri, terrible vieille fille qui le martyrise.

Gaston Jacquet, — est-il un acteur français qui ait plus paru sous la lumière des spots ? — est naturellement parfait dans son rôle. Mention à Donnio et Jacky Berma, qui ont campé des silhouettes intéressantes encore que trop fugitives.

Sur tout cela, je le répète, règne la suprématie écrasante, — jamais le mot ne fut si vrai, — de Macarol-Dearly. Qui pourrait s'en plaindre ? Le public ? Certainement non ! Les partenaires ? Ils n'en auront pas le mauvais goût. Le réalisateur ? Nous ne le pensons point. Alors, quelle belle carrière ne peut-on présager à ce *Coquecigrole*, fils spirituel d'*Azais* de par la volonté de l'interprète principal... et irrésistible.

#### L'AMOUR A L'AMÉRICAINNE

Réalisation de CLAUDE HEYMANN  
(supervision de PAUL FÉJOS).  
Interprété par SPINELLY, SUZETTE MAÏS, ANDRÉ LUGUET, PAULINE CARTON, CARETTE.

La tâche de Claude Heymann était difficile. Tirer de la pièce de Mouzy-Eon et Spitzer, faite tout entière de « mots », une matière d'écran s'avérait dès le début une gageure. Gageure tenue... et gagnée !

Le sujet ? Le voici. Une riche Américaine, Maud Jennings, cherche à Paris son amant qui la « plaqua » à New-York. Dans une boîte de nuit, trompée par une ressemblance surprenante, elle se précipite sur un jeune Français, Gilbert Latour, qui soupait paisiblement en compagnie de sa femme. Scandale.

Latour essaye de se dérober, de fuir. La Yankee se rend compte de son erreur. Mais Latour lui plaît, elle veut à tout prix le conquérir. Pour y arriver, elle va jusqu'à menacer de mort l'infortuné Gilbert, qui ne sait plus à quel saint se vouer. La femme de Latour, justement affolée, et craignant pour l'existence même de son mari, permet à celui-ci de la tromper une fois et part à la campagne pour lui laisser le champ libre.

Du coup, miss Maud redouble de séduction. Gilbert, enfin vaincu, n'est pas loin de tomber dans ses bras. A ce moment, Maud Jennings, se jugeant suffisamment vengée de tout son temps perdu, renvoie Gilbert à sa femme et reprend le paquebot pour l'Amérique. « Tout s'arrange » eût dit Capus.

Sur ce thème original, voici un film lestement enlevé, sur un rythme plaisant et fin, une musique trépidante. Il a fallu à Spinelly, — qui débutait au cinéma, — un tact splendide, une aisance admirable pour ne point faire, de ce qui reste de la comédie, une espèce de bouffonnerie grivoise.

Les scènes de séduction sont forcément nombreuses, et la femme y prend toujours les devants. On voit d'ici ce qu'avec une comédienne « lourde » on eût pu obtenir.

*L'Amour à l'Américaine* échappe à ce défaut. Sans être tout à fait un spectacle pour jeunes filles fraîche-

ment extraites du couvent, c'est un film que toutes les jeunes filles 1932 pourront voir, et où leurs parents s'amuseront autant qu'elles.

Spinelly, si fêtée au théâtre, a fait là des débuts extraordinaires ; on sent en elle le « don » d'une fantaisie endiablée, le goût des situations... délicates. Le tout allié, — répétons-le encore, — à un tact parfait. Et son accent est si drôle.

Luguet, dans le rôle de Gilbert Latour, le séducteur par persuasion, se montre lui aussi à son avantage. Il est vrai. Vrai dans sa colère au début, puis dans les adoucissements

Au premier plan de cette interprétation, nous trouvons Bach. Bach a des possibilités vraiment étonnantes en matière de cinéma. Le jour où un film comique sera suffisamment « écrit pour lui », il passera pour l'un des premiers artistes français dans l'ordre du rire. Le music-hall, la T. S. F. et le disque nous l'avaient déjà laissé supposer, mais cette confirmation vient à son heure, dans l'ordre du septième art.

Pardonnez-nous cette parenthèse ; mais vraiment nous avons, en ce moment, dans le cinéma français, des artistes de premier plan et tels, peut-



Dans « L'Amour à l'Américaine », Spinelly joue le rôle d'une Américaine aussi fougueuse qu'excentrique.

progressifs qui peu à peu se manifestent en lui, quand il se voit forcé de constater que l'Américaine est bien jolie...

Suzette Mais est la jeune femme... légitime. Encore un rôle difficile. Elle s'en tire avec autorité et simplicité. Pour peu, on la plaindrait. Carette est drôle. Pauline Carton a beaucoup de talent.

#### L'AFFAIRE BLAIREAU

Réalisation d'HENRY WULSCHLEGER.  
Interprété par BACH, MONTEL, GEORGES TRÉVILLE, JUVENET, ALICE TISSOT, RENÉE VELLER.

D'une œuvre célèbre d'Alphonse Allais on a tiré un scénario.

Blaireau, braconnier adroit, est arrêté, condamné à trois mois de prison. M<sup>e</sup> Guilloche, jeune avocat, se présentant aux élections contre le baron de Hupperthuis, crée une « affaire Blaireau ». Blaireau, libéré, devient un triomphateur ; Hupperthuis est élu, et Guilloche épouse celle qu'il aimait.

qu'aucun autre pays (dans l'ordre de la comédie bien entendu) ne pourrait en aligner d'égaux. Ceci n'est-il pas réconfortant ?

Aux côtés de cet étourdissant créateur, qui a évolué dans de jolis paysages de Provence, signalons Alice Tissot, qui partage avec Madeleine Guitty ce privilège de pouvoir, de savoir faire, de rien, quelque chose. Sa création est à retenir. Mais on sait qu'Alice Tissot ne saurait jamais être indifférente.

Les autres artistes, — ils sont nombreux, — jouent avec adresse et bonne volonté.

#### L'ENNEMI DANS LE SANG

Réalisation de WALTER RUTMANN.

Ce film, qui dénonce au public horrifié les méfaits de la syphilis, a certainement été « allégé » énormément en venant de Berlin à Paris. Tel quel, cependant, il reste dramatique à souhait et, — ce qui vaut mieux encore, — il fait réfléchir. Longuement.



fourir

avec **BUSTER KEATON** dans

un film invraisemblable, aux poursuites affolées aux quiproquos éfarants.

**Buster et Marie**

CINEMA **MADELEINE**  
Metro Goldwyn Mayer

FILM  
PARLANT  
FRANÇAIS

Metro  
Goldwyn  
Mayer

Il est des spectateurs pour ne pas aimer ce genre de productions. Ils ont tort. Tout d'abord parce que nul ne les force à y aller, ensuite parce que de tels films font plus, pour inciter à la prudence, que bien des conférences ou des affiches. Le mal existe, il faut savoir le regarder en face. Ce n'est point en se cachant la tête sous l'aile, à la façon de l'autruche, que l'on détournera le péril.

*L'Ennemi dans le sang* nous montre trois drames saisissants qui, partant d'un point de départ tout à fait opposé, amènent leurs victimes... au même résultat.

Jeu sobre, saisissant, des acteurs, mise en scène soignée. C'est une belle œuvre cinématographique, en même temps qu'une œuvre utile. Utile mondialement.

#### BRIC A BRAC ET C<sup>ie</sup>

Réalisation d'ANDRÉ CHOTIN.

Interprété par FERNANDEL, MADELEINE GUITTY, DINAN, RAOUL MARCO, MARFA DHERVILLY.

L'histoire est ici d'une simplicité totale. Les époux Verly, riches antiquaires de la rue de la Paix, ont un fils Jean, qui ne songe qu'à faire la fête. Pour l'en dégoûter, les parents décident d'envoyer Jean vendre de la camelote au marché aux puces, où « commença » son père. Jean accepte, trouvant cela très drôle.

Au marché aux puces, Jean fait la connaissance de la petite brocanteuse Fina et se met à l'aimer. La mère de Fina, quelque peu folle, attend un héritage fabuleux de Chicago. Héritage, comme de juste, qui n'existe que dans son imagination.

Mais, — le cinéma a de ces ressources, — voici que la fiction devient réalité. Le jour même du mariage de Jean et de Fina, l'héritage arrive...

La meilleure interprète de tout le film est évidemment Madeleine Guitty, qui a une assurance de « vieille rouitière » et est toujours magnifiquement à son aise dans les rôles de composition. Madeleine Guitty fait preuve, dans les satires les plus grosses, d'une finesse remarquable.

Fernandel et Dinan, qui sur la scène ont tant de fantaisie et de naturel, semblent plus dépaysés devant la caméra. C'étaient, sans doute, leurs débuts. Raoul Marco est consciencieux et « rond » dans le rôle de l'antiquaire parvenu.

Il y a de jolies chansons dans ce film, notamment deux mélodies qui mériteraient de connaître la vogue. En tout cas, les spectateurs, à la sortie, les fredonnaient déjà.

#### LE CŒUR DE PARIS

Réalisation de JEAN BENOIT-LÉVY et MARIE EPSTEIN.

Interprété par JIMMY, SIMONE MAREUIL, PIERRE FINALY.

Ce n'est pas un film prétentieux, premier mérite. Ce n'est pas non plus un film triste : second avantage. *Le*

*Cœur de Paris* se signale par sa fantaisie, sa bonne humeur, des photographies très curieuses du Paris montmartrois, une agréable « mise en boîte », à la façon des chansonniers, des étrangers en autocar, qui découvrent notre capitale. Enfin, ce n'est plus le Paris conventionnel des bouges, des apaches et des cœurs tatoués. Merci, et bravo!

Le scénario... Mais pourquoi le raconter ? Ce n'est qu'une suite de scènes reliées par un lien ténu qui nous promènent dans tout le Paris des braves gens. En tête de l'interprétation, il y a Jimmy, le petit Jimmy, adroit et dont le toupet dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Il est vrai que le succès au music-hall donne des ailes.

Pierre Finaly incarne un rôle d'étranger où il se montre parfait et « juste » de bout en bout. Simone Mareuil est une midinette exquise de parisianisme. Citons encore Roger Maxime dans une création de camelot roi des camelots.

Les chansons sont faciles et bien écrites, la partition soutient à merveille le film. En résumé, œuvre reposante qui plaira beaucoup.

#### BAL EYDIER

Réalisation de JEAN MAMY.

Interprété par JOSSELINE GAËL et PIERRE PRADIER.

Ce film est le premier d'une série écrite tout spécialement pour Michel Simon, qui s'y montre, comme à son habitude, d'un comique irrésistible. Le scénario est de bonne qualité, en ce sens qu'il s'enjolive parfois d'aperçus émouvants, dans la note de Charlie Chaplin, et qu'il met toujours, à côté du rire, l'émotion.

Naturellement, Michel Simon est splendide, dans ce rôle d'empereur romain que le destin lui confie par une sorte d'ironie supérieure. Dès qu'il apparaît, la salle pouffe. Est-il, de sa grande « qualité », meilleur testimonial ?

C'est d'ailleurs un excellent film, dont la carrière est d'ores et déjà aussi assurée que fructueuse.

#### LA BANDE A BOUBOULE

Réalisation de LÉON MATHOT.

Interprété par MILTON, MONA GOYA, MADELEINE GUITTY, GERMAINE CHARLEY, MARTHE MUSSINE, LILY ZÉVACO.

Nous donnons par ailleurs le récit romancé de ce film, où Milton fait, à son habitude, de gros efforts pour amuser le public et y réussit pleinement. *La Bande à Bouboule*, comédie burlesque, plaira à toutes les catégories de spectateurs, parce que son rythme ne semble jamais excessif et que des péripéties nouvelles viennent sans arrêt en corser l'histoire un peu ténue.

Aux côtés de Milton, roi de l'écran, dont le sourire ne parut jamais si communicatif, notons la présence de Mona Goya, de Lily Zévaco, de Marthe Mussine et de la truculence faite femme : Madeleine Guitty.

#### LA FEMME D'UNE NUIT

Réalisation de MARCEL L'HERBIER

Interprété par JEAN MURAT, FRANCESCA BERTINI, GEORGES TRÉVILLE.

Un thème de départ excellent et d'une fantaisie éprouvée. Un jeune lieutenant aviateur, qui passa la nuit avec une femme exquise, veut à tout prix la retrouver. Mais elle n'est autre que la princesse Eleana, sur le point de se marier avec un gâcheux princier.

Que voilà, n'est-ce pas, un aimable début ! Mais, par la suite, l'action s'alourdit, le dialogue s'étire, et les acteurs jouent avec une certaine affectation dramatique inutile en la circonstance.

Cependant, mettons hors de pair l'interprétation des trois vedettes que nous avons signalées, et qui, d'un bout à l'autre de cette comédie un peu longue, nous attestent une sûreté d'écran qui ne peut être le fait que d'artistes consommés, auxquels nulle des roueries comme des ressources de leur art ne reste étrangère.

#### LA CHANCE

Réalisation de RENÉ GUISSART.

Interprété par MARIE BELL, FRANÇOISE ROSAY, MARCEL ANDRÉ, FERNAND FABRE, MADELEINE GUITTY.

*La Chance*, dû au talent de René Guissart, est un excellent film, où brillent des étoiles de première grandeur et de premier plan, dont Marie Bell, qui est à la tête d'une distribution comme on en voit peu réunie sur un même écran.

L'histoire, due à l'imagination fertile de ce magicien qu'est Yves Mirande, a ce mérite d'être à la fois simple et vraisemblable. Elle eût pu être traitée de toute autre façon ! Dramatiquement, Guissart ne l'a pas voulu. Et le roman de cette femme victime de la passion du jeu, et qui y laisse jusqu'à son dernier sou, reste assez « correct » pour nous amuser sans nous émouvoir. D'ailleurs, une fin vaudevillesque, — mariage et héritage, — vient remettre à sa vraie place une affabulation qui menaçait de tourner au tragique et laisse tout le monde content, sur la toile comme dans la salle.

Marie Bell, on le sait, a beaucoup de talent. On le voit, — plus encore qu'ailleurs, — dans *La Chance*, où, par moments, elle a un rôle difficile à jouer, et des mots à prononcer qu'une autre eût pu justement redouter. Elle ? Avec cette particulière bravoure que vaut la Comédie-Française à ses étoiles, elle se tire d'affaire très brillamment.

Autour d'elle, qui reste la vraie animatrice de toute l'action, Françoise Rosay affirme sa fantaisie toujours juste, toujours appuyée de tact et de vraisemblable. Marcel André joue avec adresse le rôle d'un docteur des plus sérieux, et Fernand Fabre représente le genre, au demeurant assez périmé, du chirurgien sans cervelle... ni scrupules.

Citons encore Madeleine Guitty, égale à elle-même ; Jeanne Fusier-

Gir, Palau, Pierre de Guingand. Tous, n'est-ce pas ? familiers de bravos, tant à la rampe que sur le « set ».

Très bon film, en somme, qui ne laissera point de captiver ceux qui l'iront voir.

#### BUSTER SE MARIE

Interprété par BUSTER KEATON, FRANÇOISE ROSAY, MONA GOYA, ANDRÉ LUGUET.

Un film de Buster Keaton, où l'on reconnaît avec un certain plaisir Françoise Rosay, André Luguet, Jeanne Helbling, Mona Goya, André Berley, etc. ! Bref, tous les artistes français aux Etats-Unis.

Dans le meilleur style « Buster », une histoire désopilante où les « gags » se chevauchent et se poursuivent sans arrêt. Le scénario ? Impossible à raconter. Il y faudrait, ou trois lignes, ou dix pages. Quoi qu'il en soit, une histoire merveilleusement joyeuse, menée tambour battant, dans un rythme qui ne cesse point d'être du cinéma. Quelle bonne soirée !

#### NICOLE ET SA VERTU

Réalisation de RENÉ HERVIL.

Interprété par ALICE COCÉA, ANDRÉ ROANNE, ENRIQUE RIVERO, ROBERT GOUPIL, PAULETTE DUVERNET.

C'est, par le metteur en scène de *La Douceur d'aimer* et d'*Azaïs*, un nouveau film très parisien, avec tout ce que ce terme comporte d'esprit, de complexité et de piment. *Nicole et sa vertu*, tiré d'une pièce de Félix Gandera qui connut un succès durable, plaira certainement au public.

Le sujet tient en quelques mots. Un jeune compositeur, Lucien, vit heureux avec sa femme Nicole ; mais il la trouve trop « pot-au-feu » et la trompe en compagnie de la jolie Chichette.

Nicole apprend par hasard son « malheur », et elle met son mari à la porte. Pour quelques jours, rassurez-vous !

Lucien parti, Nicole décide de changer de vie, de « faire la bombe » elle aussi. Pour commencer, elle modifie du tout au tout son appartement et y organise une grande fête. Elle y invite Chichette, qui ne la connaît pas, et aussi un certain Louisito, qui la courtise.

Lucien, de retour, est suffoqué de tant de bruit et de désordre. Mais sa femme se sauve avec Louisito, qui l'emmène dans sa garçonnière sans qu'elle songe trop à protester...

Heureusement, prévenu à temps par son ami Lafillette, Lucien viendra-t-il l'arracher aux griffes du bellâtre. Il ramène chez lui sa femme repentante. Et devant leur enfant, le petit François, les époux se jurent une mutuelle fidélité.

L'histoire est simple, on le voit. Mais, enjolivée d'une multitude de détails, chargée de « gags » du plus heureux effet, elle s'écoute et se voit, d'un bout à l'autre, avec grand plaisir.

Alice Cocéa, dans le rôle de Nicole, est exquise de finesse, d'étourderie et

de grâce. On sait combien la brillante comédienne est à son aise dans ce genre d'œuvres, où son talent brille de mille facettes. On lui a fait un juste et mérité succès.

André Roanne est remarquable de naturel et de sûreté.

Enfin Robert Goupil est excellent dans sa création de Lafillette, ami sans volonté ni relief, mais très dévoué. Notons encore Rivero, dans le rôle peu sympathique de Louisito, et Paulette Duvernet, dont la Chichette n'est vraiment pas méchante.

Un bon film, du genre théâtre filmé, si fort en faveur en ce moment.

#### LA PENTE

Réalisation d'HARRY BEAUMONT.

Interprété par JOAN CRAWFORD, et CLARK GABLE.

*La pente* (excellent scénario !) n'est qu'une « histoire de bandits », de gangsters. Seulement, c'est l'une des meilleures, sinon la meilleure. Et il y a là dedans Joan Crawford, qui joue à un rythme magnifique, et qui est si belle à voir.

Ce film mérite d'être vu, d'autant plus que le *dubbing* en est bon, et qu'aux côtés de Joan Crawford on trouve encore le « nouveau » Clark Gable, un acteur d'évident avenir. La mise en scène, due à Harry Beaumont, atteste un soin jamais démenti.

#### SPECTACLES EN LANGUES ÉTRANGÈRES

*The Millionnaire*. — Une amusante comédie anglo-américaine sur ce thème : un industriel trop riche doit cesser tout travail, sous peine de maladie, peut-être de mort. Mais c'est un véritable supplice pour cet homme hyper actif. Alors il monte « en douce » un garage avec distribution d'essence, et fait fortune... naturellement. Sa fille épouse le jeune mécanicien du garage. Tout le monde est heureux...

Arliss (George Arliss), qui est le protagoniste de cette petite histoire anodine, s'est fait la tête de Rockefeller. Il joue bien ; il est drôle, dans un style très « humour yankee ». Mais, encore que cette petite farce nous amuse, nous ne comprenons pas très bien comment on a pu crier au chef-d'œuvre. Enfin...

Florence Arliss (femme du précédent), Evelyn Knapp et David Manners jouent fort bien des rôles épisodiques autour du meneur de jeu.

*Shippy*. — Ce film d'enfants, très intéressant, et qui atteste, dans son scénario, des trouvailles et des idées originales, est joué à ravir par le petit Cooper, le jeune homme qui ne gagne qu'un million et demi par an, Mitzi Green, et Robert Coogan, frère cadet du fameux Jackie. Même les grandes personnes y prendront quelque plaisir.

*Palmy Days*. — Un film d'une fantaisie extraordinaire, aussi extraordinaire que le *Whoopee*, de célèbre mémoire. Eddie Cantor y est, comme toujours, d'un burlesque surprenant. Et quelles jolies filles ! Et quels maillots de bain !

C.-A. GONNET.



## La Beauté des Mains

est, après celle du visage, un des plus puissants attraits de la femme.

## CITRONEIGE

Crème pâte au jus de citron

dont le parfum naturel et l'efficacité certaine font un produit hors de pair, conservera vos mains en parfait état.

Spécifique des engelures et des crevasses, il les protégera des rigueurs de l'hiver et leur assurera blancheur et souplesse.

En vente partout et Parfumerie  
NEIGE DES CÉVENNES  
97, rue Anatole-France  
LEVALLOIS-PERRET (Seine)

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

## DENTOL

Eau - Pâte - Poudre - Savon



## Seins

développés, reconstitués embellis,  
raffermis, salières comblées par les  
**Pilules Orientales**

Toujours bienfaisantes pour la santé.  
Flacon, contre remboursement 18 fr. 50.  
J. RATIÉ, ph., 45, r. de l'Échequier, PARIS

## SOBOL

le photographe réputé,

offre, pendant les mois de Janvier  
et Février, une réduction de  
**50 %** à tous les abonnés.

18, Bd Montmartre, PARIS

Provence 55-43

## " CINÉ-MAGAZINE "

### EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

#### LYON

Le grand comique Raimu triomphe à Lyon dans trois films : *Marius*, *Mam'selle Nitouche* et *Le Blanc et le Noir* (reprise).

On a pu voir et entendre encore : *Delphine*, avec Henry Garat ; *Quand on est belle*, avec Lily Damita ; *Grock*, avec le célèbre clown ; *Le Roi du Cirage*, avec Milton ; *Haydi les gars!* avec Biscot ; *Les Anges de l'enfer*, de Howard Hughes.

MAURICE BRUNIER.

#### AMÉRIQUE

Ricardo Cortez vient d'être engagé par Paramount pour tenir un rôle important dans *No one Man*, dont la mise en scène sera dirigée par Lloyd Corrigan. Parmi les autres interprètes, Carole Lombard et Paul Lukas.

— Norman Taurog dirigera la mise en scène de *The Miracle Man*, qui sera interprété par Sylvia Sydney, John Wray, Robert Coogan.



(Photo Ufa.)

Kate de Nagy et Charles Fallot dans une scène de l'opérette Ufa : « Ronny » (Production G. Stonenhorst, mise en scène par Reinhold Schunzel).

#### ALLEMAGNE

Les opérations de montage film parlant de Charles Boyer, production Erich Pommer de la Ufa, *Tumultes* (metteur en scène Robert Siodmak), sont terminées. Les autres rôles principaux de ce film sont tenus par Odette Florelle, Robert Arnoux, Marcel Vallée, Lucien Callamand, Armand Bernard, Marcel André, Clara Tambour.

— Alfred E. Green réalise *Union Depot*, dont les interprètes sont : Douglas Fairbanks Jr., Lilian Bond, Guy Kibbee et John Wray.

— Richard Barthelmess tournera prochainement avec Marian Marsh *Alias the Doctor*.

— Ralf Harolde, Guy Kibbee et Dickie Moore, jeune artiste de cinq ans, viennent d'être engagés par Warner Bros pour un long contrat.

— James Gagney tournera prochainement *The Roar of the Crowd*, film dans lequel Dorothy Mackaill et Joan Blondell auront les principaux rôles.

— Evelyn Knapp sera la partenaire de Joe E. Brown dans *Fireman, Save my Child*.

— William Haines vient de signer un long contrat avec la Metro Goldwyn Mayer.

— Robert Florey a commencé à tourner *Le Crime de la rue Morgue*, tiré du roman d'Edgar Poe. Bela Lugosi vient en tête de la distribution, qui comprend Sidney Fox, Léon Waycoff.

— Roland Brown va commencer *Radio Car*.

— Dès qu'il aura terminé *Frankenstein*, film mystérieux et fantastique, interprété par Boris Karloff, Colin Clive, Frederic Kerr, John Boles, Mae Clarke, James Whale commencera *Impatient*

*Maiden*, d'après l'œuvre de Henderson et Clarke. Les rôles principaux seront confiés à Lewis Ayres et Mae Clarke.

#### ANGLETERRE

Un nouveau studio, construit en quarante-sept jours, vient d'être inauguré à Borcham Wood, près d'Elstree, pour le compte de « British and Dominion Film Corporation » et est aménagé pour permettre d'y tourner trente-six films en un an. On réalisera là des films pour le compte de Paramount et M. G. M., et dès maintenant on y a commencé à tourner *Good Night Vienna*, avec Jack Buchanan.

— *Man of Mayfair*, une brillante opérette réalisée à Elstree par Louis Mercanton, avec Jack Buchanan, a été présentée au Carlton.

— Adolphe Menjou tourne *Two white Ames*, pour M. G. M., aux studios de Wembley. Metteur en scène Eric Hakim, sous la supervision de Fred Niblo. Autres interprètes : Margaret Bannerman, Miss Ellis Jeffreys et le colonel Robert English.

— Pour sa cinquantième séance, la Film Society a offert à ses membres la première représentation en Angleterre de *Quatre de l'Infanterie*, le chef-d'œuvre de Pabst. Ce film a été présenté dans la version allemande et a été accueilli assez fraîchement. Le programme de cette séance comprenait, en outre, un intéressant essai de films publicitaires par MM. Grierson et Rotha, deux critiques bien connus, et un film de Ruttmann : *In der Nacht*, interprétation visuelle d'une œuvre de Schumann, jouée au piano par Nina Hamson, ainsi que *Charlot Soldat*.

— Un bon film anglais, *Rynox*, réalisé par Michael Powell, figurait à l'un des derniers programmes de l'Empire et a passé presque inaperçu, quoiqu'il eût été certainement aussi bon que certaines productions d'Hollywood présentées à grand fracas.

— L'un des grands cinémas du West-End, le Dominion, a inauguré une nouvelle formule de spectacle, la première partie du programme consistant en un spectacle de cirque, — pas de music-hall, mais de cirque, — et la seconde comprenant un film fantaisiste Eddie Cantor.

— Parmi les films anglais présentés le mois dernier, citons : *The Beggar Student* (*L'Étudiant mendiant*), opérette réalisée par John Harvel.

— Cent films anglais sont en préparation dans les différents studios britanniques pour l'année 1932. British International prépare notamment *London Wall*, d'après une pièce à grand succès de John Van Druten ; *The Window Cleaner*, dirigé par Anthony Aspath ; *Fires of Fates*, d'après Conan Doyle, pour la réalisation duquel Norman Walker est parti au Soudan ; *Tombouctou*, un film qui sera tourné en Afrique par Walter Summers ; etc... Paramount se propose de tourner *La Lumière qui s'éteint*, le célèbre roman de Rudyard Kipling, qui serait adapté par Alexandra Korda, et a commencé la réalisation de *Ebb Tide*, dans lequel Vande Gréville joue aux côtés de Dorothy Bouclier. Gaumont British se propose de réaliser quarante films dans ses nouveaux studios de Sheperd's Bush, près d'Elstree. Associated Radio Pictures a à son programme douze nouveaux films. Warner Bros en réalisera quinze à Teddington, tandis que quelques autres, notamment *Le Rembrandt disparu*, de Conan Doyle, seront tournés à Twickenham.

— A Teddington, J. Y. Daumery a

## CINÉ-MAGAZINE

terminé la version française du *Soir des Rois*, adapté d'un roman de Jérôme Kingston et interprété par Jacques Maury, Simone Mauriel, Marie Delby, Jean Ayme, Larive Robert Moor, Guy Derland, Pierre Juvenet, Kerry et Marfa Dherilly. Le film a été tourné pour le compte de Warner Bros-First National.

J.-ROGER SAUVÉ.

#### TURQUIE

Le plus grand événement de la saison a été la projection du premier film parlant en langue turque *Dans les rues de Stamboul*. Ce film, que présentent les cinés Melek et Alhambra depuis deux semaines, a obtenu un grand succès, qui lui est d'ailleurs mérité, et fait des salles archi-combles.

— Comme correspondant de *Ciné-Magazine*, je tiens à féliciter de grand cœur les actifs frères Ipektdji pour les efforts qu'ils font en faveur du cinéma turc, ainsi que le talentueux artiste et régisseur Ertogroul Mouhsin Bey, qui, après ses succès d'Europe travaille maintenant pour le septième art en Turquie. Tous mes compliments aux artistes du Darul Bedai, à la vedette égyptienne Aziz Emir et Garrieldes, qui ont été très naturelles dans leurs différents rôles, et souhaitons de voir plus souvent des films turcs sur nos écrans.

— Nous avons vu dernièrement les films suivants : *Calais-Douvres*, *Jalousie tzigane*, *Gagne ta vie*, *Jean de la Lune*, *Autour d'une enquête*, *Rien que la vérité*, *L'Amant de minuit*, *Je t'adore mais pourquoi?* *Les Renégats*, *Le Sous-Marin mystérieux* (film de guerre), *Le Chanteur inconnu*, *Paris-Béguin*, *Le Baiser*, *Rédemption*.

R. NAZLOGLOU.

## LE BONHEUR...! POUR VOUS!



Depuis 4000 ans les Sages de la Chine enseignent que

## FOU-YU

CE BIJOU TALISMAN DE JADE attire le bonheur sur ceux qui le portent

Pendentif ou Pince  
50 fr Argent 65 fr  
125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier  
17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

## SEUL VERSIGNY

APPREND A BIEN CONDUIRE

A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGANT

sur toutes les grandes marques 1932

87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Maillet Entrée du Bois

CRÈME SIMON

LUNDI

MARDI

MERCREDI

JEUDI

VENREDI

SAMEDI

DIMANCHE

CRÈME SIMON

### Jamais déçues!

celles qui, fidèlement, emploient chaque jour la Crème Simon pour leur toilette.

Elle adoucit, blanchit, nourrit la peau, prévient les rides et donne au teint un velouté merveilleux.

Son succès mondial depuis 70 ans n'est dû qu'à sa préparation irréprochable.

Recommandée par le Corps Médical.

Elle est incomparable la

# CRÈME SIMON

bien observer le mode d'emploi

DERNIERS ABONNEMENTS REÇUS :

M<sup>lle</sup> Elisabeth Gervais, (Pologne) ; M. L. Rojoux, (Anières, Suisse) ; M<sup>lle</sup> Luchtinger (Genève) ; M. Louis Rayter (Roubaix) ; M. Pommier (Paris) ; Librairie Centrale et Universelle R. Freundweiller-Spiro (Lausanne) ; M. Croisier (Paris) ; M. Markus Alfred (Bâle) ; M. de Saint-Jean (Vesoul) ; M. G. Varet (Saint-Mandé) ; D. Berranger (Toulouse) ; L. Aurore sociale (Oyonnax) ; M<sup>lle</sup> Denyse Bourdier (Champigny-sur-Marne) ; M. Lion (Marseille) ; M. le Conservateur de la Bibliothèque générale et des Archives du Protectorat (Rabat) ; M. Joseph Gastaldi (Nice) ; M. André Roanne (Paris) ; M<sup>lle</sup> Emilia Haccourt (Paris) ; M<sup>me</sup> M. M. Gheldolf (Gand) ; M<sup>lle</sup> Alberte Logeais (Nantes) ; M<sup>lle</sup> Rizzo (Vincennes) ; M. Dubois (L'Isle-sur-le-Doubs) ; M. Monmou (Lyon) ; M<sup>lle</sup> Yvonne Urban (Mulhouse) ; M. Guéméné

Maisons-Laffitte) ; M. Piroelle (Mefun) ; M. Decoudun (Le Perreux) ; M<sup>lle</sup> Vannebroucq (Lille) ; Cercle sportif (Marseille) ; M. le Bibliothécaire-chef (Alger) ; M. Lencatte (Alger) ; M. le Directeur de M<sup>lle</sup> Giraud (Alger) ; M<sup>me</sup> Versini (Alger) ; l'Agence économique du Gouvernement général de Madagascar (Paris) ; M. Pierre Thirion (Paris) ; M. Ory (L'Île-Bouchard, Indre-et-Loire) ; M. Louis Gally (Carcassonne) ; MM. Rhodes et Porcher (Paris) ; M. Garnier (Paris) ; M. Bouveret, (Evreux) ; M. Georges Perrin (Provins) ; M. Augustin Spiteri (Bône, Algérie) ; M. Denoux (Paris) ; M<sup>lle</sup> Y. Bazin (Dijon) ; M. Lerouge (Marseille) ; M<sup>lle</sup> Aline Dasque (Port-au-Prince) ; M<sup>lle</sup> Georgette Picard (Paris) ; M. Thomas (Castelnaudary) ; M. Aug. Rondel (Marseille) ; M. Wufku (Kiev) ; M<sup>lle</sup> Andrée Barberet (Auch) ; M<sup>me</sup> Petit (Arcachon).

Toutes les Vedettes de l'écran



Greta Garbo

Reproduction d'une carte postale.

CINÉ-MAGAZINE-SELECTION

Portraits différents

Les 15 cartes. . . . .	Franco	10 fr.
— 25 — . . . . .	—	15 »
— 100 — . . . . .	—	50 »

Demandez notre catalogue complet : 78, Boulevard Saint-Michel, PARIS (VI<sup>e</sup>)

AVENIR révéler par la célèbre M<sup>me</sup> LEDA, 10, rue de Parme, Paris-9<sup>e</sup>, de 10 à 18 h. Corresp. date nais., prén. 15 fr.

**TOUX**  
CATARRHES  
BRONCHITES  
CHRONIQUES

**GOUTTES**  
**LIVONIENNES**  
TROUETTE-PERRET  
en capsules

**A Cinéma Fan.** — Vous me voyez désolé, mais je ne peux vous donner aucun renseignement sur l'artiste dont vous me parlez, que je ne connais pas, n'ayant pas vu le film dont elle est l'interprète. Tous mes regrets. Quant à Dolly Grey, elle semble avoir définitivement disparu du firmament cinématographique. Le metteur en scène Guido Brignone, qui la fit tourner dans trois films, travaille actuellement en Italie. Et je ne sais si elle l'y a suivi.

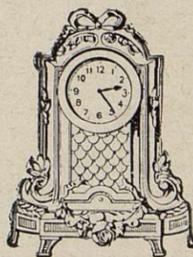
**Un revenant.** — Comme j'aime la franchise de votre lettre, qui prouve la réelle sympathie que toujours vous avez eue pour nous. Je conçois votre étonnement et peut-être aussi votre déception de retrouver, après deux ans d'absence, Ciné-Magazine tellement transformé. J'aimerais pouvoir vous exposer toutes les raisons qui nous ont amenés à modifier la formule de ce journal. Mais je n'en ai pas le loisir et veux espérer seulement que vous nous resterez fidèle. Croyez que tous nos efforts tendront vers ce but. Vous avez dû depuis votre lettre prendre connaissance de notre numéro de Noël. N'est-ce pas là déjà un réel effort ? Le numéro qui vous porte cette réponse inaugure une nouvelle présentation qui doit vous donner satisfaction. Notre couverture, que vous jugiez fragile, est, vous pouvez en juger, renforcée. Dites-moi très sincèrement votre sentiment à ce sujet et, je vous en supplie, continuez à nous traiter avec la même franchise, la même sévérité donc, la même amitié que vous me faites aujourd'hui. Nous pouvons vous procurer le numéro de Ciné-Magazine d'octobre 1929 à janvier 1930 au prix de 2 francs le numéro et tous les numéros de janvier 1930 à ce jour au prix de 6 francs. Mais je préférerais vous faire répondre directement à ce sujet par le service intéressé et vous prie donc de m'envoyer votre nom et votre adresse.

**Sa Sainteté.** — Vous aussi, vous revoilà après combien d'absence ! Il est inutile, je pense, de vous dire tout le plaisir que m'a causé votre lettre, bien que je ne sois pas tout à fait de votre avis sur certains points. Vous êtes relativement gâté dans votre petite ville, puisque vous avez déjà eu l'occasion de voir *Accusée*, *Levez-vous !* *Ma Cousine de Varsovie* et *Le Mystère de la chambre jaune*. Trois bons films dans l'ensemble. Elvire Popesco est en effet Roumaine ; cela n'était d'ailleurs pas très difficile à deviner : son nom et son accent le désignent suffisamment. Aucune parenté, je crois, entre Roland Toutain et Blanche Toutain, qui fut, durant de longues années, une des vedettes de la scène.

**Un Néophyte.** — 1<sup>o</sup> Tous les beaux espoirs, hélas ! ne se réalisent pas, et ce Conservatoire qui devait faire merveille n'a jamais donné rien d'autre qu'un communiqué que nous avons inséré avec toute notre bonne foi. Peut-être, un jour, verrons-nous se réaliser cette chose souhaitable. Attendons. 2<sup>o</sup> Malgré tout notre désir de vous être agréable, il nous est impossible de vous donner en prime autre chose que celles énoncées d'autre part. Choisissez dans notre énumération, vous ne serez pas déçu, croyez-le bien.

Le résultat de notre Concours des VEDETTES EN HERBE paraîtra dans notre prochain numéro.

PRIME A NOS LECTEURS



Une pendulette Louis XVI en véritable bronzine, chef-d'œuvre de l'horlogerie française, mouvement garanti 3 ans, est cédée, à titre de prime, aux lecteurs de ce journal au prix de 49 fr. En outre et pendant 15 jours seulement tout bénéficiaire recevra en plus, et à titre absolument gracieux, une paire de vases du même style Louis XVI pour accompagner la pendule et former ainsi une garniture de cheminée de salon complète. Il n'est accordé qu'une seule prime par lecteur, avec interdiction d'utiliser cette prime pour en faire du commerce. Découpez ce bon et adressez-le aujourd'hui même avec votre commande à LA PROPAGANDE Service des primes 51, rue du Rocher, Paris (8<sup>e</sup>)

49 fr.

Horoscope d'essai gratuit

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL

Le professeur Roxroy, l'Astrologue bien connu, a décidé, une fois de plus, de favoriser les habitants de ce pays, en leur faisant parvenir des horoscopes d'essais gratuits.

La réputation du professeur Roxroy est si répandue qu'une introduction de notre part est à peine nécessaire. Son pouvoir de lire la vie humaine à n'importe quelle distance est tout simplement merveilleux.



Même les astrologues les plus réputés le reconnaissent comme leur maître et suivent ses traces.

Il vous dira ce dont vous êtes capable et comment atteindre le succès. Il vous décrira les périodes favorables et défavorables de votre vie. La justesse de ses vues concernant les événements passés, présents et futurs, vous surprendra et vous aidera.

M. Paul Stahmann, astrologue suédois très expérimenté, écrit ceci :

« L'horoscope que vous avez bien voulu m'adresser est tout à fait conforme à la vérité et m'a satisfait sous tous les rapports. C'est un travail consciencieux et clair. Comme je suis moi-même astrologue, j'ai examiné les calculs astrologiques et indications données, et j'ai trouvé que ce travail était d'une grande perfection jusqu'en ses plus petits détails, basés sur les principes les plus nouveaux. »

Si vous désirez profiter de cette offre spéciale et obtenir une revue de votre vie, écrivez vous-même simplement vos noms et adresse, le quantième mois, année et lieu de votre naissance (le tout distinctement). Indiquez si vous êtes monsieur, dame ou demoiselle, et mentionnez le nom de ce journal. Il n'est nul besoin d'argent, mais, si vous voulez, vous pouvez joindre 5 francs pour frais de poste et travaux d'écriture.

Adressez votre lettre affranchie à 1 fr. 50, à : Roxroy, Dépt. 2452, A. Emmastraat, 42, La Haye (Hollande).

**VOYANTE** Voulez-vous être forts pour vaincre et réussir ? Consultez la célèbre et extraordinaire inspirée, qui voit le Présent et l'Avenir, vos inquiétudes disparaîtront. THÉRÈSE GIRARD, 78, Avenue des Ternes, Paris (XVII<sup>e</sup>). Cour, 3<sup>e</sup> étage, de 1 h. à 7 h., sauf dimanches et fêtes.

**(J'AI MAIGRI)** en 8 jours de 7 livres sans rien avaler. J'offre gratuitement ma merveilleuse recette facile à faire soi-même pour maigrir en secret. Vous pouvez être mince et distingué ou maigrir seulement d'une seule partie du visage ou du corps ; efface les rides ; procédé recommandé par le corps médical. Ecrivez-moi dès aujourd'hui en citant ce journal. Réponse sous pli fermé. Mme MIRANDE, 75, rue Lafayette, PARIS

**MARIAGES** Honorables, riches et de toutes conditions. facilités en France sans rétribution, œuvre philanthropique, av. discrétion et sécurité. Écrire : Répertoire privé, 30, av. Bel-Air, Bois-Colombes (Seine). (Réponse sous pli fermé sans signe extérieur.)

**VOYANTE** célèbre, voit tout, dit tout. Reçoit de 10 h. à 7 h. M<sup>me</sup> THÉODORA 14, rue Lepic (18<sup>e</sup>). Corresp. Env. prén., date de nais. 15 fr.

**L'IODHYRINE du D<sup>r</sup> DESCHAMP FAIT MAIGRIR** Sans nuire à la Santé BOÎTE DE 60 CACHETS-PILULAIRES : 19 fr. 40 LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV<sup>e</sup>).

**Aristarque.** — 1<sup>o</sup> Nous prévoyons pour l'avenir une moyenne de quatre concours par an ; il est donc fort probable que nous serons amenés à en organiser un afin de découvrir un jeune premier idéal, comme nous l'avons fait d'ailleurs il y a déjà quelques années. 2<sup>o</sup> A moins de cas urgents tout à fait spéciaux, il m'est impossible de répondre directement à nos correspondants.

**Rara.** — Il y a certainement une erreur dans l'annonce du mariage de Clara Bow, qui ne fut jamais mariée avant son union avec Rex Bell. Sans doute le rédacteur qui rédigea la légende que vous me citez est-il resté sous l'impression des diverses et nombreuses annonces de mariage de Clara Bow, que son entourage ne s'est pas fait faute de faire publier au temps où votre vedette préférée jouissait d'une grande popularité. Je ne vois pas d'autre explication à cette erreur. Mais, mon Dieu, comme tout ceci a peu d'importance, et combien il me plairait davantage que vous vous intéressiez plus spécialement au jeu de cette artiste plutôt qu'à sa vie privée ! Elle a souffert suffisamment, je crois, des immixtions faites dans son intimité pour qu'on la laisse un peu en paix et qu'on ne la considère que sous le seul point de vue qui doit nous intéresser, c'est-à-dire comme une artiste, un point c'est tout ! Ne pensez-vous pas ainsi ?

**Loulou et Nénette.** — Je ne peux rien vous dire des prochains films qu'interpréteront André Baugé, Jean Weber et Constant Rémy. Pour ces artistes comme

tous les autres, vous trouverez en temps tous les renseignements désirables dans notre rubrique : *On tourne...* ou dans nos *Echos*. Vous n'êtes pas sans savoir que, dès que nous sommes avertis de la préparation d'un film, nous en indiquons immédiatement la distribution. L'âge de ces vedettes ? Quelle chose délicate vous me demandez là, car, si Constant Rémy ne dissimule pas ses quarante ou quarante-deux ans, je ne pense pas faire plaisir à André Baugé ni à Jean Weber en donnant aujourd'hui un chiffre qui pourrait servir de repère dans dix ans... alors qu'ils joueront encore certainement des rôles de jeune premier ! Et puis, l'âge véritable d'un artiste n'est-il pas celui-là seul qu'il paraît à l'écran ?

**Ramonette.** — Quelle heureuse surprise de vous retrouver après un si long silence ! Vous pouvez, en effet, commander directement les photographies en brochure 18 x 24 ou cartes postales à *Ciné-Magazine*, en y joignant soit un mandat, soit des timbres-poste. Vous trouverez, dans notre précédent numéro un extrait de notre catalogue, dont nous tenons l'édition complète à votre disposition. Je vous remercie de tout cœur de vos vœux, mais ne puis, hélas ! accéder à votre désir de vous aider à trouver des correspondants. Nous avons eu sur ce chapitre quelques déboires qui nous ont obligés à renoncer à cette rubrique.

**Polonaise qui aime la France.** — Vous méritez d'être grondée, car vos gentillesses me confondent. Il me faut avouer néanmoins qu'elles m'ont fait le plus grand plaisir. Je vous en remercie très sincèrement et forme pour vous tous les vœux les meilleurs.

**Rêve d'artiste.** — L'article de Greta Garbo que vous avez dû trouver en tête de ce journal comble-t-il votre désir ? Greta Garbo s'y révèle infiniment moins mystérieuse que les publicitismes qui l'entourent ont bien voulu la faire paraître.

**Nobody.** — Très heureux de vous compter parmi nos nouveaux lecteurs. 1<sup>o</sup> Gary Cooper, studio Paramount, Hollywood, Californie. Écrivez-lui en anglais de préférence. 2<sup>o</sup> Henry Garat a environ trente ans. Vous pouvez lui écrire, 64, rue Nollet, Paris. Je ne sais d'où vous m'écrivez et ne puis donc vous conseiller quant aux films à voir. Écrivez-vous à Paris, en province ou à l'étranger ?

**P. Martin.** — Lilian Harvey ; c/o Ufa, Kochstrasse 6-8, Berlin S. W. 68.

**Franco.** — Adolphe Menjou est actuellement en Californie et tourne dans les studios de la Metro Goldwyn Mayer à Culver-City, où vous pouvez lui écrire. Ses derniers films n'ont été tournés qu'en version anglaise.

**Petrovitch.** — Je suis navré que notre numéro de septembre ne vous soit pas parvenu et vous en fait faire l'envoi immédiat. Sans doute, de Paris en Perse, a-t-il trouvé un amateur. Je suis ravi d'apprendre qu'à Téhéran les films parlants français sont en majorité, et j'espère que nos dernières productions ne tarderont pas à vous parvenir.

**Un admirateur de G. Garbo.** — Mille mercis pour vos aimables compliments. 1<sup>o</sup> *Parade d'Amour*, *La Nuit est à nous*, *Mon Gosse de père* et *La Route est belle* ont été respectivement réalisés par : Ernst Lubitsch, Henry-Russell, Jean de Limur et Robert Florey. 2<sup>o</sup> Greta Garbo vient de terminer *Mata Havi*, qui, je l'espère, sera projeté en France. 3<sup>o</sup> Tout à fait de votre avis quant au talent et à la personnalité de Greta Garbo.

**S. A. S.** — Je n'ai pas l'adresse personnelle de la personne dont vous m'entretenez, mais il est probable que le service de la régie des Studios Paramount de Saint-Maurice pourra vous donner satisfaction. IRIS.

**Abonnez-vous à**

**CINÉ**  
MENSUEL

Le Numéro : 5 francs

**Vous bénéficiez de nos nouveaux Tarifs et des primes qui sont offertes**

**ABONNEMENT D'UN AN**

France. . . . .	50 fr.
Étranger. { Pays à tarif réduit. . . . .	75 »
{ Pays à tarif plein. . . . .	85 »

**Donnant droit à :**

Un stylographe plume or, remplissage automatique, ou 1 Portefeuille cuir véritable, ou 1 Flacon de parfum de luxe, ou 30 francs de livres à prendre aux **Éditions de la Renaissance du Livre** 78, Boulevard Saint-Michel — PARIS

**ABONNEMENT DE SIX MOIS**

France. . . . .	28 fr.
Étranger. { Pays à tarif réduit. . . . .	40 »
{ Pays à tarif plein. . . . .	45 »

**Donnant droit à :**

Un Étui à cigarette cuir véritable, ou 15 francs de livres à prendre aux **Éditions de la Renaissance du Livre**

**ABONNEMENT D'ESSAI DE TROIS MOIS**

France. . . . .	15 fr.
-----------------	--------

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

# PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 15 Janvier  
au 21 Janvier 1932

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 22 Janvier  
au 28 Janvier 1932

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 29 Janvier  
au 4 Février 1932

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 5 Février  
au 11 Février 1932

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 12 Février  
au 18 Février 1932

Ce Billet ne peut être vendu

## PARIS

Alexandra. — Artistique. — Boulevardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnole. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Légende. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Galté Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Épatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochecouart. — Paradis-Aubert-Palace. — Pôpière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Templica.

## BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre.  
AUBERVILLIERS. — Family-Palace.  
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino.  
CHARENTON. — Eden-Cinéma.  
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — Ciné Mondial.  
CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé.  
CLICHY. — Olympia.  
COLOMBES. — Colombes-Palace.  
CROISSY. — Cinéma-Pathé.  
DEUIL. — Artistique-Cinéma.  
ENGHIEN. — Cinéma Gaumont.  
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.  
GAGNY. — Cinéma Cachan.  
IVRY. — Grand Cinéma National.  
LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé.  
MALAKOFF. — Family-Cinéma.  
POISSY. — Cinéma-Palace.  
RIS-ORANGIS. — Familla-Pathé-Cinéma.  
SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace.  
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.  
SAINT-MANDE. — Tourelle-Cinéma.  
SANNOTS. — Théâtre Municipal.  
TAVERNY. — Familla-Cinéma.  
VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

## DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia-Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma.  
AMIENS. — Excelsior. — Omnia.  
ANGERS. — Variétés-Cinéma.  
ANNEMASSE. — Ciné Moderne.  
ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont.  
AUTUN. — Eden-Cinéma.  
AVIGNON. — Eldorado.  
BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés.  
BELFORT. — Eldorado-Cinéma.  
BELLEGARDE. — Modern-Cinéma.  
BERCK-PLAGE. — Impératrice-Cinéma.  
BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia.  
BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comédia-Cinéma.  
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.  
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli.  
CADILLAC (Gironde). — Family-Ciné-Théâtre.  
CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma.  
CAHORS. — Palais des Fêtes.  
CAMBES. — Cinéma dos Santos.  
CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont.  
CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma.  
CHAENY (Savoie-et-Loire). — Eden-Ciné.  
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.  
CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé.  
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Balcon. — Eldorado.  
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé.  
DENAIN. — Cinéma Villard.  
DIEPPE. — Kursaal-Palace.  
DOUAI. — Cinéma Pathé.  
DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart.  
ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia.  
GOURDON (Lot). — Ciné des Familles.  
GRENOBLE. — Royal-Cinéma.  
HAUTMONT. — Kursaal-Palace.  
JOIGNY. — Artistique.  
LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma.  
LE HAVRE. — Select-Palace. — Alhambra.

LILLE. — Cinéma-Pathé. — Printania. — Wazennes-Cinéma-Pathé.  
LIMOGES. — Ciné-Familla. — Tivoli-Palace.  
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.  
LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistique-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli.  
MACON. — Salle Marivaux.  
MARMANDE. — Théâtre-Français.  
MARSEILLE. — Aubert-Palace, 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comédia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Olympia. — Familla.  
MELUN. — Eden.  
MENTON. — Majestic-Cinéma.  
MILLAU. — Grand-Ciné-Fallous. — Splendid.  
MONTEREAU. — Majestic (Vend., Sam, Dim.).  
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma.  
NANGIS. — Nangis-Cinéma.  
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympie.  
NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal.  
NIMES. — Majestic-Palace.  
ORLÉANS. — Parisiana-Ciné.  
OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux.  
OYONNAX. — Casino-Théâtre.  
POITIERS. — Ciné Castille.  
PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistique.  
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.  
QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal.  
RAISMES (Nord). — Cinéma Central.  
RENNES. — Théâtre Omnia.  
ROANNE. — Salle Marivaux.  
ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli-Cinéma de Mont-Saint-Aignan.  
ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.).  
SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux.  
SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre.  
SAINT-MACAIRE. — Cinéma Dos Santos.  
SAINT-MALO. — Théâtre Municipal.  
SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia.  
SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma.  
SAUMUR. — Cinéma des Familles.  
SÈTE. — Trianon.  
SOISSONS. — Omnia-Pathé.  
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades, 33-39, rue des Grandes-Arcades.  
TAIN (Drôme). — Cinéma Palace.  
TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon.  
TOURCOING. — Splendid. — Hippodrome.  
TOURS. — Etoile. — Théâtre-Français.  
TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronoëls.  
VALLAURIS. — Théâtre-Français.  
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma.  
VIRE. — Select-Cinéma.

## ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air.  
BONE. — Ciné Manzini.  
CASABLANCA. — Eden.  
SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma.  
SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma.  
TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

## ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.  
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.  
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin.  
CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.  
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Etoile.  
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.  
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

